
609.2 C392 c.1
Les Celebrites des l'atelie
R.W.B. JACKSON LIBRARY
OISE CIR
3 0005 02051 2615

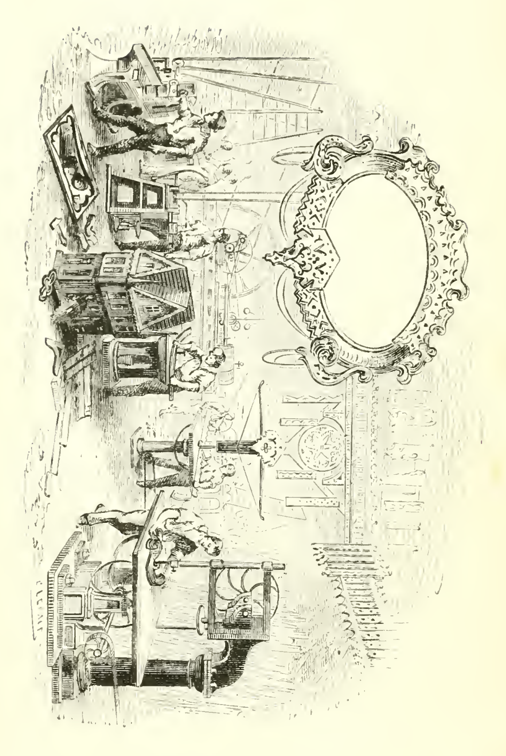
à Madame la Baronne de Fager
hommage et souvenir de l'auteur
Ctsse Drohojowska.

LES

CÉLÉBRITÉS DE L'ATELIER

MÊME LIBRAIRIE

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.



Le travail vient à bout de tout

LES

CÉLÉBRITÉS DE L'ATELIER

OUVRIERS ET INVENTEURS

LIVRE DE LECTURE

A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES, DES CLASSES D'ADULTES
ET D'APPRENTIS
ET DES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE DE VICTOR SARLIT
RUE DE TOURNON, 19

1874

INTRODUCTION

« Ceux qui disent qu'on peut réussir sans travail et sans peine, ceux-là sont des empoisonneurs...

FRANKLIN. »

Nous ne pouvons tous prétendre à ces dons d'une intelligence hors ligne qui ont fait et qui font sortir chaque jour certains hommes du milieu dans lequel la Providence les avait placés, pour les mettre au nombre des gloires de leur pays et des bienfaiteurs de l'humanité ; mais ce que nous pouvons, ce que nous devons tous faire, c'est cultiver notre esprit, élever notre cœur, acquérir l'amour de notre profession, si modeste que soit cette profession, et nous y rendre utiles.

Or, rien n'est plus propre à nous aider à acquérir ces qualités que d'étudier la vie des hommes qui, sortis des rangs les plus humbles de la société, par la toute-puissance de l'intelli-

gence et du travail jointe à une moralité scrupuleuse, ont mérité l'admiration et la reconnaissance publiques.

La jeunesse ne connaît pas assez ces *Célébrités de l'atelier* dont nous allons retracer quelques-uns des types principaux ; elle ne sait pas assez quels services la classe nombreuse et honorable de ceux qu'on appelait autrefois les *artisans* a rendus à la société, et quelle part lui revient dans la juste renommée de la France, en ce qui touche aux arts et à l'industrie.

Parmi nos grands peintres et nos plus célèbres architectes et sculpteurs, beaucoup, sortis des rangs du peuple, ne sont parvenus à la gloire qui a consacré leurs noms, qu'à la suite d'efforts admirables de volonté et de persévérance. Ces efforts, nous nous proposons de les raconter ailleurs.

Dans ce volume, nous voulons nous occuper surtout des *ouvriers célèbres*, c'est-à-dire de ces vaillants travailleurs qui dans leur profession et, sans quitter l'atelier, se sont distingués les uns par leurs inventions, les autres par l'impulsion qu'ils ont imprimée à quelques-unes des branches de l'industrie.

Pour si loin qu'on remonte dans notre histoire, on trouve dans les différents *corps de métier* une

foule d'hommes honnêtes, laborieux, intelligents, qu'entourait l'estime générale, et dont les travaux ajoutaient, à chaque génération, un progrès nouveau aux progrès déjà faits, de telle sorte, que notre supériorité industrielle s'accusait chaque jour davange. De temps à autre, du sein de ces modestes et utiles artisans, comme une lumière soudaine, s'élevait un de ces types dont le nom absorbe tous les autres, et, si l'on peut ainsi parler, résume une époque.

Pendant toute la durée du moyen-âge, ces individualités furent très-rares. L'esprit d'association qui créa les *corporations d'ouvriers* produisait des travaux collectifs dont l'honneur revenait à la corporation toute entière. C'est ainsi que les chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture qu'on admire sur tous les points de la France ne rappellent aucun nom d'artiste. Nul ne sait, nul ne saura jamais qui en a dessiné les plans.

Il en est ainsi dans tous les corps d'état. Chaque jour voyait l'œuvre de la veille s'améliorer ; on marchait ainsi de perfectionnement en perfectionnement, sans que celui qui améliorait songeât à s'en attribuer le mérite. L'inventeur n'avait pas de brevet à prendre, car sa découverte appartenait non à lui, mais à sa corporation.

De là, tant d'œuvres remarquables et si peu de

noms connus; tant de progrès réalisés et une si grande obscurité entourant et la marche et l'histoire de ces progrès.

Quelques hommes cependant, par l'élévation merveilleuse de leur fortune et par la persistance non moins merveilleuse de leurs recherches et de leurs travaux, ont fait exception à cette règle. Tels furent saint Éloi et Bernard Palissy, dont les noms ont pris place les premiers sur notre liste et rappellent seuls dans ces récits le souvenir des *ouvriers célèbres* jusqu'aux temps modernes.

Le dernier siècle surtout nous a fourni des sujets dont la vie doit d'autant plus intéresser nos jeunes lecteurs, qu'ils appartiennent presque à l'histoire contemporaine. Le milieu dans lequel ces *hommes utiles* ont vécu était à peu de chose près celui où nous vivons nous-mêmes; ils ont lutté contre les difficultés, qui, à la sortie de l'école, attendent la jeunesse actuelle; ils ont évité les périls qui la menacent, résisté aux séductions contre lesquelles elle doit être mise en garde, et habilement utilisé les mêmes qualités précieuses, avec cette différence cependant, que les moyens de s'instruire et de réussir par la seule force de l'intelligence et du travail, sont plus grands de nos jours qu'ils ne l'étaient il y a encore peu d'années.

Jamais, en effet, l'enseignement primaire n'a été en France aussi répandu et n'a eu son programme aussi développé; jamais les différentes carrières n'ont été aussi libéralement ouvertes à toutes les ambitions légitimes. Nos jeunes générations ont des facilités pour s'instruire que leurs pères n'avaient pas; il importe qu'elles sachent la valeur de cette instruction et le profit qu'on peut en tirer.

Les pages qui vont suivre le leur enseigneront.

La France, si riche en grands hommes de tout genre, nous a fourni tous nos sujets sauf un seul, Franklin.

Cette exception que nous avons faite en faveur de l'illustre citoyen des États-Unis est facile à justifier : Franklin est un des meilleurs modèles qu'on puisse offrir à la jeunesse des classes laborieuses. Sa vie met en relief la puissance de l'ordre et du travail : elle montre ce que peut un grand cœur que le bon sens dirige, une intelligence active et investigatrice qu'accompagne une volonté inébranlable et que règle une sévère équité.

Franklin d'ailleurs est un de ces hommes qui n'appartiennent pas seulement à un pays, mais à une époque; son nom personnifie, si l'on peut ainsi parler, le grand citoyen. Il doit être

honoré et populairisé dans tout pays, où non-seulement chacun peut aspirer aux fonctions publiques, mais doit, dans une certaine mesure, prendre part à la vie politique.

Enfin, par le séjour qu'il a fait en France, par l'estime dont il y a joui, par ses travaux scientifiques, par son titre de membre de l'académie des Sciences qui, par le décret, lors de sa mort, associa le gouvernement français au deuil et aux regrets de l'Amérique, il a en quelque sorte acquis parmi nous droit de nationalité.

Les hommes qui figurent dans cette galerie, ont tous été des *hommes utiles;* tous ont légué aux générations à venir le fruit de leurs travaux, tous méritent l'admiration et la reconnaissance.

Mais cette admiration serait stérile, cette reconnaissance n'ajouterait rien aux hommages rendus à leur mémoire s'il ne s'y joignait la louable émulation, le vif désir de marcher sur leurs traces.

« *Noblesse oblige* » disaient nos pères. Appliquée aux gloires de la patrie, cette devise doit être celle de chacun de nous. Non-seulement aucune nation n'a produit autant de grands hommes que la France, mais dans aucun pays le dévouement à l'humanité et le désintéressement patriotique,

avec tous leurs sacrifices, toute leur persévérance, ne se sont aussi fréquemment montrés unis aux dons de l'intelligence.

C'est là une tradition nationale que nous devons tous être jaloux de conserver dans son intégrité; c'est un héritage que nous ne devons pas laisser péricliter en nos mains.

SAINT ÉLOI

588-659

La civilisation, importée dans les Gaules par la domination romaine et si merveilleusement développée ensuite par le génie naturel de la nation, n'avait pu résister aux invasions et aux incessantes luttes des ve et vi^e^ siècles. L'industrie semblait anéantie ; les lettres et les arts, après avoir brillé d'un éclat assez vif pour rivaliser avec ceux de la métropole, ne se conservaient plus que dans le silence des cloîtres ou à l'abri des hautes murailles et de la puissante organisation de quelques villes du midi.

Limoges occupait un des premiers rangs parmi ces cités privilégiées. Ses ouvriers en métaux n'avaient rien perdu de leur juste renommée et de merveilleux chefs-d'œuvre sortaient, chaque jour, de ses ateliers florissants.

Vers le commencement du viie siècle, on remarquait, dans le plus célèbre de ces ateliers, un

jeune apprenti « dont la taille élevée et bien prise, la belle tête, le regard doux et fin, l'élocution correcte et facile charmaient à première vue. » Ceux qui vivaient près de lui affirmaient que la bienveillance et l'égalité de son humeur, la sûreté de son jugement, la droiture et la franchise qui réglaient toutes ses actions, étaient en parfaite harmonie avec ses qualités extérieures.

Bien avant le temps où devait se terminer son apprentissage, ce jeune homme, nommé Éloi, était déjà un des ouvriers les plus habiles de sa corporation. Son maître, directeur de la Monnaie royale et un des bourgeois les plus considérés de la ville, l'avait en grande estime et amitié; il prenait plaisir à l'initier à tous les secrets de son art, et il l'employait, de préférence à tout autre, pour les travaux qui exigeaient une adresse particulière ou une fidélité à toute épreuve.

Cependant Paris visait déjà à cette centralisation de tout ce qui touche à l'intelligence, qui en a fait la capitale non-seulement de la France, mais du monde civilisé. Les successeurs de Clovis, tout occupés et absorbés qu'ils fussent par leurs querelles de famille, avaient pris l'initiative de ce mouvement. Ils n'épargnaient rien pour appeler auprès d'eux les hommes de mérite en tout genre, de telle sorte que lenr cour était le rendez-vous

et comme l'objectif de tous ceux qui avaient l'ambition de développer et de produire leurs talents.

Éloi se sentit à son tour attiré vers ce foyer brillant d'action et de lumières. Clotaire II, qui régnait alors, s'était épris d'une admiration enthousiaste pour l'administration, les arts et le luxe de l'antiquité, et il n'épargnait rien pour les faire refleurir autour de lui. « Un jour donc, il arriva que le roi voulut avoir une chaise d'or enrichie de pierreries, élégamment ciselée, à la manière des anciens Romains, et comme on ne trouvait dans le palais aucun artisan capable d'exécuter un semblable travail, le trésorier du roi, qui, ayant eu occasion de connaître Éloi, l'avait pris sous son patronage, déclara qu'il avait découvert un ciseleur habile, fidèle et disposé à mettre immédiatement la main à l'œuvre. Le roi, tout joyeux, tira de son trésor un poids d'or considérable et le confia au jeune ouvrier. Éloi conduisit son travail avec diligence et scrupule : bien loin de distraire la moindre parcelle d'or, ou d'imiter ceux qui fraudent et qui rejettent le déchet tantôt sur la dent de la lime, tantôt sur la chaleur de la forge, il fit si bien que, du métal destiné à un seul ouvrage, il en fabriqua deux. Sa tâche finie, il se rendit au palais et présenta

premièrement au roi la chaise d'or qui lui avait été commandée.

« Le roi loua l'élégance du travail et donna ordre de récompenser l'ouvrier ; celui-ci découvrant alors une seconde chaise qu'il avait tenue cachée : « Voici, dit-il, comment, ne voulant rien perdre, j'ai employé ce qui restait d'or. »

« Alors le roi frappé d'étonnement demanda si l'on avait réellement pu tirer ces deux ouvrages de la quantité de métal sortie de son trésor, et quand il s'en fut rendu compte, il admira tant de probité, tant d'industrie et déclara qu'un homme si fidèle dans les petites choses méritait confiance pour les plus grandes. »

Tel fut le commencement de la rapide et merveilleuse fortune d'Éloi. « Il grandissait chaque jour en honneur et en crédit jusqu'à ce point qu'on lui livrait sans les peser, l'or et les pierreries dont il fabriquait pour l'usage de la cour des ouvrages précieux. » Sur ces entrefaites, la direction de la monnaie de Paris étant devenue vacante, cette charge, une des plus importantes du temps, lui fut confiée, et nous avons encore dans nos collections des pièces frappées sous ses yeux et marquées de son nom.

Fortune, réputation, influence, tout ce qui peut combler les désirs de l'homme le plus ambitieux,

le jeune artisan limousin le possédait dans des proportions bien faites pour exciter son orgueil ; mais la prospérité qui endurcit tant de cœurs, devait au contraire sauvegarder celui d'Éloi. Plus, en effet, la fortune le comblait de ses faveurs, plus, étonné et inquiet même de ce bonheur constant, il se tenait sur ses gardes. En arrivant à l'âge mûr, il se prit à considérer la vie d'un regard encore plus sérieux. Par une éclatante réforme qu'il apporta dans sa manière d'être, il montra « qu'il n'était pas de ceux qui se croient dispensés de servir Dieu pour avoir accompli leurs devoirs et qui, pour avoir apporté quelque probité dans leurs affaires, ne mettent aucun scrupule dans leurs plaisirs. Cet homme irréprochable aux yeux du monde tremblait devant les jugements de sa conscience... Jusque-là, se conformant au luxe des dignitaires de la cour, dont il faisait partie depuis que le roi l'avait appelé à son conseil, il portait comme eux des vêtements de soie, des ceintures et des bourses garnies d'or et de pierreries; l'austérité chrétienne ne lui permit plus ces ornements : il les dépouilla et les vendit pour en donner le prix aux pauvres... Dans l'ardeur de sa foi, il ne pouvait mépriser son travail accoutumé, aussi se garda-t-il d'en rien diminuer; mais il s'appliquait à le rele-

ver et à le sanctifier par l'étude et la prière. »

Au-dessus de l'établi où son burin créait des chefs-d'œuvre, des tablettes chargées de livres tenaient en quelque sorte ouverts sous sa main, les plus précieux trésors de la littérature du temps; texte commenté des écritures ou vies de saints. Et ainsi « au lieu de ces lectures dangereuses qui agitent l'esprit et mécontentent le cœur, qui font mépriser le travail et détester la vie, Éloi méditait le livre Divin. Il y cherchait la règle et la paix. Il y trouvait, par surcroît, l'inspiration qui suscite les grands artistes des siècles chrétiens et qui le dirigea lui-même dans plusieurs ouvrages perdus pour nous, mais longtemps comptés parmi les plus beaux monuments de l'art national. Je veux dire la châsse de sainte Geneviève, à Paris; celle de saint Martin, à Tours; et à saint Denis, le tombeau de ce saint, l'autel, le riche couronnement qui le surmontait, les ornements du chœur exécutés avec un si rare talent, qu'on ne pouvait entrer dans ce sanctuaire sans être ravi d'admiration. »

Nous avons parlé de la probité d'Éloi, de cette probité scrupuleuse et intelligente qui fut l'origine de sa grande fortune; si son talent d'artiste eût, en effet, suffi pour lui assurer une légitime célébrité, il ne l'eût jamais élevé aux hautes di-

gnités qui l'ont placé parmi nos plus grands hommes d'État et nos evêques les plus illustres. Or, Éloi ne se borna pas à mettre en pratique toute sa vie cette intégrité qu'aucune tentation ne pouvait ébranler, il savait en outre, que le vice qui atténue singulièrement le mérite de beaucoup de vies laborieuses « c'est l'intérêt, la passion d'entasser, la passion de dissiper et de jouir. La charité seule peut corriger cet âpre amour du gain, ce goût désordonné du plaisir, et régénérer le travail par le dévouement. Aussi Éloi avait-il fait de son atelier comme un hospice et comme une école où il recueillait, où il instruisait des pauvres, des esclaves rachetés, des barbares à demi civilisés, des païens convertis. Ils y devenaient artisans industrieux, chrétiens fervents. Les hommages de Dieu chantés en commun s'y mêlaient au bruit de la forge et du marteau ; et, dans ces temps si mauvais, au milieu d'une société si bouleversée, le christianisme avait résolu la grande question de nos jours, en formant des ouvriers désintéressés, unis et heureux. Les bénéfices de cet atelier, enrichi par la faveur des rois, s'écoulaient en aumônes. Si quelque étranger demandait la demeure d'Éloi : « Allez, lui disait-on, à l'endroit où vous verrez une grande multitude de pauvres. » Pour lui, il ne sortait

jamais sans une bourse pleine, ne voulant point que s'il rencontrait des malheureux, ils eussent le chagrin d'attendre des secours. Le soir, il rentrait menant à sa suite une troupe de vieillards, d'infirmes, d'indigents, les déchargeait de leurs besaces et de leurs bâtons, versait l'eau sur leurs mains et, lui qui jeûnait, qui n'usait ni de chair, ni de vin, il leur servait le vin, la chair en abondance..... Tous les siècles ont des pauvres, mais le temps où vivait Éloi connaissait un genre de pauvreté que le christianisme ne devait effacer de la terre qu'après de longs combats : c'était l'esclavage.

« Quand les barbares se disputaient les restes de l'empire Romain avec la fureur d'une nuée d'oiseaux de proie sur un champ de bataille ; quand ces ravageurs du monde, écumant les mers, passant les fleuves et les montagnes, fondaient tout à coup sur des contrées qui ne les attendaient pas et emmenaient les populations entières en captivité, on voyait souvent des flottes remonter nos fleuves et déposer sur les grèves de nos villes des cargaisons de prisonniers destinés à être vendus à l'encan. C'étaient des Italiens, des Maures, des Bretons, surtout des Saxons enlevés par troupeaux et que l'on estimait comme des bêtes de somme pour la beauté de leur sang,

leur taille et leur force. A la nouvelle de ces arrivages, Eloi ne se contenait pas..... Il n'y avait plus alors de chaise royale, plus de châsse de saint si attachante à ciseler qui put l'arrêter.... Il courait au marché, il rachetait vingt, trente, cinquante prisonniers ; il en rachetait jusqu'à cent, jusqu'à des cargaisons entières. Si l'argent lui manquait, il vendait son manteau, ses chaussures, son pain, et traînant derrière lui, comme un triomphateur, tout ce cortége de captifs, il les menait au roi, et leur faisait expédier sous ses yeux des chartes de liberté. Ensuite, il leur donnait le choix ou de retourner dans leur patrie, ou de rester avec lui, non comme esclaves, mais comme des frères, ou d'entrer dans quelque monastère ; et ceux qui prenaient ce dernier parti, il les traitait comme ses pères et ses maîtres... (1) »

N'est-il pas intéressant, n'est-il pas surtout d'un heureux et puissant exemple de remonter ainsi dans le passé pour y admirer à quel degré d'ascendant et de puissance a pu, il y a douze siècles, parvenir un simple ouvrier.... Ces pages émues ne valent-elles pas pour élever les âmes et exalter dans les cœurs l'émulation du bien, ces

(1) M. A. J. Ozanam : *Vie de saint Éloi.*

souvenirs faussés, ces chroniques malsaines que, pour corrompre sûrement le présent en dénaturant, en calomniant le passé, on multiplie sous toutes les formes : c'est une des gloires dont les générations contemporaines ne tiennent pas assez compte à la France qu'à toutes les époques l'homme intelligent, honnête, laborieux, ait pu y conquérir la considération, l'estime et parfois la fortune. On en trouve des preuves à toutes les pages de notre histoire. La vie de saint Éloi n'est pas à ce point de vue un fait isolé ; mais c'est un de ceux qui frappent le plus parce qu'il se produit dans des conditions exceptionnelles d'éclat et de durée.

La faveur dont jouissait Éloi ne cessa point avec la vie de Clotaire ; ce qui est rare, cette faveur augmenta même sous le règne de son successeur. Dagobert, dont la chronique a popularisé le souvenir et dont l'histoire a enregistré le nom au nombre de ceux de nos plus grands rois, avait une telle confiance dans le favori de son père qu'il avait coutume de ne décider aucune affaire importante sans prendre son avis. Dans des circonstances difficiles, il l'envoya même en mission chez des peuples voisins, et le résultat de ces ambassades fut toujours favorable aux intérêts des deux parties.

Cependant le siége épiscopal de Noyon (1), étant devenu vacant, la voix du peuple, réputée alors en pareille occasion pour être la voix de Dieu, appela Éloi à cette haute et difficile dignité. L'humble ciseleur voulut en vain se dérober à une responsabilité qui lui semblait dépasser ses forces. La vie toute cénobique qu'il menait, les admirables vertus qu'il pratiquait constamment le préparaient depuis longtemps au sacerdoce ; on ne tint donc aucun compte de ses résistances et tout ce qu'il put obtenir, ce fut un court délai pour se disposer à recevoir la consécration épiscopale.

Il fut ordonné prêtre et sacré évêque le même jour (au printemps de l'an 640), et il alla aussitôt prendre possession de son évéché. Consommé dans la doctrine, énergique dans le gouvernement, rigide gardien de la discipline

(1) L'évêché de Noyon comprenait le Vermandois et la Flandre, particulièrement le pays de Courtrai, de Gand et d'Anvers. « Un petit nombre de chrétiens habitaient les villes ; quant aux campagnes, elles étaient couvertes de barbares, encore païens et si farouches, que personne n'osait aller leur prêcher l'Evangile. Voués à des divinités sanguinaires, ils célébraient leurs fêtes par d'abominables orgies d'où ils sortaient ivres de vin et de fureur pour aller brûler et piller les cités voisines. Il ne fallait rien moins que l'exemple et la parole d'un saint pour dompter ces bandes indisciplinées qui défiaient la puissance des rois. »

ecclésiastique, père du peuple et de plus en plus incapable de résister à cette sainte faiblesse qu'il eut toujours pour les petits, les pauvres et les affligés, Éloi se montrait dans cette position nouvelle ce qu'il avait été dans les divers états par lesquels il avait passé : le grand artisan, le grand ministre fut un grand évêque! son apostolat, non-seulement amena tout un peuple à la connaissance et à la pratique de l'évangile, mais on peut affirmer en toute vérité, que ce fut lui qui créa ces belles provinces de Flandre qui ont fait pendant des siècles et qui font encore l'admiration du monde.

Éloi avait atteint sa soixante et dixième année, et il n'avait rien perdu de la puissance de son intelligence non plus que de ses forces physiques; la maladie l'arrêta tout à coup. Laborieux ouvrier, il ne se reposa que six jours avant d'aller rendre ses comptes au Père de famille. Sa mort fut considérée en France comme un malheur public. Les corps d'état qui travaillaient les métaux le choisirent comme intercesseur et il est resté le patron des orfèvres, des serruriers et des forgerons..... Il est mieux encore que leur patron, il est leur modèle. S'il n'est pas donné en effet à chacun d'eux de l'imiter dans ce que sa vie a eu d'héroïque, tous peuvent et doivent

pratiquer les vertus journalières qui ont servi de base à sa fortune exceptionnelle ; tous peuvent « honorer leur atelier en y portant la probité, la sobriété, la charité qui respecte les maîtres, unit les compagnons, protége les apprentis, » tous peuvent aider les pauvres sinon de leurs deniers, au moins d'un bon office, d'une bonne parole ; « tous, en un mot, peuvent pénétrer leur cœur de cet *amour du bien*, qui est la passion par excellence des âmes honnêtes, et leur offre le bouclier le plus solide contre des entraînements du mauvais exemple et des dangereuses doctrines.

BERNARD PALISSY

1500-1590

I

Bernard Palissy appartient encore à cette longue période que nous a fourni notre première étude (1); période pendant laquelle l'ouvrier et l'artiste se confondent dans le même homme, et qui, bien qu'elle n'ait laissé à la postérité que quelques rares noms, accidentellement arrachés à leur obscurité, a produit cependant de nombreux chefs-d'œuvre; témoins ces imposantes basiliques, ces merveilleuses sculptures, ces vitraux et ces ciselures qu'on ne se lasse point d'admirer, et qui déconcertent et défient l'imitation.

(1) Saint Éloi.

Fils d'un potier de terre des environs d'Agen, Bernard embrassa, selon l'usage du temps, la profession de son père, mais en y apportant un désir de perfectionnement qui ne tarda pas à ouvrir des voies nouvelles à son esprit observateur et sagace.

Ainsi l'analyse intelligente et assidue des diverses qualités de la terre, de la composition des vernis, du mode et du degré de cuisson, l'ayant amené à aller faire des expériences chez des verriers du voisinage, il devint habile dans leur art, et ce travail étant plus lucratif que celui de potier, il abandonna en partie celui-ci. Les études nécessaires à la rectitude du dessin de ses verrières lui permirent d'ajouter, à l'occasion, à ses moyens d'existence, la pratique de la géométrie et de l'arpentage.

Il se maria et devint père de deux beaux enfants. Le bonheur et l'aisance semblaient fixés à son foyer, lorsqu'un incident, bien peu important en apparence, vint tout à coup bouleverser ce paisible intérieur. Les fragments d'une coupe de terre émaillée, de provenance italienne et d'une grande beauté, tombèrent par hasard entre les mains de Bernard, qui, à cette vue, d'ouvrier habile qu'il était déjà, fut soudain transformé en artiste de génie.

— Ce que les Italiens sont arrivés à faire, pourquoi les Français ne le feraient-ils pas? se demande-t-il. Et sous le coup de cette préoccupation qui devient rapidement chez lui une sorte d'idée fixe, il concentre toutes ses facultés pour chercher le moyen de produire une œuvre semblable. Son travail est négligé, sa clientelle s'éloigne, les épargnes laborieusement amassées disparaissent, et un jour vient où la misère frappe à la porte du logis.

La femme, les enfants de Bernard la voient arriver avec effroi; seul le vaillant artiste ne s'émeut ni ne s'inquiète : il a foi en son talent, foi en ses efforts. Si une découverte magnifique qui enrichira son pays et illustrera son nom lui est réservée, qu'importe le prix auquel il achètera la gloire qui l'attend.

Et « en dispute constante avec sa pensée, » ainsi qu'il le dit lui-même dans « *son Traité sur l'art de travailler la terre*, » tantôt pétrissant l'argile pour lui donner des formes et des qualités nouvelles ; tantôt penché sur ses alambics pour arriver à des préparations inconnues; tantôt fouillant dans les vieux livres que son instinct d'inventeur sait découvrir au fond des bibliothèques, où ils dorment depuis des siècles, l'infatigable lutteur fait succéder les essais aux essais.

Toutes ses tentatives sont infructueuses. Sa femme, qui d'abord a partagé sa confiance, fait maintenant tous ses efforts pour le déterminer à abandonner une voie où, dit-elle, lui et les siens ne trouveront pas seulement une ruine complète, mais encore la honte et l'abandon de tous leurs amis. Seul il espère « contre toute espérance ; » car il voit dans chacun de ses insuccès comme un enchaînement de difficultés qui, en lui montrant les défauts à éviter lui font entrevoir les résultats qui l'attendent. Il marche pas à pas, avec mille tâtonnements, mille déceptions; mais il avance, il en est certain, et le jour du triomphe viendra !

II

Cependant les obstacles se succèdent et grandissent. La misère et la maladie, les railleries et l'abandon le poursuivent à la fois. Dans son atelier, les matériaux de première nécessité lui manquent ; dans son ménage, il a à subir les larmes de ses enfants et les reproches de sa femme ; au dehors, il est en butte aux contradictions et aux soupçons. Les uns prétendent qu'il s'adonne à

la sorcellerie, accusation terrible à cet époque, qui lui enlève ses amis les plus chers et qui à chaque instant menace sa vie. D'autres le soupçonnent de fabrication de fausse monnaie. Les plus indulgents le prétendent atteint de folie. Ses pas, ses moindres gestes sont épiés, commentés.

Vingt années s'écoulent au milieu de cette lutte de tous les moments. Un jour, enfin, il se croit prêt à réussir, lorsqu'un ouvrier potier, qu'il avait pris pour aide, le quitte brusquement en réclamant son salaire. Palissy, sans argent, sans ressource, lui abandonne en payement ses propres habits. Il continue seul l'expérience qu'il considère comme décisive. Un bonheur inespéré le met sur ces entrefaites en possession d'une petite provision de bois. Il allume son four ; « le feu pétille joyeusement comme pour célébrer le triomphe du maître. Bernard, les yeux aussi brillants que la flamme du foyer, le cœur palpitant et les lèvres frémissantes, se tient penché devant le brasier qui contient sa plus vive, sa dernière espérance... » Tout à coup le bois manque !... Pour l'unique fois peut-être de sa vie, Bernard se sent atterré. Cette tentative était son dernier enjeu et il sent qu'il va le perdre !... Mais soudain cette âme si fortement trempée reprend

toute son élasticité, toute sa vigueur. Avant que la chaleur ait eu le temps de diminuer, Bernard, d'une main fiévreuse, brise les derniers meubles de son pauvre ménage et les jette en pâture au brasier qui se ranime et pétille triomphalement... Aux meubles qui ne suffisent pas succèdent la porte, la fenêtre du logis qu'envahissent les bruyantes rafales de la bise... qu'importe ? Bernard ne voit pas la neige qui s'engouffre dans l'étroite chambre ; il ne sent pas le vent qui glace sur ses épaules demi-nues, la sueur de la fatigue et de l'angoisse... Quant à sa femme, à ses enfants terrifiés, muets, ils assistent à cette destruction sans songer à autre chose qu'à la cruelle certitude qui se dégage pour eux de cette scène : — Bernard est fou !

...Nous renonçons à décrire ce qui, à la suite de cette rude nuit d'hiver, se passa dans ce logis dévasté, lorsque la main de Palissy, tremblante cette fois, mais tremblante d'une pieuse et reconnaissante émotion, retira, du four refroidi, la première de ces poteries aux formes pures et gracieuses, aux arabesques délicats et variés, aux nuances nettes et vives, qui, fort admirées dès leur apparition, sont encore de nos jours recherchées avec empressement par les artistes et les amateurs.

L'industrie céramique était créée en France, et le nom du *pauvre fou de l'Agenais*, le nom de Bernard Palissy, avait conquis sa place parmi ceux des grands inventeurs.

III

Henri II, grand admirateur des travaux de Bernard, l'appela à Paris et le logea aux Tuileries, avec le titre et brevet d'*inventeur des rustiques figulines* (1) *du roi.* »

La faveur et la fortune dont il jouissait ne détournèrent pas un seul instant Bernard de ses habitudes. Il continua à Paris sa vie de rude travailleur et produisit une foule d'œuvres très-appréciées (2). Son génie inventif ne devait d'ailleurs pas s'arrêter à une première découverte. « Il embrassa avec non moins de succès d'autres branches de connaissances et, seulement guidé par les diverses observations que ses essais sur

(1) Le mot *figuline* désigne les poteries de tout genre.

(2) Le château de Madrid, construit par ordre de François Ier, dans le bois de Boulogne, fut revêtu extérieurement des faïences de Palissy, et la cour d'honneur du château de Saint-Germain reçut une décoration analogue.

les terres et les émaux lui avaient donné occasion de faire, sans aucune notion du grec et du latin, il parvint à donner, dans Paris même, en présence des plus habiles physiciens de son temps, un cours d'histoire naturelle dans lequel, avec une sagacité d'instinct, en partie confirmée depuis par les observations et les découvertes de la science, il exposa ses idées sur toute espèce de terres et d'eaux, rivières, fontaines et puits ; il y examina les sources d'eaux salées et minérales, les montagnes, les argiles, les marnes, les métaux et les fossiles.

« Après avoir consigné ses observations dans divers ouvrages remarquables par la naïveté et la lucidité de leur rédaction, Bernard Palissy mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, comblé des dons de la fortune et entouré d'une estime méritée. »

LES ESTIENNE

1503-1629

I

« Les Estienne exercèrent de 1503 à 1629, c'est-à-dire sous les règnes de Louis XII, François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII. Leur renommée tient plutôt à leurs éditions d'une correction rare et soigneusement expurgées qu'aux progrès qu'ils firent faire à l'art typographique. »

Quoi qu'il en soit, on ne saurait écrire un ouvrage à l'honneur des célébrités de l'atelier sans mentionner cette famille qui, pendant trois générations, consolida et développa en France l'œuvre de Gutenberg.

Mais, avant d'esquisser le portrait de ces *ou-*

vriers illustres, nous avons à raconter brièvement l'invention même de l'imprimerie.

« L'imprimerie, dit M. Louis Figuier dans son livre des grandes inventions, c'est-à-dire l'art de multiplier rapidement et à bon marché les copies d'un même livre et de rendre ainsi accessibles à tout le monde les produits de l'intelligence et de la pensée, a été découverte et mise en pratique au milieu du XVe siècle. On ne saurait rapporter à aucune époque antérieure l'origine de cette invention immortelle, car les Chinois et quelques autres peuples auxquels on a voulu l'attribuer, n'ont jamais fait usage que des moyens de reproduction qui servent à obtenir des estampes.

« La mobilité et la fonte des caractères sont le fondement de l'imprimerie. Or, ce n'est qu'au milieu du XVe siècle, vers 1450, c'est-à-dire quarante années avant la découverte de l'Amérique, que les caractères mobiles et la fonte de ces caractères ont eté imaginés.

« Avant le quinzième siècle, l'imprimerie était inconnue ; on ne se servait que de manuscrits, et voici comment s'exécutaient ces manuscrits qui, en tres-petit nombre, composaient les bibliothèques des universités, des cloîtres et des châteaux.

« Le *libraire* qui était un homme *instruit en*

toutes sciences, confiait au copiste le manuscrit à reproduire.

« Le *parcheminier* préparait les peaux douces, reluisantes et polies sur lesquelles l'écrivain exécutait son travail :

« L'*artiste* rehaussait les pages du manuscrit de peintures et de dorures.

« Le *relieur* réunissait les feuilles des livres qui revenait dès lors, à l'état d'achèvement, entre les mains du *clerc-libraire*.

« On comprend, d'après les opérations multiples que nécessitait son exécution, qu'un livre constituât à cette époque un objet rare et précieux. On le serrait dans un coffret richement sculpté, ou bien on l'attachait, au moyen d'une chaîne, au pupitre de lecture. Beaucoup de ces manuscrits valaient plus de six cents francs de notre monnaie. Ils avaient pourtant fini par rendre peu de services, car les copistes multipliaient tellement les abréviations que les savants eux-mêmes avaient quelquefois de la peine à les lire.

« Dans les premières années du xve siècle, le désir de s'instruire devenant de plus en plus général et le prix élevé des manuscrits étant un obstacle presque insurmontable à la satisfaction de ce désir, on eut l'idée de graver sur une plan-

che de bois des cartes géographiques, des figures de dévotion etc. que l'on accompagnait d'une courte légende explicative. On recouvrait ces planches d'encre grasse et l'on appliquait dessus des feuilles de parchemin et de papier, sur lesquelles on transportait par la pression les signes gravés sur le bois. Peu à peu la légende ainsi gravée augmenta d'étendue, et on finit par reproduire par ce moyen des pages entières.

« Ce mode primitif d'*impression tabellaire* fut, dit-on, connu des Chinois dès le XIII[e] siècle de notre ère. Mais ces simples tables de bois sculptées ne sauraient être considérées comme les débuts de l'imprimerie qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, a pour base essentielle la mobilité des caractères.

« Dans la première moitié du XV[e] siècle, un artiste hollandais, Laurent Coster, inventa à Harlem le procédé d'impression en caractères mobiles fondus dans un moule.

« Gutenberg (1) perfectionna et rendit pratique

(1) Jean Gutenberg naquit à Mayence en 1400, d'une noble et ancienne famille. Il passa une partie de sa jeunesse dans la maison paternelle. Cette maison était décorée de sculptures et d'ornements allégoriques selon l'usage des imagiers en pierre du moyen âge. Au-dessus de la porte principale, était sculptée la tête d'un taureau colossal avec cette inscription : « *Rien ne me résiste.* » Cette

ce procédé d'impression auquel il fut initié à Harlem, par Coster lui-même. »

Gutenberg s'établit à Strasbourg. Il associe à ses travaux trois bourgeois de la ville qui fournissent les fonds nécessaires... L'œuvre marche... Toutefois une difficulté arrête l'inventeur. « Il reste à trouver un métal, ou à obtenir un alliage convenable pour la multiplication des lettres.... Le fer était trop dur: il perçait le papier ; le plomb était trop mou : il s'écrasait sous l'effort de la presse..... Il fallait au moyen de l'alliage de certains métaux, arriver à des caractère possédant un degré de dureté convenable et susceptibles d'être coulés dans des moules.

« ..... Pour arriver à créer l'œuvre glorieuse qu'ils avaient entreprise, les associés de Gutenberg n'hésitèrent pas à vendre leurs meubles, leurs bijoux, et même leur patrimoine. Aucune plainte ne sortit jamais de leur bouche, tant ils avaient conscience de la grandeur de l'œuvre et du génie de l'ouvrier qui la dirigeait.

devise devint celle de Gutenberg. N'est-elle pas aussi celle de l'imprimerie ? »

Gutenberg avait quinze ans lorsque la mort de son père, le laissant libre de suivre la vocation qui le poussait à sa découverte, il quitta Mayence pour aller s'établir à Strasbourg.

« Tout ci qui touche à l'histoire de la découverte de l'imprimerie est d'un si puissant intérêt, que nous inscrivons ici les noms des trois hommes qui aidèrent Gutenberg de leur fortune et de leur intelligence pour enfanter ce grand art : C'étaient Heilmann, André Dryzehn et Riff.

« Découragé par la mort de ses associés arrivée sur ces entrefaites et poursuivi par ses créanciers, Gutenberg abandonna ses travaux et quitta Strasbourg (1). »

Il revint à Mayence, s'y associa avec un riche banquier nommé Faust, et un jeune clerc très-instruit et habile copiste du nom de Shœffer, qui lui aida, paraît-il, à obtenir l'alliage qu'il avait jusque-là vainement cherché.

Cette imprimerie de Mayence atteignit rapidement un haut degré de perfection : Gutenberg n'en profita pas. Odieusement exploité par ses associés, le père de l'imprimerie, réduit à la misère, dut s'expatrier de nouveau.

Il essaya une seconde fois de s'établir à Strasbourg, et y fonda en effet une imprimerie, mais qui réussit peu, puisque nous le voyons, vers la fin de ses jours, trouver un asile auprès de l'archevêque de Mayence, qui le met au nom-

(1) M. Louis Figuier : *Les grandes inventions*.

bre de ses gentilshommes, et lui fait une pension; générosité grâce à laquelle l'illustre inventeur peut consacrer les dernières années de sa vie à perfectionner sa découverte.

Après sa mort (février 1468) *ses enfants* (1) se dispersèrent sur divers points de l'Europe : Cologne, Augsbourg, Nuremberg, Bâle virent fleurir l'industrie nouvelle.

Paris ne pouvait et ne devait pas demeurer en arrière de ce grand mouvement. Le nom propre qui le personnifie le mieux est celui des *Estienne* dont nous allons esquisser à grands traits la biographie.

Constatons auparavant que loin de rencontrer des obtacles dans l'autorité royale, l'imprimerie trouva, au contraire, auprès de nos rois, sympathie et appui.

« Louis XI accorda des lettres de naturalisation aux typographes allemands : Charles VIII admit l'imprimerie et la librairie à participer aux priviléges et prérogatives de l'Université. Louis XII, confirmant ces priviléges, considéra cette invention « comme plus divine qu'humaine, » François Ier exempta les imprimeurs libraires de

(1) Les ouvriers imprimeurs ont porté longtemps le nom « *d'Enfants de Gutenberg.* »

tout service militaire. Louis XIII, ou mieux le Cardinal Richelieu, fonda l'imprimerie royale et l'installa au Louvre (2). »

II

Le chef de la famille des Estienne se nommait Henri. Né à Paris en 1470, il mourut le 24 juillet 1520. Sa marque, composée d'un écu chargé de trois fleurs de lis, dit assez qu'il jouissait de la protection royale.

D'un nuage qui s'élevait au-dessus, sortait une main tenant un livre fermé. C'était la couronne de l'illustre ouvrier qui avait choisi pour devise :

« *Plus olei quam veni* » (*plus d'huile que de vin*).

Le premier parmi les maîtres typographes, Henri Estienne « avertit le lecteur au moyen d'un errata, des fautes qui se sont glissées dans l'ouvrage. »

(2) Transféré plus tard à l'hôtel de Rohan, rue Vieille-du-Temple, cet établissement, aujourd'hui *Imprimerie nationale,* est le plus riche du monde par la variété et la perfection des caractères. « Elle est organisée pour occuper des milliers d'ouvriers ; cependant elle n'emploie ordinaire-

Par lui-même, le premier des Estienne mérita la place qu'il occupe dans les annales industrielles de son époque.

Toutefois, il est permis de douter que son nom fût arrivé jusqu'à nous s'il n'eût eu un fils qui le surpassa au point d'avoir été appelé par les biographes « le grand homme de sa famille. »

III

Ce fils, Robert Estienne, né en 1503, mort le 7 septembre 1559, « débuta dans l'imprimerie par les *partitions oratoires de Cicéron* qui portent la date *du 7 des kalendes de mars* 1527.

» Puis, d'année en année, il publia quelque belle édition classique, soigneusement revue par les savants qui fréquentaient sa maison. Son atelier était établi rue Saint-Jacques; il avait coutume d'afficher à sa porte les épreuves des livres en cours de publication et il offrait, — rapporte la tradition — un écu d'or de récompense aux passants qui y découvriraient quelque faute.

ment que 40 fondeurs, 200 compositeurs, 250 imprimeurs, 20 relieurs et 130 régleuses, brocheuses, etc. »

» Sa scrupuleuse exactitude était si bien connue et si justement honorée, que François Ier, lui rendant un jour visite, attendit pour l'avertir de sa présence, qu'il eût achevé la correction d'une épreuve qu'il tenait en main.

» C'était une vie toute de travail et de vertus intimes que celle de Robert Estienne. Comme ses confrères de Venise, les Alde Manuce (1) ; il était peu riche, cependant il menait une vie paisible et heureuse » lorsqu'un différend, qui s'éleva entre la Sorbonne et lui au sujet de l'édition de sa Bible de 1532, vint troubler cette tranquillité.

(1) La famille des imprimeurs célèbres, connue sous le nom des Alde, florissait, dit M. Louis Figuier, de l'année 1488 à 1580. Le chef de cette famille, *Alde Manuce*, dit l'Ancien, fonda à Venise une imprimerie qui avait pour objet spécial de reproduire les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Alde Manuce se plaça au premier rang des imprimeurs. Ses éditions ont l'autorité des manuscrits. La marque de son imprimerie est un dauphin enlacé autour d'une ancre. Paul et Alde Manuce, dit le Jeune, fils de Paul, continuèrent la gloire de leur père. Ils furent protégés par les papes et composèrent plusieurs ouvrages d'érudition.

Une autre famille, qui rivalise avec celle-ci, est celle des Elzevirs, en Hollande (xvie et xviie siècles). C'est Bonaventure Elzevir et son frère et associé Abraham qui ont produit les chefs-d'œuvre typographiques connus sous leur nom.

Enfin, en France et à notre époque, un grand nom, celui des Didot, vient compléter et clore cette galerie des gloires

» Heureusement Robert Estienne, qui avait reçu, dès 1539, le titre d'imprimeur du roi pour le latin et l'hébreu, trouva un sérieux appui dans François II... Il dut toutefois se soumettre à l'obligation de ne rien imprimer sans le consentement exprès de l'autorité ecclésiastique... Il se rejeta dans des travaux purement littéraires et composa son fameux *Thesaurus Linguæ latinæ,* ouvrage excellent qui contient les substances de la meilleure latinité » (1).

IV

Henri Estienne, fils de Robert, et appelé Henri II, pour le différencier de son aïeul, fut le plus grand helléniste de son siècle.

de l'imprimerie. « François-Ambroise Didot, mort en 1804, a fondu d'admirables caractères et publié de magnifiques éditions. Son fils, Firmin Didot, continue l'œuvre de son père. » (M. Louis Figuier.)

C'est lui qui a inventé la stéréotypie, art au moyen duquel on immobilise les types en faisant passer les pages composées à l'état de plaques métalliques.

Les deux fils de Firmin Didot soutiennent dignement la renommée de leur maison.

(1) Biographie des grands inventeurs, par MM. Beaufrand et Desclozières.

Il parcourut l'Italie pour y découvrir des manuscrits et revint à Paris que son père avait quitté, pour y établir une imprimerie qu'il dirigea en savant bien plus qu'en industriel.

Après avoir consacré douze années à la préparation et à la publication de son grand *Dictionnaire de la langue grecque* (1), véritable chef-d'œuvre d'érudition en même temps que de typographie, il vit s'évanouir toutes les espérances de fortune qu'il avait fondées sur ce bel ouvrage.

On admira le livre, mais on l'acheta peu ; et Henri Éstienne, complètement ruiné, dut abandonner son imprimerie et quitter Paris.

Il erra dans diverses provinces et s'arrêta enfin à Lyon, où il finit misérablement sa vie.

Son frère, Robert II, et après celui-ci, son neveu, Robert III, continuèrent, mais avec moins d'éclat, la maison des Éstienne.

Robert III fut imprimeur de Henri IV. Il mourut sans postérité.

(1) Ce dictionnaire porte le titre de *Thesaurus grecæ linguæ*.

CHARLES BOULE

1662-1732

I

Charles Boule débuta mal dans la carrière qu'il devait illustrer. Fils d'un honnête et pauvre ouvrier de la cité, il avait vu pendant sa première enfance assez des élégances de la vie parisienne pour prendre en dégoût l'humble profession de son père. Sa jeune ambition, stimulée par les goûts artistiques qui lui étaient naturels, répugnait à la rude vie de l'ouvrier; et quand, sa première communion faite, il dut choisir un état, il déclara nettement ses sentiments à cet égard : il voulait continuer ses études ébauchées, afin de pouvoir embrasser plus tard une carrière libérale...

L'autorité paternelle eut quelque peine à triom-

pher de cette décision, à laquelle la position de la famille ne permettait pas de s'arrêter; elle y parvint, cependant, et Charles entra, comme apprenti, dans une des premières maisons d'ébénisterie du faubourg Saint-Antoine, lequel avait déjà le monopole de cette industrie essentiellement française et parisienne. Le jeune apprenti possédait toutes les qualités nécessaires pour devenir rapidement un ouvrier remarquable, mais ces qualités étaient peu propres à assurer son bonheur et encore moins à ajouter à celui de ses compagnons de travail.

Infatigable au travail, ne pouvant supporter la pensée d'être surpassé par personne et résolu à arriver à la fortune et à la célébrité, il apportait à tout ce qu'il faisait une bonne volonté, une application et une persévérance qui lui assuraient le succès en tout ce qu'il lui plaisait d'entreprendre. Supérieur à ses camarades, non-seulement par cette passion de bien faire si rare à son âge, mais encore par son intelligence naturelle et par la solide instruction élémentaire qu'il devait aux bontés d'un vieux prêtre, son protecteur et son ami, on eût dit qu'il prenait un orgueilleux plaisir à leur faire sentir cette supériorité. « Il en arriva, dit un de ses historiens, à se faire détester de tous et il n'est sorte de taquineries et même

de tourments qu'on n'inventât chaque jour pour lui rendre la vie insupportable et lui faire déserter l'atelier. Mais l'enfant se retranchait dans une impassibilité stoïque... Sinon la paix, du moins une trêve dut être tacitement conclue entre les deux parties, réserve faite par les uns de leur haine, par Charles de son dédaigneux mépris. »

N'ayant ni amis ni camarades, ne se livrant jamais à aucun plaisir, le laborieux ouvrier concentra dans son travail toutes les facultés de son âme, aussi bien que toutes les forces de son corps. L'artiste et le manœuvre, si l'on peut ainsi parler, se développaient simultanément en lui et sa tête apprenait à rêver, à créer des chefs-d'œuvre, en même temps que ses bras s'exerçaient à tirer du bois et des outils tout ce qu'ils peuvent donner à la force et à l'adresse réunies.

Cependant cette vie d'isolement au milieu de la foule et du mouvement d'un grand atelier, ce labeur opiniâtre eurent le résultat qu'on devait en attendre : le caractère hautain et difficile du jeune homme se roidit encore, et il demeura au physique frêle et délicat.

II

Un incident fortuit, en ouvrant aux aspirations ambitieuses du jeune ouvrier des horizons jusque-là inconnus, vint modifier entièrement sa vie. L'ébéniste ordinaire de la cour, le célèbre Boudin, tomba malade et le maître de Charles, appelé à le remplacer, se fit accompagner à Versailles par son jeune ouvrier.

Introduit dans les petits appartements du roi, où il s'agissait de réparer quelques meubles précieux, Boule fut ébloui des splendeurs qui s'offrirent à ses regards; mais ce qui l'intéressa et le captiva surtout, ce fut la cour elle-même. Ce roi, dont l'Europe reconnaissait la puissance et subissait l'ascendant, réalisait, lui semblait-il, l'idéal de grandeur et de gloire créé par son imagination de poëte et d'artiste.... « Quand il lui fallut quitter Versailles, à la suite de son maître, il se jura d'y rentrer un jour. »

Et afin de tenir ce serment, il redoubla de travail et d'étude. Son existence se partagea dès lors en deux parties nettement tranchées : le labeur de l'atelier, auquel il ne retrancha rien et

qui continua à employer toutes ses journées; c'était la vie de l'ouvrier; son labeur de prédilection, sa tâche particulière dont personne que lui n'avait le secret, qui absorbait la majeure partie de ses nuits et empiétait chaque jour davantage sur son repos; c'était sa vie d'artiste.

Dans son étroite mansarde, à la vacillante clarté d'une chandelle fumeuse, tantôt dessinant de mémoire quelques-unes des merveilles qu'il avait admirées à Versailles; tantôt fouillant, ciselant le bois, l'ornementant de capricieuses incrustations, il exécutait une foule de petits meubles qui étaient autant de chefs-d'œuvre en miniatures. Quelle joie chaque fois qu'un bijou nouveau s'ajoutait à son trésor! N'était-ce pas là les échelons de sa fortune... Mais, de ces échelons épars, qui l'aiderait à construire une échelle? Il est, pensait-il, si difficile à un homme pauvre, humble, inconnu d'arriver à la renommée...

En ceci, Charles Boule se trompait. Il est rare qu'un talent réel et hors ligne ne perce pas, et, pour l'homme de génie, dans quel genre que ce soit, le moment de se produire arrive toujours. Souvent, il est vrai, la fortune n'accompagne pas la réputation; souvent les services rendus soulèvent plus de jalousie que de reconnaissance; mais le génie s'affirme et ses œuvres ne sont pas perdues.

Ce fut la main de madame de Maintenon qui se chargea d'assembler les échelons préparés par Charles Boule, et l'échelle qu'elle en forma fut aussi élevée que solide.

Sur sa recommandation, Louis XIV commanda quelques meubles au jeune ouvrier. Ces meubles surpassèrent les modèles que celui-ci avait présentés au roi et que le roi avait déclaré être des chefs-d'œuvres. Il n'en fallut pas davantage : « non seulement Louis XIV lui en témoigna sa surprise et son admiration, mais de plus il le combla d'honneurs et de richesses ; puis l'ayant attaché à sa maison, il lui donna un appartement au Louvre. »

Les courtisans, les riches financiers et les grands seigneurs étrangers voulurent avoir des meubles du célèbre ébéniste : Boule créa d'immenses ateliers où, sous sa direction, un nombreux personnel d'ouvriers choisis exécutaient cette foule de chefs-d'œuvre si recherchés aujourd'hui.

Sa manière, d'ailleurs, *avait fait école*, et parmi ses ouvriers plusieurs, devenus patrons à leur tour, développaient et généralisaient cette ébénisterie artistique qui est restée une des principales branches de notre industrie.

Ajoutons à l'honneur de Boule que le succès

exerça sur lui une influence qu'il est malheureusement trop rare d'avoir à constater : la glace de son cœur se fondit, la bonté, la bienveillance s'y firent jour, et ce même homme qui, jeune, pauvre et inconnu avait fait maudire sa dureté et son orgueil, se fit une fois arrivé à la fortune aimer et bénir de tous. Ses ouvriers trouvaient en lui un vrai père, et une de ses préoccupations était, en leur applanissant les difficultés du début, de leur rendre douce et facile la vie de l'atelier.

Heureux et honoré jusqu'à sa dernière heure, il compta près d'un demi-siècle de prospérité constante.

Il mourut en 1732.

PAPIN

1645

I

« Le XIXe siècle recevra dans l'histoire le titre de siècle de l'application par excellence ; jamais, à aucune époque, les principes scientifiques n'ont obtenu des développements aussi gigantesques : application de la vapeur à la locomotion sur terre et sur mer ;... application de l'électricité à la transmission de la pensée ;... application de la lumière à la reproduction instantanée des images ;... application des lois économiques aux rapports commerciaux des peuples !... Quels sujets d'orgueil ! Si l'humanité pouvait oublier que la grande science doit enseigner la grande modestie.

» Comment, en effet, le génie de l'homme ne

resterait-il pas confondu devant le suprême créateur de ces féconds agents naturels dont il s'approprie il est vrai, la vertu, mais sans pouvoir en expliquer l'origine » (1).

Les grandes découvertes, ne sont ni l'œuvre d'un jour, ni celle d'un seul homme.

C'est ainsi que l'invention de la machine à vapeur — *de la Reine des Machines!* — comme l'appelle l'auteur anglais auquel nous empruntons ces lignes (2), bien qu'attribuée à notre époque, a pris naissance dans des temps déjà loin de nous. Comme une foule d'autres découvertes, elle s'est effectuée par degrés. Les explications qui vont suivre feront ressortir la part de chacun dans cette œuvre dont s'enorgueillit notre siècle.

» Cent-vingt ans avant l'ère chrétienne, Héron d'Alexandrie avait déjà pénétré le secret de la puissance de la vapeur, ainsi que le prouve son curieux *Traité de la pneumatique*, dont la publication après la découverte de l'imprimerie eut pour effet immédiat de diriger vers ce sujet l'attention des savants.

» L'ardeur des recherches se manifesta d'abord en Italie où un seul siècle vit publier huit

(1) *Biographie des grands inventeurs*, par MM. Beaufraud et Desclosières.

(2) Samnel Smiles, Self-Help.

traductions différentes du livre de Héron. Parmi les premiers investigateurs se firent remarquer deux italiens, Giambattista della Portà et Branca et un français, Salomon de Caux.

» Né dans la partie de la Normandie dont il porte le nom, Salomon de Caux avait été conduit en Italie par l'étude de sa double profession d'architecte et d'ingénieur, et c'est très-probablement pendant ce voyage que lui furent révélées les merveilles de la vapeur, telles que les décrit Héron.

» Salomon revint en France; il passa ensuite en Angleterre et fut employé par le prince de Galles pour orner et embellir ses beaux jardins de Richemont. Lorsque la princesse Elisabeth épousa l'électeur Palatin, elle l'emmena avec elle en Allemagne et le fit nommer conservateur du palais et des jardins d'Heidelberg : ce fut là qu'il écrivit l'ouvrage intitulé, *les Raisons des Forces mouvantes*. Cet ouvrage, qui fut publié en 1615, à Franfort, reproduisait en partie les idées de Héron sur le moyen de soulever l'eau à l'aide du feu... »

Bien des années devaient s'écouler avant que ces théories passassent dans le domaine de la pratique. Toutefois « l'idée de Héron, de Branca, de Salomon de Caux ne devait pas être perdue ; elle passa dans d'autres esprits et y fructifia. Un prisonnier illustre, le marquis de Worcester,

ayant été envoyé à la tour de Londres sous prétexte d'une trahison supposée, tourna ses pensées vers la puissance de la vapeur qu'il étudia longtemps et patiemment. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il construisit une machine à vapeur à haute pression dont on se servit pour pomper l'eau de la Tamise... mais qu'on dût bientôt abandonner par suite de quelques défauts de construction... »

Tel était l'état de la question lorsqu'un français, *Denis Papin*, reprit l'invention du marquis de Worcester dont l'œuvre entra dès lors dans une phase nouvelle, on pourrait presque dire décisive.

Non-seulement, ce fut lui qui imagina de com« biner dans une machine à vapeur et à piston la précipitation de la vapeur par le froid ; » mais c'est encore à lui qu'appartient l'idée « d'utiliser cette force motrice pour faciliter la navigation. »

Newcomen et Watt n'eurent plus tard qu'à développer et améliorer les procédés de Papin pour « amener les machines à vapeur au point d'avancement où la mécanique moderne les a trouvées pour les perfectionner (1). »

(1) « Denis Papin, disent les auteurs de la *Biographie des grands inventeurs*, forme, avec Salomon de Caux et Watt,

II

Né à Blois, le 22 août 1645, Denis Papin fut envoyé par sa famille à Paris pour y étudier la médecine; mais l'atelier du constructeur et le laboratoire du savant avaient plus d'attrait pour le jeune étudiant, que la clinique et la pathologie.

Bientôt la physique et la mécanique l'absorbèrent tout entier. Les savants de l'époque, frappés du génie de l'invention et de la construction, qui éclatait en lui, l'encouragèrent dans cette voie et il y fit des progrès rapides.

Accueilli avec distinction à Londres, où le célèbre Boyle l'associa à ses expériences sur la nature de l'air et le fit recevoir membre de la Société royale scientifique, il passa ensuite en

le *triumvirat* de la grande invention de la vapeur : Salomon de Caux trouva la force motrice nouvelle; Denis Papin appliqua cette force par la combinaison de l'élasticité de la vapeur et de sa condensation; James Watt perfectionna l'application en supprimant toute intervention de la pression atmosphérique, de façon à laisser à la seule force de la vapeur le rôle d'agir sur le piston pour déterminer son double mouvement. »

Allemagne et fut appelé à professer les mathématiques à l'université de Marbourg.

Ces distinctions et ces travaux ne purent détourner Papin de ses études spéciales. Il inventa et construisit en partie lui-même, plusieurs machines, entr'autres un appareil dit *marmite de Papin* ou *digesteur*, pour faire du bouillon avec des os (1), et une machine à vapeur, pour élever les eaux, laquelle reproduisait celle du marquis de Worcester, mais avec un notable perfectionnement.

Le fonctionnement de cette machine ayant fait pressentir à Papin tout le parti qu'on pourrait tirer de la vapeur, comme force motrice, il conçut l'idée d'appliquer cette force à la navigation, ainsi qu'il résulte d'une lettre adressée par lui à l'illustre Leibnitz.

« Il est important, dit-il, que ma nouvelle construction de bateau soit mise à l'épreuve dans un port, comme celui de Londres, où on pourra lui donner assez de profondeur pour y appliquer la nouvelle invention, laquelle, par le moyen du feu, rendra un ou deux hommes capables de faire plus d'effet que des centaines de rameurs...

(1) Papin publia sur cette découverte un mémoire intitulé : *Manière d'amollir les os et de faire cuire toute sorte de viandes en fort peu de temps et à peu de frais.*

Mon dessein est donc de faire le voyage de Cassel en Angleterre, dans le même bateau dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler. On se convaincra aisément que, sur ce modèle, il sera facile d'en faire d'autres où la machine à feu s'appliquera fort commodément... »

Ce projet, dont il parle à Lebnitz, Papin ne tarda pas à le réaliser : le 7 juillet 1707, il lançait sur la Fulde, à Cassel, le premier bateau à vapeur qui ait été construit. L'essai réussit au gré de l'inventeur qui, fidèle à son programme, prit la route de l'Angleterre. Arrivé à Minden (Hanovre), il voulut entrer avec son bateau dans les eaux du Weser; mais les bateliers, épouvantés à l'aspect du nouvel appareil ou jaloux d'un mode de locomotion dont ils redoutaient la concurrence, lui refusèrent l'entrée du fleuve.

Papin insista; et, pour répondre à ses justes plaintes, les mariniers se jetèrent brutalement sur son embarcation et la mirent en pièces...

Papin avait plus que placé toutes ses espérances dans cette entreprise; sûr du succès, il y avait engagé bien au-delà de ses propres ressources.

A partir de ce moment, découragé, sans asile, victime de son génie, Papin « traîna une vie de privations et d'amertume : il languit dans la misère et l'abandon.

« Retiré à Londres, il y vécut à l'aide de faibles secours péniblement arrachés à la Société royale, dont il était membre, et qui l'employait à des travaux de peu d'importance.

« On ignore même l'année précise et le lieu où est mort cet homme illustre dont la France glorifiera toujours la mémoire. »

Dans cette étude, nous avons vu « un des plus tristes et des plus remarquables exemples du génie, en proie à une adversité constante ; » cet exemple n'est malheureusement pas un fait isolé dans l'histoire des grands inventeurs. C'est un sort commun aux hommes qui, devançant leur siècle, dotent l'humanité de quelque bienfait nouveau. »

Comme si c'était assez que leur nom passe à la postérité, il est rare que le bonheur soit leur partage.

BENJAMIN-FRANKLIN

1706-1790

I

« Né dans l'indigence et dans l'obscurité, dit Franklin dans ses mémoires, et y ayant passé mes premières années, je me suis élevé dans le monde à un état d'opulence et j'y ai acquis quelque célébrité. La fortune ayant continué à me favoriser, même jusqu'à l'âge avancé auquel me voici parvenu, mes descendants seront peut-être bien aises de connaître les moyens que j'ai employés pour cela et qui, grâce à la Providence, m'ont si bien réussi. Peut-être aussi l'histoire de ma vie pourra-t-elle servir de leçon utile à ceux d'entre eux qui, se trouvant dans des circonstances semblables, croiront devoir imiter ma conduite. »

Ces paroles que Franklin adresse à ses enfants peuvent s'étendre au public, car ainsi que le fait remarquer un de ses historiens (1) : « sa vie est un modèle à suivre. Chacun peut y apprendre quelque chose, le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, le simple citoyen comme l'homme d'État. Elle offre surtout des enseignements et des espérances à ceux qui, nés dans une humble condition, sans appui et sans fortune, sentent en eux le désir d'améliorer leur sort et cherchent les moyens de se rendre utiles à leurs semblables. Ils y verront, comment le fils d'un pauvre artisan, ayant lui-même longtemps travaillé de ses mains pour vivre, est parvenu à la richesse, à force de labeur, de prudence et d'économie ; comment il a formé tout seul son esprit aux connaissances les plus avancées de son temps et plié son âme à la vertu par des soins et avec un art qu'il a voulu enseigner aux autres ; comment il a fait servir sa science inventive et son honnêteté respectée aux progrès du genre humain et au bonheur de sa patrie.

» Peu de carrières ont été aussi pleinement, aussi vertueusement, aussi glorieusement remplies que celle de ce fils d'un teinturier de Boston

(1) M. Mignet, *Vie de Franklin.*

qui commença par couler du suif dans des moules de chandelles, se fit ensuite imprimeur, rédigea les premiers journaux américains, fonda les premières manufactures de papier dans ces colonies dont il accrut la civilisation matérielle et les lumières, découvrit l'identité du fluide électrique et de la foudre, devint membre de l'Académie des sciences de Paris et de presque tous les corps savants de l'Europe, fut auprès de la Métropole le courageux agent des colonies soumises, auprès de la France et de l'Espagne le négociateur heureux des colonies insurgées et se plaça à côté de Georges Wasingthon comme fondateur de leur indépendance; qui enfin, après avoir fait le bien pendant quatre-vingt-quatre ans, mourut environné des respects des deux mondes comme un savant qui avait étendu la connaissance des lois de l'univers, comme un grand homme qui avait contribué à l'affranchissement et à la prospérité de sa patrie, et mérita non-seulement que l'Amérique tout entière portât son deuil, mais que l'assemblée constituante de France s'y associât par un décret public. »

II

Franklin était issu d'une honnête famille du comté de Northampton en Angleterre. — Son père ouvrier forgeron émigra en 1682 et alla s'établir à Boston, dans le Massachussett. Benjamin naquit vingt-quatre ans plus tard. Bien que la famille fût déjà nombreuse (1) le nouveau membre qui venait l'augmenter n'en fut pas moins accueilli avec joie et reconnaissance, et le nom de Benjamin qu'on lui donna fut tout à la fois un souvenir et une application d'une des pages les plus touchantes de la Bible.

L'enfant ne pouvait prétendre à une instruction soignée et coûteuse; il dut se contenter de quelques leçons d'écriture et d'arithmétique, mais il eut, ce qui vaut mieux encore qu'un enseignement supérieur : « un sens droit, une honnêteté naturelle, le goût du travail, les meilleurs

(1) Franklin rapporte dans ses *Mémoires* qu'il vit jusqu'à treize de ses frères et sœurs assis en même temps que lui à la table de son père, lequel, ajouta-t-il, « ne cessa jamais de se confier dans son travail et dans la Providence pour les élever et les établir. »

sentiments et les meilleurs exemples... Il eut, en un mot, le bonheur d'avoir des parents intelligents et vertueux. Son père atteignit l'âge de quatre-vingt-neuf ans; sa mère, aussi distinguée par la pieuse élévation de son âme que par la ferme droiture de son esprit, vécut quatre-vingt-quatre ans. Ils lui transmirent et le principe d'une longue vie, et les germes des plus précieuses qualités pour la remplir dignement. Ces germes, il sut les développer. Il apprit de bonne heure à réfléchir et à se régler. Il était ardent et passionné et personne ne parvint mieux à se rendre maître absolu de lui-même.

La première leçon qu'il reçut à cet égard, et qui fit sur lui une impression ineffaçable, mérite d'être rapportée. Elle lui fut donnée alors qu'il avait à peine six ans.

Un jour de fête il avait dans sa poche quelque monnaie qu'il destinait à l'acquisition de jouets d'enfant. Sur son chemin il rencontra un petit garçon qui avait un sifflet et qui en tirait des sons dont le bruit vif et pressé le charma. Il offrit tout son argent pour acquérir ce sifflet qui lui faisait envie. Le marché fut accepté et Benjamin, tout joyeux, rentra chez lui en sifflant à étourdir tout le monde dans la maison. Ses frères, ses sœurs et ses cousines lui demandè-

rent combien il avait payé cet incommode amusement : Et, quand ils apprirent qu'il avait donné tout ce qu'il avait dans sa poche, ils se récrièrent en lui disant que ce sifflet valait dix fois moins, et ils énumérèrent malicieusement tous les jolis objets qu'il aurait pu acheter avec la différence. Il devint pensif, et le regret qu'il éprouva dissipa tout son plaisir. Il se promit bien, lorsqu'i souhaiterait vivement quelque chose, de savoir auparavant combien cela valait et de résister à ses entraînements par le souvenir *du sifflet.*

Cette histoire qu'il racontait souvent lui fut utile en bien des rencontres. Jeune et vieux, dans ses sentiments et dans ses affaires, avant de conclure ses opérations commerciales et d'arrêter ses déterminations politiques, il ne manquait jamais de se rappeler l'acquisition du sifflet. C'était l'avertissement qu'il donnait à sa raison, le frein qu'il mettait à sa passion. Quoi qu'il désirât, qu'il achetât ou qu'il entreprît, il se disait : « *Ne donnons pas trop pour le sifflet* (1)*!...* »

Employé dès l'âge de dix ans dans la fabrique de chandelles de son père, Franklin se sentait un éloignement invincible pour cette profession ;

(1) M. Mignet, *Vie de Franklin.*

la mer avec ses périls, ses aventures et ses occasions de découvertes et de gloire l'attirait; mais son père, qui avait déjà un fils dans la marine, se souciait peu de voir Benjamin embrasser la même carrière. Pour l'en éloigner, il le conduisit tour à tour chez des menuisiers, des tourneurs, des mécaniciens, des vitriers, etc. L'enfant observait, il apprenait le nom et le maniement des divers outils, l'origine et l'usage des divers matériaux, mais il ne se décidait pas. Le père inquiet de ce qu'il prenait pour de la légèreté et de l'insouciance, agit alors en maître : il le plaça chez un de ses fils aînés, imprimeur à Boston (1718).

Bien qu'il ne se sentît que peu de goût pour la profession qui lui était imposée, Franklin y devint en peu de temps très-habile. Il consacrait consciencieusement ses journées au travail, et il se dédommageait de cette assiduité en employant les nuits à s'instruire. Il étudia ainsi tout ce qu'il pouvait : depuis la grammaire jusqu'à la philosophie. Il apprit l'arithmétique dont il savait imparfaitement les règles, et à laquelle il ajouta la géométrie et la théorie de la navigation. « Son frère s'était engagé à le loger et à le nourrir; bientôt il imagine un moyen d'augmenter du même coup ses épargnes et son temps. Il propose

à son frère de se nourrir lui-même avec moitié du prix approximatif de sa nourriture. L'arrangement est accepté et « Franklin, se contentant d'une soupe de gruau qu'il faisait grossièrement lui-même, mangeant debout et vite un morceau de pain avec un fruit, ne buvant que de l'eau, économisait sur la petite somme qui lui était remise chaque semaine assez d'argent pour acheter des livres, et sur les heures consacrées aux repas, assez de temps pour lire ces livres. »

Cependant ces lectures faites sans règle et sans conseils jetèrent à la fois de bons et de mauvais germes dans l'esprit et dans le cœur du jeune ouvrier. Un moment même le mal faillit l'emporter à jamais sur le bien. Quelques écrits philosophiques l'amenèrent de l'indifférence religieuse jusque sur les limites de l'athéisme, et ce bouleversement dans les croyances eut pour conséquence un relâchement dans les principes et dans la conduite. C'est à cette période que se rapportent les fautes que Franklin appela les *errata* de sa vie.

Ce fut d'abord un manque de bonne foi envers son frère dont il quitta l'atelier avant l'expiration de son contrat d'apprentissage.

Bientôt à ce premier tort il ajouta celui de quitter Boston sans en prévenir sa famille. Ce

tort trouva en quelque sorte sa punition en lui-même : à New-York, où il pensait rencontrer la fortune, il chercha en vain du travail.

C'est alors qu'il se décida à aller à Philadelphie. « Il s'y rendit par mer, dans une mauvaise barque que les vents ballottaient, que la pluie inonda, où il souffrit la faim, fut saisi par la fièvre, et d'où il descendit harassé, souillé de boue, en habit d'ouvrier, avec un dollar dans la poche ! » Qui eût dit, à le voir en si triste équipage, que ce même homme siégerait un jour à titre de premier magistrat dans cette même cité alors dépendante de l'Angleterre et devenue par son concours la libre capitale d'un État indépendant !

Ses efforts pour trouver de l'occupation furent d'abord inutiles. La Providence cependant lui facilita l'accès de l'unique imprimerie de la ville. Cet établissement ne possédait qu'une vieille presse endommagée, quelques caractères autrefois fondus en Angleterre et presque complétement usés ; Franklin lui donna une impulsion qui attira l'attention du gouverneur de Pensylvanie, William Keith. Celui-ci le prit sous sa protection et résolut de l'attacher à la province en qualité d'imprimeur.

Benjamin fit part de ces dispositions à son

père ; mais, avec sa généreuse franchise, celui-ci déclara qu'« il était peu sage au gouverneur de mettre tant de confiance dans un jeune homme de dix-huit ans qui avait quitté la maison paternelle, » et il refusa d'entrer pour rien dans son établissement. Ce projet fut abandonné pour le moment.

Ici se place le troisième *errata* de notre héros : un ami de sa famille nommé Vernon, l'ayant chargé du recouvrement d'une somme de trente-cinq livres sterling, il eut la faiblesse, pour venir en aide à des amis dans l'embarras, d'entamer ce dépôt auquel l'honneur lui interdisait de toucher... Heureusement Vernon ne réclama cette somme que longtemps après; mais Franklin ne se reprocha pas moins amèrement cette faute « qui tourmenta sa conscience pendant plusieurs années et qui resta suspendue sur son honnêteté comme une redoutable menace. »

Cette leçon, ainsi qu'une aventure qui lui arriva l'année suivante, le convainquit « que la *vérité*, la *sincérité*, l'*intégrité* dans les transactions entre les hommes sont de la plus grande importance pour le bonheur de la vie, et il forma *par écrit* la résolution de ne jamais s'en écarter tant qu'il vivrait.

Cet engagement pris envers lui-même à l'âge

de dix-neuf ans, il y fit scrupuleusement honneur pendant soixante-cinq ans. Non-seulement, « il répara successivement toutes ses fautes et s'attacha à n'en plus commettre, mais il accomplit d'après des idées raisonnées des devoirs certains » et se distingua par sa vertu plus encore peut-être que par ses talents.

III

Arrêtons-nous quelques instants sur ces règles de conduite dont nous venons de parler :

« ... Je plaçai, dit Franklin lui-même, la *tempérance* la première, parce qu'elle tend à maintenir la tête froide et les idées nettes ; ce qui est nécessaire quand il faut toujours veiller, toujours être en garde pour combattre l'attrait des anciennes habitudes et la force des tentations qui se succèdent sans cesse.

« Une fois affermi dans cette vertu le *silence* devient plus facile. Or mon désir étant d'acquérir des connaissances en même temps que de me fortifier dans la pratique de la vertu, et considérant que dans la conversation on s'instruit plus par le secours de l'oreille que par celui de la

langue, je désirai rompre l'habitude que j'avais contractée de parler sur des riens, de faire à tout propos des jeux de mots et des plaisanteries, ce qui ne rendait ma compagnie agréable qu'aux gens superficiels. J'assignai donc le second rang au *silence*. J'espérai que joint à l'*ordre*, qui venait après, il me donnerait plus de temps pour suivre mon plan et mes études. La *résolution* (1) devenant habituelle en moi me communiquerait la persévérance nécessaire pour acquérir les autres vertus ; la *frugalité* (2) et l'*industrie*, en me soulageant de la dette dont j'étais encore chargé et en faisant naître chez moi l'aisance et l'indépendance, me rendraient plus facile l'exercice de la *sincérité*, de la *justice*, de la *modération*, de la *propreté*, de la *tranquillité*, qui, avec la *chasteté* et l'*humilité*, complètent les treize vertus principales qui me sont nécessaires et auxquelles je veux me former. »

Passons maintenant aux résultats donnés par cette *gymnastique morale*. C'est encore Franklin qui va nous la faire connaître.

(1) Au sujet de cette vertu, Franklin dit dans son règlement de vie : « Formez la *résolution* d'exécuter ce que vous devez faire et exécutez fidèlement ce que vous aurez *résolu*. »

(2) Voici comment Franklin entend cette vertu : « Ne faites, dit-il, que des dépenses utiles pour vous et pour les autres, c'est-à-dire ne prodiguez rien. »

« ..... Les maux qui peuvent encore me frapper, écrivait-il dans sa soixante et dix-neuvième année, sont dans les mains de la Providence; mais quoi qu'il lui plaise d'ordonner, je puiserai, je l'espère, dans les leçons du passé, la force de supporter le présent avec résignation..... Je dois attribuer à la *tempérance* la santé dont j'ai si longtemps joui et c'est elle qui m'a conservé ce qui me reste encore de ma bonne constitution; l'*industrie* et la *frugalité* m'ont assuré l'aisance que j'ai acquise d'assez bonne heure et la fortune dont elle a été suivie, comme aussi les connaissances qui m'ont mis à même d'être un citoyen utile et d'obtenir un certain degré de réputation parmi les hommes instruits; la *sincérité* et la *justice* m'ont procuré la confiance de mon pays et les emplois honorables dont j'ai été chargé; enfin, je dois à l'influence réunie de toutes ces vertus, même dans l'état d'imperfection où j'ai pu les acquérir, cette égalité de caractère et cet enjouement de conversation qui, malgré mon âge, font encore rechercher ma compagnie et la rendent agréable même aux jeunes gens. »

Puissent beaucoup de nos lecteurs désirer de s'approprier le secret de Franklin et se préoccuper comme lui de se rendre tout à la fois bons et aimables, utiles et heureux.

IV

Nous avons parlé du séjour de Franklin à Londres. Le jeune ouvrier avait entrepris ce voyage d'après le conseil et avec des lettres de recommandation du gouverneur Keith; mais, à peine arrivé, il s'aperçut que, soit étourderie, soit mauvaise foi de leur auteur, ces lettres ne mentionnaient pas son nom. Une fois encore il se trouvait dans une ville inconnue, sans appui et sans argent. Toutefois il ne se découragea point et sa ferme volonté de se procurer du travail le conduisit, d'atelier en atelier, dans une maison où il trouva enfin de l'emploi.

C'était chez l'imprimeur Palmer. Il y travailla un an, gagnant quelque argent, mais le dépensant dans la société d'un de ses amis venu d'Amérique avec lui. Le peu qu'il parvint à amasser, cet ami nommé Ralph le lui emprunta et ne le lui rendit jamais. Ce fut là une perte pénible, sans doute; toutefois Franklin ne la regretta pas : grâce à cette rude école, il comprit le péril des intimités qui ne sont point fondées sur l'estime et la vertu

et il apporta jusqu'à la mort la plus grande prudence dans le choix de ses amis.

Franklin quitta l'imprimerie Palmer pour celle de Watts. C'est là qu'il mit à exécution les résolutions de vertu dont nous avons parlé et il le fit avec une si grande puissance d'exemple qu'il parvint à amener presque tous ses camarades d'atelier à suivre la vie régulière et sobre qu'il avait choisie.

Franklin paraissait disposé à se fixer, du moins momentanément, en Angleterre lorsque les offres d'un négociant Américain nommé Denham le décidèrent à retourner dans sa patrie. Il quitta Londres en juillet 1726 et arriva à Philadephie au mois d'octobre suivant. Après la mort de son protecteur, qui eut lieu peu après, il rentra à l'imprimerie Keiner dont la direction lui fut confiée. On le vit alors fondre des caractères, fabriquer de l'encre, exécuter diverses gravures, mettre en action, en un mot, l'expérience qu'il avait acquise.

Le succès couronna ses efforts et bientôt il put, avec un de ses amis, nommé Hugues Meredith fonder un établissement.

Son habileté et son ardeur infatigable lui attirèrent l'estime générale et lorsque Meredith se retira en 1729, il se trouva seul maître d'une im-

primerie florissante. L'année suivante, il épousa une femme de cœur et d'esprit, miss Read, qui s'associa à ses efforts « et dont l'intelligente économie d'accord avec la sienne, ne tenait en rien de l'avarice. »

A ce moment la vie de notre héros, jusque là enfermée dans un cercle étroit, venait de prendre « une certaine importance extérieure. » Il avait fondé un journal et publié une brochure *sur la nécessité du papier monnaie*. Cette brochure ne fut pas sans influence sur le vote de l'assemblée générale de Pensylvaine qui augmenta dans de larges proportions le papier monnaie déjà en circulation; on lui confia l'impression des billets.

Franklin ne profitait pas seulement de la popularité qui s'attachait ainsi à son nom pour donner de l'importance à sa maison et grossir le chiffre de ses affaires : il voulait que son bonheur profitât à tous et la meilleure partie de son influence était employée dans ce but.

Les livres étaient alors fort rares en Amérique et le plan d'une bibliothèque par souscription fut son premier projet d'utilité publique. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans ses mémoires :

« Il y avait alors, dit-il, si peu de lecteurs à

Philadelphie et nous étions la plupart si pauvres, que, malgré toutes mes peines, il me fut impossible de trouver plus de cinquante personnes, presque toutes parmi les jeunes négociants, qui consentissent à contribuer pour cet établissement moyennant une entrée de quarante shillings, et une cotisation annuelle de dix shillings. Ce fut avec ce petit fonds que nous commençâmes : les livres furent imprimés ; la bibliothèque fut ouverte une fois par semaine, pour les prêter aux souscripteurs contre leur obligation de payer le double de leur valeur s'ils ne les rendaient pas en bon état. L'utilité de cet établissement se fit bientôt sentir ; on en forma de pareils dans d'autres villes et dans d'autres provinces ; les bibliothèques s'accrurent par des donations particulières ; la lecture devint à la mode ; et notre peuple, n'ayant pas de divertissements publics pour le distraire de l'étude, fit mieux connaissance avec les livres. Au bout de quelques années, les étrangers reconnurent en lui plus d'instruction et d'intelligence que n'en ont généralement les mêmes classes dans les autres pays. » « Ces établissements, dit-il ailleurs, sont devenus considérables et vont toujours en augmentant ; ils ont rendu généralement la conversation plus instructive, et répandu parmi les

marchands et les fermiers autant de lumière qu'on en trouve ordinairement dans les autres pays, parmi les gens des plus hautes classes; peut-être même ont-ils contribué en quelque chose à la résistance si générale de nos colonies pour la défenses de leurs priviléges. »

VI

Cette première institution si éminemment populaire fut rapidement suivie d'autres fondations non moins utiles. Nommé secrétaire de l'Assemblée générale de Pensylvanie, fonction dans laquelle il fut remplacé plus tard par son fils, il réorganisa les services publics déjà existants et créa ceux qui manquaient : police, pompiers, milice nationale, établissements d'instruction publique, découvertes et inventions pour lesquelles il refusait généreusement de prendre des brevets, déclarant « que comme nous profitons journellement des inventions d'autrui, nous devons être enchantés de nous rendre utiles et agréables par les nôtres au plus grand nombre d'hommes possible. » Les bienfaits que cet homme utile prodiguait à son pays s'accumu-

laient de telle sorte que nous ne saurions les mentionner ici.

Cependant, les différends qui existaient déjà de longue date entre l'Assemblée générale de Pensylvanie et le gouvernement de la métropole, s'accusaient et s'envenimaient chaque jour davantage. La nécessité d'envoyer un mandataire à Londres fut reconnue et les concitoyens de Franklin pensèrent qu'ils ne pouvaient choisir un homme plus digne et plus capable que lui (1757). Sa réputation était déjà si bien établie que sa médiation fut également acceptée en Amérique et en Angleterre. L'heureuse issue de cet affaire porta les colonies de Maryland, de Massachussetts et de Géorgie à le nommer aussi leur agent à Londres. A son retour à Philadelphie, pendant l'été de 1762, des remerciements lui furent votés « tant pour s'être fidèlement acquitté de ses devoirs envers la province que pour avoir rendu des services nombreux et importants à l'Amérique en général... Il reprit sa place à l'Assemblée dont il avait tous les ans été réélu membre, malgré son absence. »

Deux ans plus tard, de nouvelles contestations s'étant produites entre les colonies et la mère-patrie, Franklin dut retourner à Londres chargé cette fois des pouvoirs des quatre États de Pen-

sylvanie, de New-Jersey, de Georgie et de Massachussett.

VII

« Une tentative de la plus haute importance occupait alors le cabinet anglais. Il ne s'agissait de rien moins que d'arriver à dépouiller les colonies américaines du privilége qu'elles avaient de se taxer elles-mêmes, et à transférer au parlement d'Angleterre, où elles n'envoyaient pas de représentant, le droit de les imposer. C'est dans ce but que, sous le ministère de Georges Granville, fut porté par le parlement le fameux acte du timbre qui exaspéra au plus haut degré les Américains. Le ministère ayant été changé, une enquête sur cet acte fut faite par la chambre des communes. Franklin fut mandé à sa barre, le 3 février 1766, pour donner des renseignements. La netteté et la précision de ses réponses, l'étendue de ses connaissances, le ton simple, ferme, parfois épigrammatique, avec lequel il savait présenter les vérités les plus sévères, produisirent la sensation la plus vive, et l'acte du timbre fut enfin rapporté, un an après son adoption, sans jamais avoir été mis à

exécution. L'interrogatoire de Franklin a été réimprimé plusieurs fois. C'est une pièce qui appartient à l'histoire. »

Les événements qui suivirent sont également trop connus pour que nous ayons à les raconter ici... Tout espoir de pacification était perdu, la liberté de sa personne était menacée, Franklin dut s'éloigner presque secrètement de Londres. Il s'embarqua à la fin de mars 1775.

Élu député de Pensylvanie, Franklin se montra au congrès un des partisans les plus ardents de l'indépendance et lorsque, le 4 juillet 1776, les treize colonies de l'Amérique septentrionale s'étant proclamées États libres, la Pensylvanie nomma une Convention pour se donner une forme nouvelle de gouvernement, il fut élu président de cette assemblée. La Constitution décrétée par cet État fut presque tout entière son ouvrage.

Trois mois plus tard — juillet 1776 — il partait pour l'Europe avec deux de ses petits-fils. Le Congrès l'avait choisi, malgré ses soixante-et-onze ans, pour aller solliciter l'appui de la France !...

« Il parut à la cour avec le costume d'un cultivateur américain : ses cheveux plats sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun, contrastaient avec les habits pailletés, brodés, les

coiffures poudrées des courtisans de Versailles. Cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises. On donna des fêtes élégantes au docteur Franklin qui réunissait la renommée d'un grand savant aux vertus patriotiques qui lui avaient fait embrasser le rôle d'apôtre de la liberté (1). »

Franklin sut mettre à profit toutes les chances de succès que lui offraient la considération personnelle attachée à son nom et, le 6 février 1778, il obtenait non-seulement la reconnaissance de l'indépendance de sa patrie, mais un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et les États-Unis.

« On sait quels furent les événements de la guerre d'Amérique, et de quelle gloire s'y couvrirent les Français ; on sait comment le nom de Rochambeau et celui de La Fayette s'y sont associés, dans la reconnaissance du peuple, à celui de Franklin et de Washington... Franklin les seconda par son active influence, par l'habileté de ses négociations, par le crédit de sa popularité. Il ne cessait, au milieu de la guerre, de travailler pour conquérir la paix. Sa correspondance a été imprimée par les soins de son petit-fils. Sa per-

(1) Mémoire de Mme Campan.

sévérance dans les négociations, sa fermeté à ne faire aucune concession dont la dignité de son pays pût souffrir, sa loyauté à ne pas vouloir traiter avec l'Angleterre sans que celle-ci traitât avec la France, sa sagacité à découvrir les piéges diplomatiques, enfin son amour pour la paix et pour le bien-être de l'humanité, si manifestent sous le jour le plus honorable. Le 3 avril 1783, un traité de commerce et d'amitié fut signé par Franklin entre les États-Unis et la Suède, et, le 3 septembre de la même année, se conclut enfin le traité de paix entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et les États-Unis dont l'indépendance fut reconnue solennellement (1). »

VIII

L'œuvre principale de Franklin était achevée et sa vie elle-même approchait de son terme. En touchant la terre d'Amérique un mot sublime, dernière ligne écrite sur son journal, exprime la pensée de toute sa vie : « *Mille actions de grâces à Dieu pour toutes ses bontés!* » Il a été heureux, il le sent, il le proclame et il en bénit le ciel.

(1) M. A. Charles Renouard, membre de l'Institut.

Malgré son âge et les souffrances croissantes d'une double maladie, Franklin prit une part active à la célèbre Convention de 1787, présidée par Washington et chargée de réviser la constitution fédérale. Il ne se regarda comme entièrement libre qu'après que cette constitution eut été votée et que d'autre part son mandat de Président de l'État de Pensylvanie fut expiré. Il lui sembla alors qu'il était enfin *quitte envers son pays* et qu'il pouvait consacrer à la retraite les derniers jours qui lui restaient à vivre. Il avait quatre-vingt-deux ans.

Deux ans plus tard, le 17 avril 1790, il sortait de ce monde « avec une joie tranquille et une foi confiante. »

Son testament contenait entre autres dispositions touchantes deux legs qui méritent d'être mentionnés ici : L'un aux écoles gratuites où il avait reçu sa première instruction ; l'autre aux villes de Boston et de Philadelphie pour faciliter l'établissement des jeunes apprentis de ces deux villes où il avait été apprenti lui-même.

OBERKAMPF

1738-1815

I

Christophe-Philippe Oberkampf naquit le 4 juin 1738 à Wiesenbach, petite ville qui fait aujourd'hui partie du royaume de Bavière. La profession de teinturier semblait héréditaire dans sa famille; son père, ouvrier très-habile, avait apporté à cet art un perfectionnement notable.

Christophe naquit faible et débile; on pensait même qu'il ne vivrait pas et son enfance, confiée aux soins d'une vieille grand'mère presque aveugle, s'écoula dans une entière liberté. L'exercice, le grand air, la parfaite régularité de vie, transformèrent l'enfant chétif en un beau et robuste garçon. Cette transformation, considérée comme une sorte de miracle, fut accueillie avec

une pieuse reconnaissance par la famille Oberkampf qui crut voir dans cette circonstance une promesse d'avenir pour Christophe. Tout chez l'enfant était de nature à confirmer ce pressentiment heureux.

Dans ses longs tête à tête avec son aïeule, femme douée d'une piété solide, Christophe avait puisé des notions de devoir si nettes et si précises que son enfantine raison s'en était comme imprégnée. La vertu se présentait à lui simple, facile, naturelle; ne savait-il pas, en effet, « que tout est possible à celui qui connaît, qui aime Dieu et qui est résolu à le servir fidèlement. » « Fuis l'oisiveté, lui répétait souvent la même voix respectée; aime le travail, c'est le meilleur compagnon de l'homme : il éloigne de lui la misère, le conduit à l'aisance et le sauvegarde contre mille périls. »

« Imbu de ces sentiments profondément religieux, le caractère de Christophe se développa méditatif et mélancolique bien plutôt que ardent et joyeux. De bonne heure, il prit l'habitude de réfléchir sur tout ce qu'il voyait et le travail devint pour lui non-seulement une des nécessités, mais une des joies de la vie; travail tout manuel d'abord, puisque non-seulement l'infirmité, mais encore l'instruction bornée de

son aïeule n'avait pas permis à celle-ci de lui apprendre aucun des éléments de la science... En occupant sans cesse ses mains, l'enfant leur avait donné une adresse de fée. » Avec un couteau et du bois, il créait de vrais petits chefs-d'œuvre et ses historiens rapportent que, dès l'âge de sept ans, il fabriquait pour sa grand'mère et pour lui des sabots aussi jolis que solides.

Vers cette époque, une grande douleur vint mettre le sceau à cette maturité précoce : l'aïeule mourut et l'enfant dut aller retrouver ses parents qui s'étaient établis en Suisse. Là, commença son apprentissage sous les yeux et sous la direction de son père.

II

Cet apprentissage touchait presque à son terme et Christophe, devenu un habile ouvrier, n'avait encore eu ni le temps ni les moyens de secouer l'ignorance qui pesait chaque jour plus lourdement sur sa jeunesse, lorsqu'un incident fortuit, en mettant en lumière les généreuses et compatissantes qualités de son cœur, lui apporta l'occasion si désirée de s'instruire.

Laissons ici parler un de ses biographes :

« Un matin que les ouvriers et les apprentis prenaient une heure de repos dans la cour de la maison dont la teinturerie occupait le rez-de-chaussée, un vieillard à l'aspect des plus étranges ayant à traverser cette cour fut accueilli par des plaisanteries grossières et des propos malséants.

« Cet homme avait l'air pauvre, malade et honteux. Vêtu d'habits en guenille et la tête à moitié couverte par une perruque rousse et usée, il portait un pain sous le bras gauche et tenait de la main droite un seau rempli d'eau. Pliant sous le faix de son double fardeau, il se traînait plutôt qu'il ne marchait.

« Christophe, qui n'avait ni oublié, ni rejeté aucun des bons sentiments déposés en germes dans son cœur par son aïeule, fut, d'une part vivement ému en devinant la souffrance là où les autres enfants ne voyaient que le ridicule, et d'autre part, profondément révolté en entendant ses camarades railler et insulter un vieillard malheureux... Obéissant à un généreux mouvement, il se leva du siége sur lequel il était assis au milieu des rieurs, et allant résolument au vieillard :

— Voulez-vous me permettre, lui dit-il, de vous aider à monter ce seau d'eau, beaucoup trop lourd pour vous ?

« Le vieillard interpréta mal cette attention respectueuse; il était si peu accoutumé aux égards qu'il crut à une nouvelle forme de plaisanterie... Peut-être les assistants avaient-ils la même pensée. Chacun se demandait et attendait ce qui allait se passer.

« Christophe, détachant doucement les doigts tremblants qui tenaient toujours l'anse du seau, se dirigea vers l'escalier; le vieillard le suivit en portant la main devant ses yeux, afin de dissimuler aux regards les larmes qui lui échappaient... Quelques-uns des ouvriers essayèrent de reprendre à l'adresse de Christophe les quolibets dont son intervention avait arrêté le cours; mais ils se turent aussitôt : un sourd murmure leur disait que cette fois les rieurs pourraient bien n'être pas de leur côté.

« Le protégé de notre apprenti n'était rien moins qu'un ancien professeur de l'Université de Vienne que des circonstances indépendantes de son mérite et de sa volonté avaient privé de sa place. Aigri par la maladie et la misère, il était tombé dans le plus triste état de misanthropie. » Complètement délaissé par tous ceux qui l'avaient connu, il s'abandonnait en quelque sorte lui-même, ce qui est pire encore. Presque continuellement confiné dans une des chambres hautes de

la maison, il ne s'inquiétait ni d'y faire entrer de l'air, ni d'y établir aucun ordre, aucune propreté. Un peu de pain, quelques gorgées d'eau lui suffisaient pour vivre, et de vieux bouquins, qu'il relisait et annotait sans cesse, formaient l'unique nourriture de son esprit.

Christophe fut arrêté sur le seuil par l'odeur fétide qui s'échappait de la chambre.

— Il faut donner de l'air ici, ou vous mourrez, s'écria-t-il. Et dominant sa répugnance il courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Le docteur Krempfeld le regardait stupéfait : était-il possible, se demandait-il, qu'une créature humaine s'inquiétât qu'il eût de l'air ou qu'il n'en eût pas...

A ce moment une cloche se fit entendre, c'était le signal de la reprise du travail.

— Adieu, Monsieur, ma journée achevée, je reviendrai mettre un peu d'ordre ici... si vous le permettez, dit gaiement le jeune apprenti. Et il s'élança dans l'escalier, dont il descendit les marches quatre à quatre, afin de ne pas perdre une seule minute du temps qui n'était plus à lui.

Ainsi qu'il l'avait promis, Christophe vint le soir, il revint le lendemain et les jours suivants.

Ce fut pour lui et pour le docteur le point de départ d'une existence nouvelle. Le vieillard se

rattacha à la vie en se sentant utile à l'enfant et l'enfant puisa auprès du vieillard les précieux éléments d'une vie toute nouvelle : la vie de l'intelligence.

III

« Krempfeld enseigna à Christophe non-seulement à lire, à écrire, à calculer, mais encore il lui apprit la botanique et la chimie... Chaque jour de congé pour le jeune ouvrier, les deux amis couraient au loin dans la campagne afin d'augmenter les richesses de leur herbier et faisaient en chemin des expériences nouvelles. »

Cependant le père Oberkampf pressait son fils de le décharger d'une partie de la direction de sa maison en se fixant définitivement auprès de lui. D'après le conseil du docteur, Christophe sollicita un délai.

Avant de fixer irrévocablement son avenir, il désirait voir la France et y étudier les nouveaux perfectionnements que de récentes inventions y donnaient aux divers genres d'industrie qui intéressent l'art de la teinturerie. Ce désir était trop légitime pour ne pas obtenir l'adhésion pater-

nelle. Pendant que, dans la famille Oberkampf, on préparait le départ du jeune homme, le vieux docteur mourut en bénissant celui dont il avait reçu plus de bien encore qu'il ne lui en avait fait, puisqu'il lui devait de quitter ce monde, réconcilié avec les hommes et avec la vie.

« La modération, dit un poëte, est le trésor du sage. »

Oberkampf possédait ce trésor à un haut degré. Le petit héritage que lui avait laissé Krempfeld suffisait au delà à payer le voyage de Paris et, une fois là le travail ne pouvait manquer à la bonne volonté et à l'habileté du laborieux ouvrier.

Son premier soin en arrivant à Paris fut de chercher une maison sûre et honnête où il pût abriter sa jeunesse, en même temps qu'un atelier qui lui permît de poursuivre l'étude qu'il avait particulièrement en vue, celle de la fabrication des toiles peintes.

« A cette époque, la fabrication des toiles peintes, qu'un faux préjugé regardait comme nuisible à l'industrie du chanvre et du lin, était sévèrement défendue en France. Cependant, par un étrange abus, on la tolérait dans quelques endroits privilégiés et fermés aux regards de la police. Or, il y avait à Paris, dans l'enceinte de l'arsenal, une manufacture de ce genre.

« Oberkampf, qui s'était beaucoup occupé d'art et qui excellait dans la gravure, n'eut pas de peine à s'y faire admettre comme graveur. En même temps, il s'établissait dans le voisinage chez de braves gens qui, le prenant aussitôt en amitié, eurent pour lui toute espèce d'attentions. Ces bons traitements ne devaient point sortir de la mémoire du reconnaissant jeune homme. — Disons tout de suite à son honneur que plus tard, et alors que lui-même était devenu riche, un revers de fortune ayant plongé ses anciens hôtes dans l'indigence et le désespoir, il accourut à leur aide, sècha leurs larmes, leur rendit l'honneur et la tranquillité et leur assura une pension viagère... Nul n'eût connu ce beau trait de générosité, si ceux qui en étaient l'objet n'eussent pris plaisir à en trahir eux-mêmes le secret. »

Un décret inattendu qui, afin d'arrêter l'importation étrangère, autorisait en France la fabrication publique des toiles peintes, vint surprendre Oberkampf au sein de cette vie laborieuse et bien réglée. Il avait vingt-et-un ans et il possédait tous les secrets de l'industrie dont un simple trait de plume dotait la France (1). Il jugea que le moment était venu pour lui de choisir sa voie.

(1) Cet édit porte la date de 1759.

« Mais sans argent, sans appui, sans autres garantie de succès que sa ferme volonté de réussir, comment songer à s'établir?... » La Providence lui vint en aide.

Dans une de ces excursions champêtres qu'il avait coutume de faire chaque dimanche, il traversa par hasard le vallon pittoresque qu'arrose la Bièvre et dont il lui était réservé d'illustrer le nom. Jouy-en-Josas, avec ses collines boisées, ses vertes prairies, ses arbres couverts de fruits et ses gracieux jardins, lui rappela les paisibles vallées de la Suisse ; il y acheva la journée et se convainquit que tout y était admirablement disposé pour une entreprise du genre de celle qu'il avait intention de créer. Il était résolu, actif; il se mit en quête de chercher quelqu'un qui comprît son idée. Un homme assez singulièrement placé pour s'ériger en protecteur, mais bien muni de crédit et d'argent, le suisse du contrôleur général des finances, lui fournit les moyens de transformer son rêve en réalité (2).

(2) Ce premier protecteur d'Oberkampf et de son œuvre étant mort peu après, un maréchal de France « le duc d'Harcourt, seigneur de Jouy, le remplaça. L'illustre guerrier ne dédaigna pas le simple artisan; il sut apprécier son talent ainsi que son esprit d'ordre et d'administration ; il encouragea sa naissante industrie et ne cessa de lui donner des marques de sa bienveillance et de son estime. »

IV

Toujours sage et prudent, Oberkampf organisa son entreprise sur les plus modestes proportions : une petite maisonnette sur le bord de la Bièvre lui servit à la fois d'habitation et de manufacture... » Cette maisonnette, avec la prairie y attenant, pour l'étendage des toiles, fut louée trois cents francs, pour neuf ans. On y transporta tout le mobilier industriel et on se fera une idée exacte de ce qu'était ce nouvel éiablissement quand on saura que, faute de place à l'intérieur, il fallut établir la chaudière au dehors, sans autre toît que le ciel... La maison était si petite, que le dessous de la table à imprimer servait d'unique armoire, et chaque soir, un matelas étendu sur cette même table, faisait le lit d'Oberkampf.

» Cette petite maison, dite *Maison du pont de pierre*, existe encore. Le pieux respect de la vertueuse fille d'Oberkampf, madame Mallet, l'a transformée en salle d'asile pour l'enfance. »

Les premiers essais d'Oberkampf réussirent au delà de tout ce qu'il avait pu espérer. « Des-

sin, gravure, impression, tout était son ouvrage, et cet ouvrage était parfait. » Aussi une pièce d'étoffe n'attendait-elle jamais d'être achevée pour être vendue. Oberkampf était trop intelligent pour ne pas profiter de cette vogue : il appela à lui d'habiles collaborateurs et s'empressa de transformer en véritable usine son modeste atelier de début. Mais en cela encore il voulut poursuivre un double but et se rendre deux fois utile au pays.

« A peu de distance de sa petite fabrique, une plaine marécageuse empestait l'air et répandait aux environs des germes de fièvre et de mort. Il en fit l'acquisition, la dessécha, en raffermit le sol par des terres rapportées et, à la place d'eaux croupissantes, de stériles roseaux, on vit s'élever successivement d'utiles ateliers. Un essaim d'artisans laborieux y trouvèrent un salaire assuré dans l'état de santé, des secours également certains dans l'état de maladie et, dans toutes les situations, l'exemple continuel de la vertu dont Oberkampf leur offrait en toute sa personne un modèle accompli.

» Le premier et le dernier à l'œuvre, c'était lui qui, dès l'aurore, au son de la cloche, appelait les ouvriers au travail. Chaque matin, les plus diligents recevaient pour encouragement une

petite récompense. Le soir, c'était encore lui qui donnait le signal de la retraite; ils défilaient tous devant lui et, d'un regard ou d'un mot, il payait le zèle ou punissait la paresse. Équitable et généreux, sévère pour lui-même et indulgent pour les autres, il attirait à la fois le respect et l'amour. On admirait dans un si jeune homme une réunion de qualités si précieuses et si rares, même dans l'âge mûr.

» Le désir d'être utile à ses semblables et celui que chacun fût placé selon ses dispositions naturelles était sa préoccupation constante. Doué d'une pénétration vive et sûre, il cherchait, il découvrait sous la grossière enveloppe de l'ignorance et de la rusticité, l'heureux germe du talent; et, au don de le deviner, il joignait le soin, la patience nécessaires pour le faire éclore. Un simple journalier, un bûcheron, un pâtre devenait souvent sous sa direction un dessinateur ingénieux, un graveur habile, un adroit imprimeur ou un employé intelligent.

» Son esprit d'ordre et d'économie se communiquait à son entourage. Son bonheur attirait le bonheur; des ménages et des fortunes prospères se formaient à l'ombre de sa prospérité, et la population, dont il était le père et le protecteur, faisait chaque jour de nouveaux progrès. Des

maisons proprement bâties couvraient le vallon, et, sur les coteaux qui le dominaient, les terrains les plus ingrats se changeaient en riches vergers, en jardins fertiles. Enfin, par une rapide métamorphose, un village, naguère pauvre et presque désert, présentait de toute part l'aspect de la prospérité et de l'abondance.

» C'était une merveille qui excitait l'admiration générale : nationaux, étrangers, ambassadeurs et simples voyageurs, monarques, écrivains ou savants, nul ne venait à Paris et à Versailles sans être curieux de voir la manufacture de Jouy, et plus curieux encore d'en connaître le modeste fondateur.

» En un petit nombre d'années, Oberkampf avait acquis une considération universelle. Son crédit ne connaissait de bornes que celles qu'il voulait y mettre.

» Sa manufacture tenait en France le premier rang. Les produits en étaient recherchés sur tous les marchés du monde. Il imitait les toiles de Perse avec une perfection qui ne permettait pas de distinguer les véritables d'avec les siennes. Il variait les dessins de meubles avec un goût, avec un art infini. Il rendit l'Angleterre même, sous ce rapport, tributaire de son industrie. Enfin, la fortune avait comblé, ou pour parler plus

juste, avait surpassé de beaucoup ses vœux. Désormais rien ne l'empêchait d'achever le reste de sa vie dans les douceurs du repos. Une semblable pensée n'entra jamais dans l'esprit de l'infatigable travailleur : il estimait n'avoir rien fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire (1) !... »

V

Oberkampf avait eu des imitateurs. En quelques années il avait vu s'élever trois cents établissements, émules du sien, où plus de vingt mille ouvriers trouvaient leur subsistance ; mais, loin de lui sembler fâcheuse ou menaçante, cette concurrence faisait sa gloire. Il s'estimait heureux et se montrait fier d'avoir été choisi par la Providence pour ouvrir la voie à une industrie si profitable aux vrais intérêts du pays.

La Révolution faillit ruiner la manufacture de Jouy ; un moment même le crédit du grand manufacturier sembla compromis ; mais Oberkampf, qui avait eu à lutter contre bien d'autres difficultés, ne se laissa point décourager; il fit bravement face au péril, et, « grâce à son infati-

(1) Les bienfaiteurs de l'humanité, *Études biographiques*.

gable activité et à la confiance publique, il eut bientôt mis ordre à ses affaires et réparé toutes ses pertes. »

Cette courte mais terrible épreuve mit en lumière les sentiments vraiment paternels qui l'attachaient à ses ouvriers. Sur le bord de la ruine et sous le poids des préoccupations les plus graves, non-seulement il ne consentit à renvoyer aucun de ses ouvriers, mais il ne cessa pas un seul jour de visiter, de diriger sa manufacture, continuant « à adresser à chacun d'amicales paroles, à aider ceux qui avaient de trop lourdes charges, à faire soigner à ses frais ceux qui tombaient malades (1). »

Aucun encouragement — et c'est un honneur que partagèrent tous les gouvernements qui se succédèrent si rapidement pendant la vie d'Oberkampf, — aucun encouragement ne manqua au grand manufacturier.

Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse et donna le titre de manufacture royale à sa fabrique de Jouy; Marie-Antoinette, qui avait pa-

(1) La bonté et la charité d'Oberkampf semblaient inépuisables. Les enfants du voisinage qui devenaient orphelins étaient accueillis avec empressement dans ses fabriques. « Il les élevait jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de gagner leur vie et il les traitait comme des enfants d'adoption. »

tronné ses premiers travaux, lui continua le plus vif intérêt; on la vit souvent à Jouy parcourant les ateliers avec cette aimable bienveillance qui lui donnait tant d'empire sur les cœurs.

» En 1790, le conseil général de Seine-et-Oise lui ayant voté une statue, Oberkampf s'alarma de ce que sa modestie considérait comme un excès d'honneur, et, à force d'instances, il obtint qu'il ne fût pas donné suite à cette résolution.

» Plus tard, Napoléon voulut voir le bel établissement de Jouy... Son œil éclairé parcourut tout en détail et il s'intéressa vivement à ces nouvelles machines, à ces admirables cylindres gravés qu'il vit imprimer sous ses yeux, avec leur merveilleuse rapidité, les plus beaux dessins... Après avoir parcouru ce glorieux champ de bataille de l'industrie, il détacha de sa boutonnière la croix d'honneur et l'attacha sur la poitrine d'Oberkampf en disant à haute voix : « Nul n'est plus digne de la porter ! »

» Il désira qu'Oberkampf prît place au Sénat à côté des Berthollet, des Chaptal... mais la modestie du fabricant était au-dessus de cette ambition; il lui fallut peut-être plus d'efforts pour conserver sa liberté qu'à bien d'autres pour obtenir le rang élevé qu'il refusait.

» Napoléon fit souvent appel à ses lumières,

à sa grande expérience, et lui dit un jour : « Vous et moi, nous faisons la guerre aux Anglais ; vous par votre industrie, moi par les armes. » Et après un instant de silence : « C'est encore vous, ajouta-t-il, qui faites la meilleure ! »

VI

Ce que n'avaient pu ni les difficultés du début, ni les orages politiques, l'invasion étrangère devait le faire : « La guerre, dit M. le comte de Salvandy, gendre d'Oberkampf, parut dans la paisible vallée de Jouy et ses ravages y séjournèrent. L'incendie et le pillage approchèrent de la manufacture ; les travaux furent suspendus ; l'inaction et la terreur s'établirent dans les ateliers. « *Ce spectacle me tue,* » répétait souvent le patriarche de Jouy, et bientôt le vieillard, affaibli par sa douleur, ne conserva plus que les forces de son âme. Il vit s'approcher la mort avec le calme du juste qui n'a point à la redouter. Il l'attendait en écoutant, les yeux mouillés de pleurs, la voix de ses trois filles et de son fils redire les airs montagnards qui lui retraçaient les impressions de son enfance et de sa première patrie. Des sen-

timents français, des dispositions charitables, des soins chrétiens remplirent les derniers moments de l'un des hommes dont il est le plus permis de dire qu'il avait approché de la perfection (1). »

(1) Oberkampf mourut le 4 octobre 1815.

ROUBO (1)

1739-1791

André Jacob Roubo, d'une famille originaire de Soissons, naquit à Paris en 1739. Son père, simple compagnon menuisier, était un de ces ouvriers grossiers qui, peu capables de se diriger eux-mêmes, le sont encore moins d'élever sagement leurs enfants. Aussi le jeune Roubo, dont l'enfance fut entièrement négligée, ne dut-il qu'à lui-même l'impulsion qui décida de sa vie entière, en lui faisant surmonter l'un des plus grands obstacles qu'il pût rencontrer à l'entrée de sa carrière. L'exemple paternel était, en effet,

(2) La notice que nous reproduisons ici avec quelques légères modifications, a été écrite en 1836 par M. Boileau, alors menuisier et depuis architecte. Cette notice, destinée d'abord à être lue devant un auditoire de jeunes ouvriers et d'apprentis, à été imprimée ensuite dans l'*Histoire des hommes utiles*.

un premier péril pour lui ; son heureux naturel l'en préserva.

Mis en apprentissage par son père, dans la même profession que la sienne, Roubo, très-jeune encore, comprit que, pour ne pas rester confondu dans le dernier rang des ouvriers, l'exercice d'une pratique vulgaire n'était pas suffisant. Le génie et l'amour de son art l'animaient et lui faisaient éprouver le besoin d'une instruction plus étendue, plus élevée que celle de ses compagnons d'apprentissage. Il se mit donc à l'étude avec cette force de volonté et cette ardente application qui ne devaient point se démentir pendant toute sa vie. Des difficultés de toutes sortes ne purent l'arrêter. Le jeune apprenti n'avait aucun secours à espérer de son père ; c'était déjà beaucoup que son grand amour pour l'étude ne lui attirât point les châtiments que d'autres parents auraient infligés à la paresse.

Pour se procurer les premières leçons et les livres indispensables, il fut longtemps obligé de consacrer à cette dépense une partie de la faible somme que son père lui donnait pour sa nourriture. Les plus rudes privations lui paraissaient légères, pourvu qu'il eût des livres, des modèles et du temps pour lire et dessiner. Enfin, même après sa sortie d'apprentissage, et lors-

qu'il commença à travailler comme compagnon menuisier, il était encore si pauvre que, pendant les longues nuits d'hiver, pour veiller quelques heures plus tard dans la soirée, ou quelques heures plus tôt le matin, contraint qu'il était de recourir au mode d'éclairage le plus économique, il fut souvent réduit à ne faire usage que des restes de suif ou de graisse que l'on avait jetés et qu'il s'empressait de recueillir. L'histoire de cette partie de la vie de Roubo, sur laquelle on a peu de détails, n'eût pas été cependant la moins honorable, ni la moins utile à publier.

Tant de courage eut sa récompense!

Les heureuses dispositions, l'ardeur et le zèle soutenu de ce jeune ouvrier, ne pouvaient rester longtemps inaperçus. Jean-François Blondel, neveu du célèbre architecte de la porte Saint-Denis, et lui-même membre de l'Académie des Beaux-Arts, artiste distingué et surtout professeur habile, enthousiaste de son art et aussi généreux que zélé, appréciant les efforts et la position de Roubo, admit à son école d'architecture le jeune menuisier dont il dirigea gratuitement les études pendant cinq années. La mémoire de l'architecte Blondel mérite d'être honorée ici avec celle de son élève.

Roubo qui, pour la première fois de sa vie et

par un bonheur inespéré, se trouvait soutenu, dirigé, encouragé, mit à profit les leçons d'un si bon maître. Le jour, dans ses travaux de menuiserie, il tenait à honneur de faire reconnaître l'élève de l'école d'architecture à l'habileté et à la finesse de l'exécution; le soir, et dans les moments de liberté que lui laissait sa profession, il s'adonnait à l'étude des mathématiques, de la mécanique, de l'architecture, de la perspective, des différents genres de dessin, et bientôt il se montra supérieur dans la théorie comme dans la pratique de l'art du menuisier. Les connaissances variées qu'il avait acquises et la facilité d'écrire que lui avaient procurée ses lectures assidues, ne tardèrent pas à lui inspirer la pensée de décrire l'art qu'il exerçait.

Jusqu'alors on ne possédait sur cet art aucun ouvrage qui méritât le nom de Traité.

Deux auteurs seulement, Marin-Legerest, en 1617 et Edme Blanchard, en 1729, avaient écrit sur la menuiserie : mais leurs ouvrages ne contenaient que la description de quelques pièces, qui même étaient loin d'être convenablement traitées. L'Académie des sciences était occupée, vers ce temps, de l'exécution de sa grande et utile entreprise de la description de tous les arts et métiers, mais cette savante com-

pagnie ne se dissimulait pas l'insuffisance de ses membres les plus habiles, pour traiter de plusieurs arts dont la pratique leur était entièrement inconnue. Déjà un assez grand nombre de cahiers in-folio avaient été publiés sur diverses professions, et l'on s'apercevait du vide que laisserait, dans cette belle collection, l'absence d'un traité sur un art aussi important que la menuiserie. Enfin, ce travail avait été demandé à un ingénieur, à Jeaurat, auteur d'un traité de perspective et qui devint habile astronome, mais qui n'avait jamais été menuisier. Ce fut alors que Roubo, ayant rencontré un second protecteur dans le duc de Chaulnes, osa présenter à l'Académie la première partie de son Traité de l'art du menuisier : cette partie était consacrée à l'art du menuisier en bâtiments. Aussitôt que Jeaurat eut appris quel était son concurrrent, par une générosité qui n'était pas sans prudence, il s'empressa de renoncer à son travail commencé, déclarant qu'il y aurait de la présomption de sa part à se croire aussi habile sur cette matière, que devait l'être un homme du métier.

Duhamel-du-Monceau, l'un des savants les plus utiles du dix-huitième siècle, auteur d'un grand nombre de traités de la collection et celui de tous les membres de l'Académie qui était le

plus capable d'apprécier le travail de Roubo, fut chargé de l'examiner. Le rapport qu'il fit à ce sujet, et qui a été consigné dans les registres de l'Académie (17 décembre 1768), contient l'éloge le plus complet de ce premier ouvrage du menuisier théoricien.

« Cette première partie, » dit le rapporteur après en avoir fait l'analyse méthodique, « a exigé cinquante planches qui ont toutes été dessinées par Roubo. Je puis assurer que l'on trouve beaucoup d'ordre et de clarté dans cet ouvrage, qu'il est écrit dans le style convenable à la chose, et je suis persuadé que ceux qui liront ce traité seront surpris de voir, au titre, qu'il a été fait par un compagnon menuisier. Que l'Académie serait satisfaite si, dans tous les arts, il se trouvait des ouvriers capables de rendre aussi bien les connaissances qu'ils ont acquises par un long exercice, etc., etc. »

On voit, par ce rapport, que l'Académie avait décidé que le travail de Roubo ferait partie du recueil des descriptions des arts et métiers. Cette première partie de la menuiserie en bâtiments, qui traite de la menuiserie mobile, parut en 1769. Roubo avait alors trente ans.

A cette première faveur, l'Académie en ajouta une seconde : elle demanda pour Roubo, des

lettres de maîtrise, chose qui n'était pas alors facile à obtenir. Par une distinction toute spéciale, l'arrêt du Conseil d'État qui accorda la maîtrise à Roubo, le dispensa d'acquitter les droits d'usage, en considération de ses talents. Roubo prend le titre de maître menuisier, à la tête de la seconde partie de l'*Art de la Menuiserie en bâtiments*, qui parut en 1770 et qui traite de la menuiserie dormante.

La première section de la troisième partie renferme l'art du menuisier-carrossier; la deuxième section de la même partie traite de l'art du menuisier en meubles; la troisième, de l'art du menuisier-ébéniste, et la quatrième de l'art du treillageur ou de la menuiserie des jardins. Ces quatre parties parurent successivement en 1771, 1772, 1774 et 1775.

Non-seulement Roubo a dessiné toutes les planches qui accompagnent son livre, et elles sont en très-grand nombre et remarquables par la clarté avec laquelle les objets y sont présentés; mais il a gravé lui-même une partie de ces planches, et dans ce travail, auquel on est étonné qu'il ait pu suffire, il a fait voir qu'il réunissait le quadruple et rare mérite de l'ouvrier, de l'écrivain, du dessinateur et du graveur habile.

L'*Art du Trait*, cette connaissance si impor-

tante pour tous les arts de construction, a été décrit par Roubo, à la fin de la seconde partie, d'une manière tout à fait supérieure. Il est le premier qui se soit attaché à rassembler tous les ouvrages de traits entre lesquels il se trouvait de l'analogie, pour leur assigner des principes généraux, et cette partie de son ouvrage, précédée d'éléments de géométrie fort clairs, est d'autant plus digne d'admiration qu'elle apparaissait à une époque où la géométrie descriptive n'avait pas encore été créée par le génie de Monge!

Roubo, qui a joint à ces autres qualités celle de la reconnaissance et qui n'a pas oublié de consigner dans ses ouvrages les noms de ses bienfaiteurs, nous apprend que le duc de Chaulnes lui avait donné, pour former un établissement, l'entreprise de tous ses travaux de menuiserie; mais la mort prématurée de cet homme de bien (1769) le priva de cet illustre appui. Ardent et infatigable, tout en se livrant aux travaux de l'atelier qu'il avait formé rue Saint-Jacques, vis-à-vis de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, il publia, en 1777, le premier volume de son *Traité de la construction des théâtres et machines théâtrales*, avec des recherches intéressantes sur les théâtres des Grecs et des Romains. Il n'en

publia point la seconde partie, mais il donna, en 1782, l'*Art du Layetier,* et prit alors le titre de membre de la Société des Arts de Genève.

Une seconde occasion vint s'offrir à Roubo de joindre la pratique à la théorie.

Le commerce des grains et farines se plaignait depuis longtemps d'être resserré dans les galeries circulaires de la Halle-aux-Blés. Le vaste espace du centre, entouré de ces galeries, était une cour découverte, en partie embarrassée de grossiers hangars que l'on abattit pour les fêtes de la naissance du Dauphin. Une toile immense fut tendue, et, à la clarté de l'illumination, cette partie de la halle offrit un magnifique spectacle dont furent frappés surtout deux jeunes architectes, Legrand et Molinos, récemment de retour de Rome. La pensée de substituer à cette toile de la fête une couverture en charpente, fut adoptée par l'autorité; mais il fallait que cette toiture ne fût pas trop pesante pour les anciennes fondations et pour les constructions existantes. Une personne qui assistait à la délibération des architectes, affirma qu'il n'existait à Paris qu'un seul homme capable de les seconder : cet homme était Roubo. Les architectes se transportent auprès de lui. Il demande jusqu'au lendemain pour leur rendre réponse. Le lendemain, il déclare

avec assurance qu'il se charge de la construction de la coupole, mais à la condition qu'il sera « libre de l'exécuter comme il l'entendra. »

La condition étant acceptée, Roubo se mit à l'œuvre. Il lui était réservé de faire renaître la création de Philibert Delorme, l'architecte de Henri II, oubliée à Paris depuis plus de deux siècles, en adoptant la méthode employée par ce grand homme dans la construction du château de la Muette. Cette création consistait à substituer aux grosses pièces de charpente des planches de sapin posées de champ pour former des combles de toutes dimensions, moyen décrit par Philibert Delorme dans sa Méthode pour bien bâtir à petits frais. »

Enfin, après avoir lutté contre des difficultés de tous genres, retouchant lui-même chacune des innombrables pièces du monument, Roubo, aidé du charpentier Albouy et de l'ouvrier serrurier Raguin qui exécuta la lanterne en fer du couronnement de la coupole, terminait son œuvre après cinq mois de travaux dirigés avec une telle surveillance qu'ils ne coûtèrent pas la vie à un seul homme. La coupole présentait un diamètre de trente-neuf mètres cinquante centimètres, et ne différait de celui du Panthéon de Rome que de quatre mètres environ. Lors-

qu'on décintra cette immense voûte, Roubo, plein d'assurance dans les combinaisons calculées de son système, resta sous la corniche de la plate-forme pour examiner si la charpente abandonnée à elle-même ferait quelque mouvement. Personne ne voulut partager ce que tous regardaient comme un péril. Les étais furent entièrement ôtés aux acclamations des nombreux spectateurs, et l'intrépide constructeur put s'assurer par ses propres yeux de la perfection de son œuvre. Les forts de la Halle, émerveillés à la vue de leur nouveau magasin, coururent tirer le modeste Roubo de son lieu d'observation et le ramenèrent chez lui en triomphe, sur leurs épaules, au milieu de la foule qui se pressait pour voir l'homme auquel on devait une construction alors si nouvelle !

Roubo, dans cette occasion comme dans toutes les autres, se montra aussi désintéressé qu'habile : il renonça aux bénéfices auxquels il aurait pu prétendre, comme entrepreneur, et ne voulut recevoir qu'une somme fixe pour la conduite des travaux.

Son enthousiasme pour son art ne l'empêcha pas de pressentir que, plus tard, de pareils travaux échapperaient à la menuiserie. Le serrurier Raguin, lui parlant un jour de sa lanterne

comme d'un morceau remarquable : «Tais-toi, lui dit Roubo, si j'avais été serrurier, j'aurais voulu faire toute la coupole en fer ! » Cette prévision fut réalisée vingt-huit ans après. Sa belle coupole en bois ayant été détruite par l'incendie de 1802, fut rétablie, en 1811, par Brunet, mais tout en fer et cuivre : c'est celle qui existe aujourd'hui.

L'exécution de la coupole de la Halle aux blés acquit à Roubo une renommée européenne. Des combles à la Philibert-Delorme lui furent demandés de toutes parts, même par les étrangers. Des travaux importants, tels que le berceau qui servait de couverture à la Halle aux draps, l'escalier en acajou massif de l'hôtel Marbeuf, etc., auraient dû l'enrichir ; mais, ruiné par la révolution, Roubo n'en resta pas moins loyal et dévoué patriote. Lieutenant de la garde nationale, il voulut, quoique souffrant, assister, avec sa compagnie, au Champ-de-Mars, à la grande solennité de la Fédération (14 juillet 1790). Les fatigues de cette journée rendirent mortelle la maladie dont il était depuis longtemps atteint. Il y succomba le 10 janvier 1791.

JACQUARD

1752-1834

I

« Au commencement de ce siècle, dit M. Léon Faucher dans une étude biographique fort remarquable de l'illustre ouvrier lyonnais dont nous allons à notre tour esquisser la vie (1); — au commencement de ce siècle, les ouvriers en soie, les *Canuts* de Lyon étaient une race misérable et abâtardie. On les distinguait aisément à leur

(1) M. Léon Faucher a été lui-même à notre temps, une preuve de ce que peuvent la volonté et la persévérance jointe à l'intelligence et à l'amour de l'humanité. Né en 1803, à Limoges, il fit son éducation à Toulouse et sut, à force de travail et d'activité, corriger le caprice de la fortune qui l'avait fait naître pauvre. Élu député en 1846, il fut élevé deux fois « au poste périlleux » de ministre. En 1849, l'Institut l'admit dans son sein. Cet hommage rendu

costume héréditaire : tricorne, bas chinés, habits de velours. Mais ce qui faisait d'eux une espèce à part dans la population lyonnaise et dans l'industrie, c'était autre chose que la singularité des habitudes ou la forme des vêtements. Ils portaient dans toute leur personne l'empreinte de la souffrance. A leurs membres grêles et difformes, à leur parole traînante, à leur physionomie pâle et résignée, on voyait aisément que le travail altérait en eux le principe de la vie. Ils se plaignaient peu, ils ne se révoltaient point ; mais ce peuple d'ouvriers, malgré les émigrations des montagnards qui venaient chaque année le renouveler, allait dégénérant et dépérissant chaque jour.

« Un coup d'œil jeté sur leurs ateliers expliquait toutes leurs misères. Le travail se faisait en famille, dans des taudis où le jour ne pénétrait qu'à travers des carreaux de papier. Les métiers les plus riches, ceux qui tramaient en arabes-

aux savants travaux qui déjà avaient fait classer M. Léon Faucher parmi les hommes éminents de notre temps fut pour l'aimable et spirituel érudit un stimulant qui le porta à redoubler d'efforts. Sa santé déjà ébranlée ne résista pas à ce redoublement d'activité ; le 14 décembre 1854, il mourut à Marseille, alors que, sur l'avis des médecins, il allait chercher une dernière chance de guérison sous le ciel du Midi.

ques variées l'or, l'argent et la soie, avaient un mécanisme coûteux, compliqué, difficile à manier, embarrassé de cordes et de pédales. Cette fabrication était sujette à de fréquents chômages pendant lesquels, pour supporter plus facilement une diète forcée, l'ouvrier était souvent obligé, — ce détail n'est que trop exact, — à se serrer le ventre avec une corde de cuir. Dans la saison du travail, c'était d'incroyables fatigues; il fallait soumettre le corps à des contorsions violentes, se couvrir de sueur et se priver de sommeil.

« L'ouvrier chargé du tissage, assis sur un escabeau élevé, devait lancer ses jambes à droite et à gauche pour donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage ou le façonnage de l'étoffe. Un ou plusieurs ouvriers étaient, en outre, nécessaires pour mettre les cordes et les pédales en mouvement. On y employait généralement des enfants et surtout des jeunes filles appelées *« tireuses de lacs.* » Celles-ci ne pouvaient conduire le métier qu'en gardant pendant des journées entières des attitudes forcées qui déformaient la taille, arrêtaient la croissance et souvent même abrégeaient la vie.

» La santé des enfants et la moralité des parents se perdaient tout à la fois dans ces épreuves d'une industrie arriérée.

» Tout est changé maintenant à Lyon, la condition des ouvriers, comme les procédés de l'industrie. Le travail ne les fait pas toujours vivre, mais du moins il ne les tue pas. Cette race « de crétins » est devenue une population virile. Dans les salles d'asile, dans les écoles, dans les ateliers, c'est une nuée d'enfants gais et joufflus avec les vraies couleurs de leur âge; les hommes faits ne sont peut-être pas encore aussi robustes qu'on pourrait le désirer, mais ils paraissent communément sains et dispos. Quand la foule des ouvriers va chômer sous les ombrages des Brotteaux, il est facile de reconnaître le progrès de l'aisance et de la civilisation. Insensiblement ils dépouillent cette mélancolie timide qui était le caractère de leur profession et une sorte de hardiesse belliqueuse passe dans leur sang... Cette révolution dans le sort des *canuts,* encore mêlée de bien et de mal, mais qui leur ouvre de nouvelles voies, c'est au génie d'un simple ouvrier que nous la devons. »

II

« Ce simple ouvrier, » inventeur illustre et homme de bien par excellence s'appelait Marie-

Joseph Jacquard. Il était né le 7 juillet 1752. Son père était un habile ouvrier en étoffes d'or et de soie, et sa mère « *lisseuse de dessins* ». Soit qu'ils eussent plus d'ordre, plus d'économie que leurs confrères, soit que leur habileté reconnue diminuât pour l'humble et honnête ménage la longueur des chômages, une aisance relative y entretenait une sorte de bien-être et d'ambition intelligente, fort rare alors parmi la population laborieuse de Lyon. La maisonnette qu'ils habitaient leur appartenait; ils l'avaient payée de leurs épargnes. Joseph cependant, et contre la coutume de l'époque, ne voulut pas suivre la profession de ses parents. Les inconvénients du tissage au point de vue physique l'avaient vivement frappé; il ne voyait point encore le moyen d'y porter remède, mais il éprouvait une invincible répugnance à s'y assujettir.

Grâce à la petite indépendance que lui assurait la sage économie de sa famille, il put obéir à ce sentiment et entrer comme apprenti chez un relieur.

Cet état ne lui plut pas. Il l'abandonna pour fonder une petite fabrique de chapeaux de paille et y réussit assez bien pour pouvoir se marier et élever honnêtement ses enfants. La révolution vint ruiner d'abord sa modeste industrie, et bien-

tôt après détruire la petite propriété que ses parents lui avaient laissée, et menacer même sa liberté et sa vie. «Sa maison fut brûlée lors du siége de Lyon, et il allait être fusillé sans l'énergique dévouement de son fils, soldat dans l'armée républicaine qui, pour sauver son père, le couvrit d'une cocarde tricolore, lui mit aux mains un fusil, et le fit inscrire comme volontaire sur les contrôles de son bataillon..... Force fut ainsi au pauvre père d'accompagner à la frontière ce fils qu'il eut la douleur de voir mourir sous ses yeux, frappé d'une balle (1) !..... »

Jacquard, que son âge, ses habitudes et ses préoccupations de famille rendaient déjà peu propre au service militaire, ne put surmonter le chagrin que lui causa cette perte si cruelle. Il tomba malade et fut renvoyé dans ses foyers.

De retour à Lyon, Jacquard reprit cette vie active et méditative tout à la fois, qui était le trait caractéristique de sa nature, et qui, dans le laborieux et modeste ouvrier, eût pu faire pressentir à un observateur attentif, le génie industrieux du futur grand homme. Mais, à cette époque agitée, où les plus graves questions sociales étaient violemment mises en cause, qui se fût avisé d'interroger une vie privée, si peu importante en

(1) M. Léon Faucher.

apparence, pour lui demander la solution d'un des plus grands problèmes de la révolution industrielle qui se préparait ?....

Le génie inventif de Jacquard se révéla donc tout à coup, d'une manière fortuite et dans des circonstances trop dramatiques, pour que nous ne relations pas ici et *in extenso* ce curieux épisode :

Un jour que Jacquard dînait en compagnie de quelques camarades, dans un groupe assis à une table voisine, on lisait à haute voix le journal. Jacquard, que la politique intéressait peu, ne prêtait aucune attention à la lecture lorsque tout à coup il se redressa vivement : il s'agissait d'une annonce faite par une compagnie manufacturière de Londres, offrant vingt mille francs à quiconque trouverait le moyen de fabriquer le filet à la mécanique.

— Ils ont ma foi bien de l'argent de reste, ces braves Anglais ! interrompit-il en riant.

— Dans tous les cas, répliqua un des assistants d'un ton capable, en cette occasion ils n'exposent pas grand'chose, car nulle autre puissance au monde que les doigts de l'homme ne parviendra à faire le nœud de filet.....

— Ce n'est pas aussi sûr que cela..... et tenez, moi qui vous parle, je l'ai trouvé ce secret si merveilleux.

Il se récria vivement à ces paroles. Alors Jacquard, fouillant dans les vastes poches de son habit, en sortit avec une foule de petits échantillons et essais, une pelote de fil; puis, s'emparant de quelques allumettes qui se trouvaient à portée de sa main : —Ce que j'avance, je le prouve, dit-il tranquillement.

On le vit alors couper de légères parcelles de bois, les assembler avec soin, les réunir par quelques nœuds de fil, puis faisant jouer cette petite machine improvisée, il lui fit produire un carré de vrai filet.

— Voyez ! dit-il en jetant sur la table cet échantillon ; ce n'est pas plus difficile que cela.

Le morceau de filet passa de mains en mains et fut déclaré admirablement réussi : les nœuds étaient fixes, solides, et la régularité parfaite.

Huit jours après cet incident que Jacquard avait complétement oublié, grands furent l'étonnement et l'inquiétude du brave ouvrier en voyant arriver à son logis un envoyé de la Préfecture, lui intimant l'ordre de se rendre sur-le-champ chez M. le préfet qui l'attendait.

Quand Jacquard fut introduit, le préfet fixa sur lui un clair et froid regard.

— Ainsi, dit-il enfin, c'est vous qui inventez des métiers pour les Anglais ? Vous ne vous in-

quiétez donc ni de l'honneur ne votre pays, ni de son avenir industriel !... Ne savez-vous pas que c'est là le fait d'un mauvais citoyen?

Jacquard restait immobile, oppressé. En vain il se demandait ce dont il s'agissait. Sentant cependant la nécessité de repliquer :

— En vérité, balbutia-t-il, je ne puis comprendre...

Malgré sa grande expérience du cœur humain, le préfet se méprit entièrement sur le caractère de Jacquard. Ne pouvant croire à une simplicité aussi naïve, il pensa que cette bonhomie n'était qu'apparente et devait cacher une profonde duplicité.

— Cessons cette comédie, interrompit-il sèchement; le métier de dupe ne saurait me convenir... Prenez bien garde à ce que vous allez faire. L'œil de la police est ouvert : vous n'écrirez pas une lettre; vous n'enverrez pas un plan ou un modèle que nous ne le sachions aussitôt. Quant à aller porter vous-même à l'étranger ce qui appartient à votre patrie, n'y comptez pas; les ordres les plus stricts ont été donnés,et, sous aucun nom et sur aucun point, vous ne parviendrez à franchir la frontière.

Tout en parlant, le préfet avait ouvert un carton; il en sortit des notes assez volumineuses

accompagnées d'un objet que Jacquard reconnut aussitôt. C'étaient les débris de la petite machine, que le dimanche précédent, il avait fabriquée en se jouant. Etait-ce donc, pensa-t-il, pour cette bagatelle qu'on le traitait ainsi.

Le préfet lut sans doute sur ce visage expressif ce qui se passait dans l'esprit de Jacquard, car d'un ton radouci, il reprit :

—Vous comprenez que vous ne pouvez pas nier. Maintenant écoutez-moi bien : j'ai consulté et fait consulter à Paris les mécaniciens les plus compétents et cette ébauche incomplète et à moitié disloquée leur a paru à tous contenir le mot d'un problème déclaré jusqu'à ce jour insoluble... Vous êtes habile, M. Jacquard, fort habile ; il ne faut point que ce soit l'étranger qui profite de votre habileté ; nous savons d'ailleurs, en France aussi bien qu'en Angleterre, apprécier et honorer le talent, et au besoin... le payer.

A ce dernier mot qui atteignait dans ce qu'il avait de plus cher, son désintéressement patriotique, le noble ouvrier bondit, comme si une flèche l'eut frappé. Il se redressa avec fierté et cette fois, sans timidité, sans hésitation, il s'écria :

— Mon talent, si Dieu m'en a donné, n'est point à vendre, M. le Préfet, car ce n'est pas à moi qu'il appartient, c'est à mon pays.

— Tant mieux pour vous, M. Jacquard, si ce sont vos vrais sentiments que vous venez d'exprimer...Quoi qu'il en soit, nous allons à l'instant partir ensemble pour Paris : le premier consul désire vous voir.

Une heure plus tard, une chaise de poste s'éloignait au galop de la préfecture ; et les bonnes gens qui se garaient pour la laisser passer croyaient rêver en voyant l'humble compagnon de route choisi par le premier fonctionnaire du département ; ceux qui reconnaissaient cet ouvrier, murmuraient en hochant la tête.

— C'est ce rêveur de Jacquard... Dieu sait où le conduira sa manie de faire des machines, de vouloir tout modifier, tout améliorer dans la manière dont, depuis des siècles, on travaille la soie, ou on noue le filet.

Déjà se manifestait cet esprit de dénigrement et d'opposition contre lequel le grand inventeur devait avoir à soutenir une si longue et si cruelle lutte.

III

Jacquard fut présenté d'abord à Carnot qui, convaincu d'avance que « Dieu lui-même ne par-

viendrait point à faire un nœud avec un fil tendu » le reçut fort mal.

Alors eut lieu dans le cabinet du premier ministre une scène qui mérite d'être rapportée dans tous ses détails.

Jacquard, très intimidé de se sentir en présence d'un si grand personnage et qui n'eût sûrement pas repris son aplomb, si ce personnage se fût montré poli à son égard, dut au sentiment de sa dignité offensée de recouvrer toute son assurance.

— Pardon, Monsieur, dit-il, mais il me semble que ce n'était pas la peine de faire faire près de deux cents lieues à un pauvre ouvrier pour le traiter de charlatan et d'exploiteur. Si nous étions à Lyon, je m'en retournerais tranquillement chez moi sans prendre la peine de défendre mon honneur et ma bonne foi outragés; mais, puisque me voilà ici, vous allez, j'espère, me permettre de vous prouver qui, en cette affaire, se trompe de vous ou de moi.

« Et ôtant sa veste, il s'empara d'un petit tabouret de paille, dit madame de Bassanville, en détacha les barreaux et, au moyen de son couteau, se prit à tailler, à rogner, à ajuster... Un quart d'heure tout au plus suffit à ce rapide travail : prenant alors une pelote de ficelle qui se trouvait sur la table, il commença un filet... »

— Eh ! bien, Monsieur, qu'en dites vous? Carnot, pris d'une sorte de vertige, ne répondit pas. Il tenait son regard — un regard chargé à la fois de stupeur et d'admiration — sur cet énergique travailleur, au front mouillé de sueur, au regard triomphant quoique toujours doux et modeste :

— Quel homme! murmura-t-il enfin ; c'est bien là le type par excellence du génie de l'industrie!

— Voyons, Monsieur, ne me gardez pas rancune... essayez ma machine, je vous en prie.

Une main se tendit pour recevoir la *machine ;* mais ce n'était pas la main de Carnot, c'était celle d'un homme de petite taille, d'apparence fort simple qui, enveloppé d'une longue redingote grise n'avait pas quitté, depuis l'entrée de Jacquard dans le cabinet, le coin de la cheminée uniquement occupé en apparence à se chauffer les pieds. Après un rapide examen, il s'écria :

— Prenez en votre parti, mon cher Carnot : vos impossibilités mathématiques disparaissent devant la réalité ; vous êtes vaincu.

S'adressant ensuite à Jacquard :

— Quant à vous, mon ami, je me charge de vous faciliter tous les moyens possibles de développer le génie d'inventeur dont vous êtes doué : dès aujourd'hui vous serez logé au Conserva-

toire des Arts et Métiers, avec trois mille francs d'émoluments annuels.

— Mais, grand Dieu! que pourrais-je faire en échange d'une si belle position?

L'inconnu sourit.

— Tout simplement, mon ami, fabriquer en grand des métiers comme celui-ci et... en fabriquer beaucoup. — Accepté! répliqua joyeusement Jacquard, et il ajouta en saluant, je vais me mettre à la besogne le plus tôt possible et j'espère bien d'ici à huit jours vous livrer un peu de la commande.

Aussitôt que la porte du cabinet du ministre se fut refermée sur eux, Jacquard demanda au préfet de Lyon qui ne l'avait pas quitté :

— Qui est donc ce petit Monsieur si bienveillant et si bon connaisseur, qui a assez de puissance pour m'assurer d'un seul mot, une si belle position?

— Mais, repartit le préfet presque confondu de la simplicité de cet homme qui n'avait pas reconnu, à sa puissance même, celui dont les traits d'ailleurs étaient déjà très-populaires en France, qui pourrait-ce être, sinon le premier consul.

— Le premier consul! le général Bonaparte!... qui m'a ainsi parlé à moi, un pauvre ouvrier, vous vous trompez, monsieur le préfet, ou je rêve...

Jacquard ne rêvait pas! c'était bien le premier consul qui, avec cette appréciation rapide des hommes et des choses qu'il possédait à un si haut degré, avait non-seulement reconnu le mérite de la machine à filer, mais, en même temps, à première vue, avait jugé celui qui en était l'inventeur.

Jacquard n'allait pas tarder à revoir Bonaparte et leurs rapports ne devaient pas se borner là.

La première fois qu'ils se retrouvèrent c'était au Conservatoire des Arts-et-Métiers. « Jacquard, les bras nus, les manches retroussées, poussait gaiement le rabot en sifflant un air Lyonnais. » Bonaparte entra sans se faire annoncer; par un geste amical, il engagea le brave travailleur à ne pas se déranger et, s'approchant, il examina attentivement le métier.

— Est-ce mon métier à filet? demanda-t-il après un court silence.

— Le métier à faire le filet est achevé, général; et, avant d'en fabriquer d'autres, j'ai voulu que ce premier type vous fût présenté... Je vous l'ai fait porter et j'attendais votre réponse. Et pour ne pas perdre tout à fait mon temps, j'essaie autre chose.

— Ah! vraiment et cette *autre chose* est-ce encore une invention nouvelle?

— A peu près, général. Il s'agit de simplifier le travail du tisserand en étoffes de luxe, travail si pénible et si malsain jusqu'à ce jour. Aussi depuis bien des années, rêvé-je jour et nuit, endormi et éveillé, à trouver le moyen de conserver à tant de braves gens la santé et souvent la vie.

— Et ce moyen?

— Ah! cette fois, général, je le tiens et pour preuve le voilà, ajouta Jacquard, en frappant joyeusement sur le métier que, tout en parlant, il avait continué d'ajuster.

IV

Ce métier, était depuis longtemps créé dans la pensée du sagace inventeur, mais il y manquait quelques détails que venait de lui fournir la vue de ce que contenait, déjà à cette époque, de merveilles mécaniques, le Conservatoire des arts et métiers de Paris. — Dès lors ce métier, vraiment merveilleux par sa simplicité et sa puissance, était définitivement acquis à l'industrie.

Jacquard travailla toute sa vie à l'améliorer; il y apporta de nombreuses et importantes modifi-

cations; toutefois, ce premier modèle construit à Paris, dans les moments de loisir que lui laissait la fabrication des métiers à faire le filet, pouvait déjà sembler parfait, eu égard surtout à tout ce que Jacquard avait dû avoir à combattre, dans son propre esprit, de préjugés et de routine légués par plusieurs siècles au tissage des soies ouvrées et brochées.

Il semble que cette conquête magnifique assurant la régénération et le bien-être à tout un peuple de travailleurs, augmentant en même temps la facilité et la perfection de la production, devait mériter au génie modeste à qui elle était due les hommages et la reconnaissance de tous ses concitoyens.

Il n'en fut rien.

Malgré la faveur du premier consul qui accorda à l'inventeur, à titre de récompense nationale, une pension de six mille francs, le jury de l'exposition de 1801 fut loin d'apprécier à sa valeur la machine Jacquard. Une simple médaille de bronze lui fut accordée.

Pendant ce temps, le peuple Lyonnais était mis en grand émoi par les bruits que répandaient les envieux et les ennemis de Jacquard. Ils prétendaient que la nouvelle invention avait pour but de remplacer la main-d'œuvre humaine par

celle de la machine et de ruiner ainsi l'ouvrier au profit du patron. Cette accusation, qui se reproduit avec de légères variations de formes à chaque invention nouvelle, fut si bien posée et si habilement soutenue que les jugements les plus droits, les intelligences les plus éclairées s'y laissèrent prendre. Un cri de réprobation s'éleva non-seulement à Lyon, mais dans les localités voisines dont le travail de la soie alimente l'industrie.

Partout « les ouvriers s'ameutèrent contre Jacquard. De toutes parts on le dénonçait comme l'ennemi du peuple, comme celui qui devait réduire les familles à la mendicité. Trois fois sa vie fut menacée et l'exaspération devint telle que les prud'hommes crurent devoir donner satisfaction aux réclamants.

« Le nouveau métier fut mis en pièces sur la place des Terreaux aux acclamations des spectateurs... (1). »

Ajoutons que si cet aveuglement, cette fureur ne se peuvent excuser, les craintes populaires cependant s'expliquent dans une certaine mesure.

« Le métier Jacquard supprimait un ouvrier

(1) M. Léon Faucher.

dans la fabrication des étoffes de goût, et les hommes égarés qui le repoussaient n'avaient pas compris qu'en simplifiant les rouages de la production il devait multiplier le travail. Il donnait à l'industrie française le moyen d'étendre ses produits dans les genres où la supériorité lui est acquise, dans les étoffes de luxe, qu'enrichit l'art du dessin. Déjà, et à mesure que le monopole des tissus unis échappait aux Lyonnais par la concurrence des fabriques étrangères, celui des tissus de luxe prenait de plus grands développements. En 1788, sur quatorze mille sept cent quatre-vingt-deux métiers, Lyon n'en comptait que deux cent quarante pour les étoffes façonnées; en 1801, époque de la découverte de Jacquard, le tissage des étoffes façonnées entrait pour deux mille huit cents métiers dans les sept mille que la fabrique alimentait encore malgré ses pertes. En 1812, le nombre des métiers était de dix mille sept cent vingt, et en 1825, après l'installation définitive des Jacquards, de vingt mille cent un. Aujourd'hui, sur trente-deux mille métiers qu'emploient Lyon et sa banlieue, ces machines ingénieuses comptent pour près d'un tiers. La population qui exploite cette industrie, forme un ensemble de soixante mille personnes dans sept mille ateliers.

« Mais là ne se borne pas l'importance de cette invention. Le métier Jacquard est partout aujourd'hui, s'appliquant aussi bien aux étoffes mélangées de soie et de laine ou de coton qu'aux tissus de soie et d'or ou d'argent. Paris compte un assez grand nombre de ces machines; elles sont installées dans la plupart de nos villes manufacturières, et les étrangers ont appris à les manier. Manchester compte déjà près de deux mille Jacquards.

« La machine de l'ouvrier lyonnais a pris place parmi les plus puissants moteurs de l'industrie. Ce nom, prononcé d'abord avec rage dans les ateliers, est populaire dans toute l'Europe. Mais cette gloire est venue tard; il a fallu que Jacquard fût doué d'une persévérance égale à son génie.

« Pendant vingt ans, il lutta péniblement contre l'ignorance et contre l'envie. En 1813, les nouveaux métiers n'étaient pas encore adoptés par l'industrie. Dix ans plus tard, l'Angleterre les importait avec éclat... Cette révolution fut secondée par deux manufacturiers intelligents, MM. Depouilly et Schirmer. Ces hommes de cœur avaient compris les premiers toute l'importance de la découverte; ils bravèrent les obstacles et les dangers pour la mettre en activité.

« L'histoire a le devoir de ne pas oublier, dans le récit de cette courageuse initiative, le mécanicien Breton ni le fabricant Culhiat. Ces noms doivent être associés dans la reconnaissance publique au nom de Jacquard (1). »

V

Nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer le désintéressement et le patriotisme comme étant les qualités dominantes de Jacquard. — Voici quelques preuves à l'appui de cette opinion; nous en empruntons le récit à M. Léon Faucher.

« Les fabricants qui adoptèrent les métiers Jacquard, une fois les obstacles aplanis, arrivèrent facilement à l'opulence.

« — Ils sont devenus riches, disait Jacquard et je suis resté avec une très-modique fortune; — mais, se hâtait-il d'ajouter, je ne m'en plains pas; il me suffit d'avoir été utile à mes concitoyens.

« — Votre ville, lui disait un jour un étranger de haute distinction, n'a pas été à votre égard

(1) M. Léon Faucher.

d'une bien grande munificence. — Oh! c'est bien assez, répondit-il, je n'en ai pas tant demandé et je n'en voudrais pas davantage.

« Le désintéressement de Jacquard n'était comparable qu'à la droiture de son cœur. Il obtint plusieurs brevets d'invention qu'il négligea d'exploiter. Les étrangers lui firent des offres magnifiques; il les refusa sans faste, mais avec fermeté. Peu soucieux de la fortune, il s'engagea avec le conseil municipal de Lyon, au prix d'une pension modique, « à consacrer tout son temps et tous ses travaux au service de la ville, et à la faire profiter de tout perfectionnement à ses précédentes inventions.» En 1819, après l'exposition, il reçut la décoration de la Légion d'honneur, distinction dont il était fier, mais qu'il n'avait point sollicitée. Sur la fin de sa vie, il s'était retiré dans une maisonnette d'Oullins, à quelques lieues de Lyon. C'est là que d'illustres voyageurs, des savants, des hommes d'État, venaient le chercher, tout étonnés de l'existence modique d'un homme dont le nom était européen ; car ce n'est pas ainsi que les nations devraient récompenser leurs bienfaiteurs. Jacquard se trouvait heureux de cet empressement, mais il n'en concevait aucun orgueil. La gloire avait été pour lui une chose si laborieuse, elle était

venue si tard, et après tant d'amertumes, qu'il avait bien le droit de la prendre en pitié.

« Il s'est éteint dans cette existence paisible, le 7 août 1834, à une heure du matin. Le lendemain, quelques amis, un très-petit nombre d'admirateurs accompagnaient sa dépouille au cimetière d'Oullins. »

BRÉGUET

1747-1823

I

Abraham Bréguet naquit en 1747, à Neuchâtel, en Suisse; sa famille était d'origine française et l'amour de la France lui fut inculqué dès le berceau. Son père, ouvrier mécanicien habile, sobre, rangé, pourvoyait largement par son travail aux besoins de sa femme et de ses enfants et pouvait procurer à ceux-ci les bienfaits d'une bonne éducation primaire.

Pour Abraham, son dernier-né, il fit plus encore : il le plaça au collége de Lausanne.

Mais, soit légèreté de caractère, soit manque d'aptitude, l'enfant faisait peu de progrès. Il était le désespoir de ses maîtres, et, lorsque à la mort de son père, sa mère fut forcée de le rappeler au-

près d'elle, malgré toutes les illusions de sa tendresse, elle dut s'avouer que la réalisation des rêves d'avenir qu'elle avait faits pour lui était plus qu'incertaine.

Cependant madame Bréguet s'étant remariée, Abraham comprit qu'il devait songer à se suffire à lui-même. La France, et en particulier Paris, avait toujours été l'objectif de ses vœux.

Il vint s'y fixer en 1762 « et c'est là qu'il toucha avec bonheur à toutes les parties de l'art chronométrique et qu'il résuma en lui la gloire de l'horlogerie française dont il resta en quelque sorte la brillante personnification. »

Rebelle aux enseignements qui lui avaient été donnés, il ne devait rien, nous l'avons dit, à l'éducation ; et les sciences exactes étaient en particulier pour lui l'objet d'une inaptitude complète et d'une profonde aversion.

Que se passa-t-il dans cette jeune intelligence ? La lumière y brilla-t-elle tout à coup ou est-ce à la suite d'un héroïque effort de volonté qu'elle y pénétra? — Bréguet seul aurait pu le raconter.

Ce qui est sûr cependant, c'est que, doué d'une volonté de fer et d'une persévérance plus inébranlable encore, il apporta au travail une obstination qui le conduis t à des progrès rapides et vraiment merveilleux.

A quinze ans, il possédait à peine les notions les plus élémentaires des sciences; encore semblait-il n'y rien comprendre; à vingt-cinq ans « sa réputation balançait celle des savants les plus renommés. »

II

« Vers cette époque, le duc d'Orléans se trouvant à Londres eut occasion de montrer un des ouvrages de Bréguet au célèbre Arnold qui passait alors pour le meilleur horloger de toute l'Europe.

« Arnold, qui pouvait en juger mieux que personne, fut tellement enthousiasmé de ce chef-d'œuvre, qu'il voulut venir à Paris pour se lier avec celui qui l'avait produit, et qu'il lui confia son jeune fils, John Arnold, également destiné à l'horlogerie.

« Bréguet avait déjà alors atteint la plénitude de son talent; mais ce talent ne devait pas décroître. A partir de ce moment tout ce qu'il tenta « porta l'empreinte du goût, de la vigueur et de la durée. »

On ne saurait dire qu'il progresse ; mais ce qui

est plus rare, il est toujours lui-même; toujours animé « de ce feu créateur qui produit le beau dans l'utile. »

Le beau dans l'utile! C'est là la marque distinctive et comme le sceau du génie de Bréguet... Dans la vie privée, c'est aussi le trait saillant de son caractère.

L'écolier paresseux et indocile, l'apprenti maladroit et de mauvaise volonté, a fait place à un homme régulier dans sa vie, simple et sévère dans ses mœurs; chercheur infatigable, il est d'une habileté merveilleuse à mettre la science au service de l'industrie et à concilier l'art, c'est-à-dire la beauté de la forme, avec les exigences de durée, de solidité et d'utilité pratique.

III

La révolution n'apporta pas seulement des entraves et un temps d'arrêt aux travaux de Bréguet; elle le força à s'expatrier.

Inscrit en 1792 sur une de ces terribles listes de suspects qui étaient pour les victimes du terrorisme le vestibule de l'échafaud, Bréguet, pré-

venu à temps, put s'éloigner de Paris et quitter la France.

Trop attaché à sa patrie pour songer à fonder aucun établissement stable à l'étranger, le savant artiste trouva un asile en Angleterre, mais ne s'y fixa point. Pendant les cinq années que dura son exil, il parcourut les principaux centres de production de ce pays si essentiellement industrieux ; il comparait, il étudiait, préparant de nouvelles créations et de nombreux perfectionnements qu'il se promettait de réaliser aussitôt que la France lui serait rouverte.

Ce jour vint enfin. Radié par le soin de quelques amis, de la liste des émigrés Bréguet accourut à Paris.

Il trouva ses ateliers silencieux et déserts : son établissement était ruiné et son œuvre ainsi que sa fortune à recommencer.

Le vaillant artiste ne se découragea point ; il fit, pour se consoler et se soutenir, appel au travail, et, grâce à quelques capitaux que lui procurèrent ses amis, ce travail ne fut pas infructueux. Peu d'années lui suffirent pour relever sa fabrique et en faire ce qu'elle était auparavant, ce qu'elle est restée depuis : la première maison d'horlogerie de l'Europe.

« A dater de ce moment, la fortune et la re-

nommée se plurent à le combler de faveurs. Les honneurs vinrent le chercher au sein de sa laborieuse solitude. Il fut nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes, membre de l'institut, membre du jury pour l'examen des produits de l'industrie, etc... »

IV

« Jamais, du reste, continuent les mêmes auteurs (1), faveurs ne furent mieux justifiées.

« L'habile mécanicien avait enrichi la science d'un grand nombre de chronomètres (2), de pendules astronomiques (3), d'horloges marines et

(1) MM. Beaufrand et Desclosières.

(2) On appelle chronomètres des instruments qui, destinés à mesurer des fractions de temps avec la justesse la plus rigoureuse, sont d'un mécanisme beaucoup plus compliqué que celui des montres ordinaires.

(3) Il existe, explique à ce sujet M. Louis Figuier, des horloges à mouvements très-compliqués et qui, outre les heures du jour et de la nuit, marquent avec la même précision des divisions du temps, embrassant de plus longues périodes, telles que les mois, les années... D'autres horloges, plus compliquées encore, mesurent non-seulement la durée de la marche de la terre dans l'espace, mais le mouvement des autres grandes planètes, les périodes de la révolution de Mercure, de Jupiter, de Vénus, etc. Elles

de thermomètres métalliques d'une délicatesse et d'une précision inouïes jusqu'alors.

« Il inventa le *parachute* au moyen duquel le régulateur est préservé de toute atteinte en cas de choc violent du chronomètre ; substitua, aux timbres anciens qui exigeaient dans les montres à répétition des ouvertures par lesquelles pénétrait la poussière, des *ressorts-timbres* qui rendent un son d'autant plus fort et plus net que la boîte est plus hermétiquement fermée ; multiplia les *échappements* : l'échappement naturel qu'on emploie sans huile, l'échappement à force constante et à remontoir indépendant, l'échappement à hélice, à tourbillon, enfin le double échappement qui n'est autre qu'une montre double pourvue de deux échappements et de deux balanciers pour la régler.

« On a de lui des *montres perpétuelles* qui se remontent d'elles-mêmes lorsqu'on les porte. Ces montres, dont l'invention date du XVIIe siècle, étaient, dans le principe, des hochets plutôt que des instruments pratiques. Bréguet les recomposa sur de meilleurs principes : il les fit à se-

annoncent aussi les éclipses, les occultations d'étoiles et quelques autres phénomènes astronomiques... Il y a en ce genre de véritables monuments dignes d'admiration.

C'est ce qu'on appelle horloges astronomiques.

condes, à quantièmes, à équation, à répétition, sonnant les minutes.

« Son génie semblait ne pas connaître de limites : il créa la *pendule sympathique* qui remonte sans aucun effort apparent, sans même que l'œil puisse découvrir la moindre action du mécanisme, une montre mise en contact avec elle.

« ..... Un de ces instruments ayant été envoyé en 1821 par le gouvernement français, au sultan Mahmout, frère du sultan Abdul-Medjid, le grand réformateur de la Turquie laissa échapper ce cri d'étonnement : « Il y a là un secret!... »

En septembre 1823, la mort surprit Bréguet au milieu de ses travaux; mais les hommes tels que lui se survivent dans leurs œuvres. Bréguet a eu un bonheur plus grand encore : son génie s'est perpétué dans un fils digne de lui et héritier non-seulement de ses aptitudes, mais encore des traditions de simplicité, d'exactitude, d'assiduité au travail, dont les mœurs patriarcales ont résisté jusqu'ici au tourbillon de la vie contemporaine.

SÉBASTIEN ÉRARD

1752-1831

I

Louis-Antoine Érard, fabricant de meubles à Strasbourg, avait transmis à ses enfants et en particulier, à son quatrième fils Sébastien, une de ces natures privilégiées dans lesquelles le moral et le physique se complétant et se soutenant, ont donné lieu à cette antique définition du bonheur : « *Une âme pure dans un corps sain.* » Et ici le *bonheur* ne doit pas s'entendre seulement du contentement de soi-même et d'autrui, des joies de la famille, des plaisirs ou de la fortune ; il s'applique, tend surtout au succès dans le travail, à de la prospérité dans les entreprises.

Quoi de plus propre, d'une part, qu'une constitution robuste et, d'autre part, la paisi-

ble énergie d'une conscience honnête à procurer cette force et cette régularité, cette liberté de pensée et cette persévérance qui sont et seront toujours indispensables à la réussite d'une œuvre humaine, que cette œuvre ait pour objet le travail de l'esprit ou le labeur des bras !

Lorsqu'à ces avantages qui permettent de supporter de grandes fatigues sans que le corps fléchisse ou que le moral se fatigue et se révolte, on joint, comme le faisait Sébastien Érard, « un esprit hardi, entreprenant, et, ce qui est plus rare, une persévérance sans bornes dans ses projets, » on peut aspirer sans témérité à se distinguer dans son état et à se rendre utile à ses semblables.

Enfin, si à ces qualités naturelles, viennent s'ajouter des qualités acquises ; si rien n'est épargné à mesure que les membres grandissent pour en développer les muscles, à mesure que l'intelligence se développe pour la diriger et en augmenter la puissance, alors ces deux forces réunies, des bras infatigables et une intelligence bien réglée, peuvent et doivent produire des œuvres remarquables.

C'est entouré de tous ces avantages que Sébastien Érard, bien que fils d'ouvrier et destiné lui-même à être ouvrier, entra dans la vie. Il trouva

au foyer paternel toutes les tendresses, tous les exemples, toutes les directions dont la vraie famille possède le précieux dépôt.

A peine entré dans sa huitième année, il fut régulièrement envoyé à l'école. Aux cours qu'il devait suivre : cours d'architecture, de perspective, de dessin linéaire, « genre de connaissances indispensables à qui veut se livrer à l'art des constructions ou aux arts mécaniques, Érard ajouta , dans son ardent désir de savoir, un cours de géométrie pratique. » Bientôt ce dernier enseignement ne lui suffit plus tel qu'il lui était donné, et « son esprit inventif lui suggéra des méthodes particulières pour la résolution des problèmes qu'il se proposait à lui-même.

« Cette première éducation qui répondait aux besoins de son imagination, lui fut dans la suite d'un grand secours pour ses travaux. Continuellement occupé d'inventions nouvelles, son esprit était sans cesse en méditation et son crayon lui fournissait les moyens de résoudre toutes les difficultés avant qu'il se livrât à la construction. Dans la seconde moitié de sa vie, il dormait peu. Son lit était couvert de papiers sur lesquels il traçait des plans d'amélioration d'instruments ou d'inventions nouvelles. Ses livres mêmes, à

défaut de papier, étaient couverts de tracés de pièces mécaniques. Cette facilité d'exprimer ses idées par le dessin lui a épargné bien des essais superflus, et bien des dépenses inutiles. Au moyen de ses connaissances positives en mécanique, Érard en effet voyait avec netteté les objets dont il s'occupait et évitait ces tâtonnements qui sont le désespoir des inventeurs dont l'éducation élémentaire a été négligée. Lui-même avouait dans sa vieillesse les avantages qu'il avait retirés de cette éducation, et disait souvent qu'il devait ses succès au dessin, à la géométrie et à la mécanique. Les moyens d'exécution ne lui manquaient jamais : dès qu'il tenait le principe de ce qu'il voulait faire, il improvisait quelquefois trois ou quatre modèles fonctionnant dans des systèmes différents, et choisissait ensuite celui qui remplissait le mieux son but, abandonnant les autres et mettant au rebut des choses que d'autres ont cru trouver ensuite comme perfectionnement à ce qu'il avait fait.

« Ses heureuses dispositions et son aptitude au travail lui avaient assuré de bonne heure une grande supériorité sur ses condisciples, et il était rare qu'il ne portât point la *croix de mérite* que, dans les écoles de Strasbourg, on accordait alors au plus habile. Dans les ateliers de son père, il

avait acquis de bonne heure ce qu'on appelle *la main*, c'est-à-dire l'habileté dans le maniement des outils. En un mot, il ne lui manquait aucun genre de mérite indispensable à qui est destiné à former des ouvriers et à les diriger. Aussi un professeur de l'école du génie de Strasbourg, qui connaissait l'aptitude du jeune Érard pour l'exécution, s'adressait-il à lui pour la construction des modèles qui servaient aux démonstrations de ses cours, et lui disait-il souvent en admirant la perfection de son travail et ses idées ingénieuses :

« — Jeune homme, vous devriez entrer dans le génie ; votre place y est marquée. »

II

Érard avait alors seize ans et probablement il était encore incertain sur la carrière qu'il choisirait. Un grave et douloureux événement vint précipiter sa décision : son père mourut, laissant sans fortune une veuve et plusieurs enfants.

Sébastien pensa que le temps des études et des plans d'avenir était passé, et que l'heure de l'action, c'est-à-dire d'un travail rémunéré, avait

sonné. Il prit son parti avec cette rapidité de résolution et d'exécution qui lui était propre. Il parvint, non sans peine, à réunir la petite somme strictement nécessaire pour payer son voyage, et il partit pour Paris.

Les études toutes spéciales qu'il avait faites sur la construction des instruments de musique, le portèrent à tourner de ce côté ses aptitudes et ses connaissances en mécanique. Admis à l'essai chez un des premiers facteurs de clavecins de l'époque, il ne tarda pas à y monter au rang de premier ouvrier. Mais les incontestables talents qui l'avaient si rapidement élevé à cette position ne devaient pas tarder à la lui faire perdre : son patron, froissé par la supériorité de son jeune ouvrier, ne lui pardonna pas les questions importunes, selon lui, qu'il lui adressait sur les principes qui le dirigeaient dans ses constructions ; « ne sachant comment lui répondre, il « le congédia en lui reprochant de vouloir tout « savoir. »

La réputation naissante d'Érard grandit encore par ce renvoi dont les motifs n'échappèrent à personne ; aussi ne demeura-t-il pas longtemps sans emploi. Un autre facteur de clavecins, ayant, sur ces entrefaites, reçu la demande d'un instrument fort compliqué, que ses habitudes

routinières ne lui permettaient pas d'entreprendre et dont importait cependant à la vogue dont il jouissait de ne pas décliner la commande, proposa au jeune ouvrier de lui confier ce travail moyennant un prix avantageux, mais à la condition d'y mettre son nom à lui.

Érard exécuta un chef-d'œuvre ; la personne qui avait commandé l'instrument et qui connaissant la capacité du fabricant auquel elle s'était adressée, comprit tout d'abord, que celui-ci n'avait pu atteindre à un semblable degré de perfection.

Le maître facteur, vivement pressé à ce sujet, finit par avouer que c'était le travail d'un jeune Strasbourgeois du nom d'Érard. «Cette aventure se répandit rapidement dans le monde musical, et l'attention se fixa sur le jeune artiste qui bientôt acheva de se faire connaître par son clavecin mécanique. » Dès lors la réputation d'Érard fut faite et sa fortune assurée. Il n'avait pas encore complété sa vingt-cinquième année...

Nous ne le suivrons pas dans la voie rapide de ses succès; nous ne dirons pas comment, grâce au bienveillant patronage d'une femme de cœur et de mérite, madame la duchesse de Villeroy, qui l'installa dans son propre hôtel, il entreprit la construction du premier piano fabriqué en

France (1), nous ne le montrerons pas en lutte continuelle avec les luthiers de Paris, qui ne lui pardonnaient pas de faire entrer dans le domaine de l'industrie française la fabrication d'instruments jusque-là importés de l'étranger et dont la vente constituait la branche principale de leurs bénéfices; nous dirons seulement que le succès ne fit oublier au jeune et brillant inventeur aucun des liens, aucun des devoirs de la famille. — Sur ses premiers salaires il avait soigneusement prélevé la part de sa mère, et aussitôt qu'un courant de travail assuré lui fut ouvert, il appela auprès de lui son frère Jean-Baptiste, homme intelligent, loyal, infatigable et

(1) Ce fut à son atelier de l'hôtel de Villeroy qu'Érard construisit son premier piano. Cet instrument, déjà connu en Allemagne et en Angleterre, était peu répandu en France. Toutefois, « il était de bon ton dans le grand monde parisien d'avoir de ces instruments étrangers. » Madame de Villeroy engagea un jour Érard à s'essayer dans ce genre. « La réponse du jeune homme fut affirmative et prompte comme la pensée: déjà le piano était dans sa tête. Il se mit au travail, et comme tous ses ouvrages, ce premier piano portait le cachet de l'homme d'invention et de goût: il fut entendu dans le salon de madame de Villeroy, par tout ce que Paris comptait alors d'amateurs et d'artistes distingués et produisit la plus vive impression .. Louis XVI accorda bientôt après à Erard un brevet flatteur constatant les services qu'il rendait à l'industrie française. »

(*Biographie universelle* de Didot.)

cœur dévoué. Dès ce moment et jusqu'à la mort les deux frères ne cessèrent de partager les travaux, les succès et les revers.

Les succès allèrent toujours croissant; les deux frères établirent une seconde fabrique à Londres, et, ajoutant la construction de la harpe à celle du clavecin et du piano, ils marchèrent de perfectionnements en perfectionnements.

Parmi ces perfectionnements un seul nous occupera : le piano organisé avec deux claviers, l'un pour le piano, l'autre pour l'orgue. Le succès de cet instrument fut prodigieux. La reine Marie-Antoinette en commanda un au sujet duquel Érard imagina plusieurs inventions du plus haut intérêt, surtout si l'on tient compte de l'époque où elles se produisirent. « La voix de la reine avait peu d'étendue et tous les morceaux de musique lui semblaient écrits trop haut. Érard eut l'idée de rendre mobile le clavier de son instrument au moyen d'une clef qui le faisait descendre ou monter à volonté d'un demi ton, d'un ton ou d'un ton et demi, de manière que la transposition s'opérât sans travail de la part de l'accompagnateur... Dans ce même instrument eut lieu le premier essai de l'orgue expressif par la seule pression du doigt, exécuté pour la chapelle du roi.

Grétry, dans *ses Essais sur la musique,* signale cette invention à l'admiration des musiciens et à l'attention du gouvernement.

Les revers que les deux frères eurent à partager furent amenés par la révolution; ils leur furent communs avec tous les industriels du temps, et moins que tous les autres ils en souffrirent, grâce à leur double centre de fabrication. Ils abandonnèrent momentanément leur manufacture de Paris et s'établirent à Londres; mais là, en dépit de leur prospérité, et malgré l'activité prodigieuse de leur vie, une sorte de nostalgie s'empara d'eux, la patrie leur manquait. Dès qu'elle leur fut rouverte, ils y rentrèrent (1796). En 1808 cependant, Sébastien dut retourner à Londres où l'appelait le succès de ses harpes à double mouvement.

A dater de ce moment, nous le voyons se partager entre les deux capitales, travaillant à Londres avec une telle ardeur « qu'on le vit pendant trois mois dormir à peine quelques heures chaque nuit tout habillé, sur un sopha », amassant dans cette ville une fortune considérable, y prenant quinze ou vingt brevets, mais ayant un but unique : faire profiter la France de ces inventions et de cette fortune.

La France, de son côté et malgré ce partage de

ses travaux avec une nation rivale et alors ennemie, ne cessa de considérer Érard comme une de ses célébrités nationales, mieux encore comme un de ses enfants dévoués. « A chaque exposition de l'industrie ses ouvrages furent couronnés ; trois fois il reçut la médaille d'or, et la croix de la légion d'honneur lui fut décernée... ; enfin aucun des témoignages honorables qui peuvent être donnés à un manufacturier de premier ordre ne lui a manqué. »

Cependant le tempérament exceptionnellement robuste qui avait permis à Sébastien Érard de supporter des veilles et des fatigues vraiment inouïes, fut enfin vaincu par l'excès du travail : à la suite de plusieurs maladies, la *pierre* se déclara. La volonté d'Erard, plus forte que la douleur, lui fit surmonter pendant plusieurs années d'incalculables souffrances. Enfin une inflammation des reins s'étant jointe au mal calculaire, l'intrépide travailleur dut se résigner à un repos complet. Après vingt mois de luttes entre sa force de constitution et la gravité du mal, celui-ci triompha : Érard mourut au château de la Muette dont il était propriétaire depuis plusieurs années, le 5 août 1831.

MICHEL-BREZIN

1758-1826

I

Michel Brezin appartenait à une de ces familles d'artisans parisiens, auxquelles la permanence de la même profession et des mêmes traditions de probité et d'honneur pendant plusieurs générations tenant lieu, si l'on peut ainsi parler, de de titres de noblesse, constituaient un fonds héréditaire de considération et d'estime, dont chacun de leurs membres se montrait jaloux de se constituer le gardien fidèle.

Le père de Michel, très-habile serrurier mécanicien, avait encore ajouté á ce fonds et comme renommée et comme fortune. Homme d'ordre et de principes austères, il élevait ses enfants avec plus de sévérité qu'on n'a coutume d'en apporter

aujourd'hui dans l'éducation de famille; sa grande ambition, à l'égard de Michel, étant de le voir le remplacer un jour dans les importantes et lucratives fonctions de mécanicien en chef de la Monnaie de Paris, il voulut que l'enfant s'accoutumât, dès sa plus tendre enfance, au feu de la forge et au maniement du marteau.

A sept ans, Michel travaillait du matin au soir et se montrait déjà un intelligent et habile apprenti. Son père, enchanté de sa constitution robuste, de son courage, de sa bonne volonté et de son adresse, qui devançaient l'âge, était fier de lui et lui témoignait toute la tendresse que sa nature rigide et peu expansive lui permettait d'exprimer.

Malgré cette prédilection dont il était l'objet, Michel, cependant, ne put obtenir d'être envoyé à l'école.

— J'ai fait mon chemin dans ma professsion sans savoir lire ni écrire, répondait invariablement Brezin à toutes ses instances, et il ajoutait : Je ne vois pas pourquoi tu aurais besoin d'en savoir plus que moi pour réussir comme j'ai réussi.

En vain l'enfant objectait qu'un peu de savoir ne gâterait rien à cette réussite, et qu'il lui procurerait en plus des jouissances et des facilités

précieuses. Brezin secouait la tête, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Mauvais signe, disait-il, mauvais signe, quand les fils en veulent savoir plus que leur père !

Oui, dirons-nous avec l'honnête artisan, oui, sans doute, mauvais signe, si cette instruction qu'ils reçoivent devaient porter les enfants à se croire supérieurs à leurs parents, à mépriser leur ignorance, à leur manquer de déférence et de docilité. Mais, au contraire, noble et heureux signe, lorsque, appliquant ce développement de l'intelligence à mieux sentir, à mieux comprendre leurs devoirs, ils n'y puisent que plus de tendresse, plus de reconnaissance et de respect pour ceux à qui ils la doivent ! Heureux signe, en un mot, lorsque c'est l'émulation du bien, le désir de se distinguer plus tard dans son état, de mieux connaître, de mieux pratiquer les obligations de la vie privée et de la vie publique, qui fait naître le goût du savoir et qui le soutient à travers les difficultés et les efforts qu'exige l'étude, même celle des connaissances les plus élémentaires.

Michel comprenait d'instinct toutes ces grandes vérités; mais son père, dominé malgré sa réelle supériorité, par les préjugés dans lesquels il avait été élevé et estimant, d'ailleurs, par suite d'un prin-

cipe généralement adopté à cette époque, qu'une concession, quelque raisonnable qu'elle fût, ne pouvait être faite de père à fils sans compromettre la dignité et l'autorité du premier, se montra inflexible. Michel dut, pour tout enseignement, se contenter de suivre pendant quelques mois un cours gratuit de dessin linéaire.

La ferme volonté de l'enfant ne plia pas. Ce que son père ne voulait pas lui procurer, il résolut de se le donner à lui-même. Sans maîtres, sans leçons, à l'insu de sa famille, il apprit à lire et à écrire. Ces éléments acquis, l'étude de l'arithmétique fut pour lui un jeu; des lectures sérieuses, appropriées aux besoins de son esprit et à ceux de sa profession, composèrent si bien ce petit bagage intellectuel, qu'arrivé à l'âge d'homme, Michel possédait et au delá, la somme de connaissances élémentaires contenue alors dans le programme des écoles primaires. C'était peu sans doute pour un esprit aussi bien doué que le sien, mais c'était énorme si on tient compte de la persévérance déployée et des obstacles surmontés.

En refusant à son fils les moyens et même la permission d'étudier ce que lui-même ne savait pas, le père de Michel — disons-le à sa décharge — n'épargnait aucune peine pour lui en-

seigner tout ce qu'il savait. Il l'initiait avec un soin extrême à tous les secrets de l'art du serrurier-mécanicien, et l'exerçait par degré à la pratique de cet art.

Cette éducation professionnelle porta ses fruits. A dix-huit ans, lorsque, selon l'usage, Michel quitta Paris pour faire son tour de France, il était déjà considéré et à juste titre, comme un ouvrier capable de passer maître dans son métier.

II

Brezin trouva à Bordeaux un parent « qu'il aimait et sur l'affection duquel il pouvait compter ; c'était le frère de sa mère, le menuisier-ébéniste Larivière, ouvrier d'un talent distingué que le duc de Richelieu, gouverneur de la Guyenne, avait amené de Paris pour les travaux de son hôtel et ceux du Grand-Théâtre. » Larivière employa l'influence que lui donnait la faveur dont il jouissait auprès du gouverneur, pour faire entrer son neveu comme mécanicien à la Monnaie de Bordeaux. « Les travaux dont Michel fut alors chargé n'étaient pas nouveaux pour lui puisque, sous la direction de son père, il en avait exécuté

du même genre à la Monnaie de Paris. Cet emploi lui fut d'autant plus avantageux, que, tout en étant ainsi attaché à un établissement public, il conserva la faculté de travailler pour les particuliers. L'industrie bordelaise eut souvent recours à lui pour des pièces de mécanisme que jusqu'alors on avait été obligé de faire venir de Paris. »

Brezin avait donc tout lieu d'être satisfait de son séjour en Guyenne, où, à tout ce qui pouvait flatter ses idées d'ambition et d'indépendance, se trouvait réuni l'appui et les épanchements de la famille, et il comptait passer encore de longues années à Bordeaux, lorsqu'il fut subitement rappelé à Paris. Son père désireux, disait-il, de prendre enfin quelque repos et plus désireux probablement de ramener auprès de lui un fils dont les talents lui faisaient si grand honneur, son père lui annonçait qu'ayant l'intention de se retirer, il l'attendait pour prendre la suite de ses affaires en même temps que sa place à la Monnaie, place dont la survivance lui était assurée.

Brezin se rendit sur-le-champ à cet appel. La position de mécanicien en chef de la Monnaie devait, dans sa pensée, le mettre à même de réaliser des projets de perfectionnement qu'il

avait conçus à Bordeaux sans pouvoir les mettre à exécution. Il avait compté sans les entraves que l'esprit de routine devait lui susciter. Ainsi contrarié dans ses idées, il donna sa démission et s'adonna à la fonderie.

III

Brezin avait déjà pris le premier rang parmi les plus habiles fondeurs de l'époque, lorsque les guerres de la république et de l'empire, en apportant à cette industrie une importance nouvelle, fournirent à son génie inventif l'occasion de se manifester.

Non-seulement il fit d'immenses affaires, mais il rendit de réels services à l'État. Nos armées lui durent dans les engins de guerre, et notamment dans le forage des canons, des perfectionnements qui ne furent pas étrangers à l'incontestable supériorté de notre artillerie. Il s'adonnait à un incessant travail dans les deux fonderies qu'il avait établies à Paris. « Le gouvernement, trouvant qu'on ne pouvait assez employer cet homme aussi habile qu'actif, lui céda, en outre, celle de l'Arsenal. A cette preuve de confiance, les ef-

forts de Brezin redoublèrent : il parvint à forer des canons sur bateaux, par le moyen très-ingénieux d'un mécanisme qui faisait mouvoir le cours de l'eau. Plus tard, il perfectionna cette invention et réussit à pratiquer le forage des pièces et leur ciselage extérieur par le même procédé. »

L'invasion de 1814 engagea Brezin à se retirer des affaires ; les Cent Jours le firent renoncer à cette idée : il fallait des canons à cette armée qu'accompagnaient toutes les sympathies du célèbre fondeur. Il se remit à l'œuvre avec un enthousiasme et une activité que, même dans le feu de la jeunesse, il n'avait jamais ressentis à un égal degré.

L'issue désastreuse de la campagne de juin 1815 le ramena à ses idées de retraite. Possesseur d'une belle fortune (1), veuf et sans enfants, il alla s'installer dans la magnifique propriété qu'il avait acquise au *Petit Étang*, commune de Garches, près Saint-Cloud.

Là, en méditant sur sa laborieuse carrière, il reconnut qu'une des qualités essentielles, qui est en même temps la source des plus pures joies

(1) Cette fortune, au moment de la mort de son possesseur, dépassait cinq millions.

de la vie, la bienveillance, lui avait manqué. Accoutumé à la rigide discipline du foyer paternel et n'ayant d'autre part jamais expérimenté les difficultés matérielles contre lesquelles ont à lutter la plupart des ouvriers, il était pour tout ce qui l'entourait exigeant et dur ; alors même qu'obéissant à la générosité de son caractère, il se montrait libéral, c'était avec des formes qui froissaient ou rebutaient ceux qu'il obligeait. Estimé et respecté par tout le monde, il n'était à proprement parler aimé par personne.

Pour une nature ardente et loyale comme celle de Brezin, reconnaître une lacune dans sa vie, c'était se sentir aussitôt pressé du désir de la combler. Il se mit à l'œuvre sur-le-champ; les pauvres du pays, les ouvriers sans travail, les vieillards que leurs forces avaient abandonnés trouvèrent en lui un père, un appui, un protecteur. Son foyer vide devint bientôt trop étroit pour la foule de malheureux qui y accouraient, sûrs d'y trouver secours, conseils et consolations.

La mort ne put arrêter ce courant généreux et abondant de libéralités, au contraire, elle l'augmenta et en assura la durée. Brezin, en tant que bienfaiteur des pauvres, s'est survécu à lui-même : son nom et son œuvre traverseront les siècles.

Cette grande fortune qu'il avait acquise, c'est aux ouvriers « *qui,* selon ses paroles, *l'avaient aidé à la gagner,* » qu'il a voulu la laisser; et ce don leur a été fait avec une ampleur d'idée et une sagesse de forme qu'on ne saurait trop admirer. La maison de campagne près de Garches où, ainsi que nous l'avons déjà dit, Brezin s'était retiré pour y passer les dernières années de sa vie, a été transformée, d'après les indications précises de son testament, en un immense et magnifique hospice où trois cents vieillards ayant atteint soixante ans d'âge et appartenant à quelques-unes des professions dites du *marteau*, achèvent doucement leur carrière, au sein d'un bien-être et d'une tranquillité d'esprit que beaucoup d'ouvriers aisés et même de personnes riches pourraient envier.

Malgré la volonté formelle du testateur qui a voulu que cet asile portât le nom d'*hospice de la reconnaissance*, nul dans le pays, ainsi que parmi ses pensionnaires ne lui donne d'autre nom que le nom béni et révéré de son fondateur.

Si dans vos promenades sur les côteaux boisés et charmants qui relient Saint-Cloud et Versailles, entre Garches et Vaucresson, vous rencontrez quelque heureux vieillard, dont la tenue, la physionomie révèlent une sérenité d'humeur et une satis-

faction intimes qu'on rencontre trop rarement, hélas ! dans la classe laborieuse à laquelle il appartient, et que l'abordant vous entriez en conversation avec lui, il ne tardera pas à vous apprendre qu'il habite « Brezin. » Gardez-vous de lui demander ce que c'est que « Brezin, » il ne comprendrait pas votre ignorance et en serait profondément blessé !.... Le célèbre fondatenr a été bien inspiré en choisissant le titre de sa fondation : il voulait parler de sa *reconnaissance* à lui et par une heureuse réciprocité, il a exprimé le sentiment unanime des heureux habitants de cet asile ouvert à la vieillesse et à l'indigence.

« Industrie ! voilà tes prodiges ! par toi un simple ouvrier a pu, comme Louis XIV, fonder ses invalides. »

RICHARD-LENOIR

1765-1839

I

Fils de pauvres cultivateurs, François Richard (1) débuta dans la vie par les humbles fonctions de gardeur de dindons. Certes, nul n'eût alors osé prévoir le degré de fortune et de renommée auquel devait s'élever cet enfant ; mais ce qu'eût pu faire tout observateur attentif, c'eût été de constater en lui le germe des qualités qui, en assurant le succès et la prospérité de leurs entreprises, conduisent les hommes à la célébrité.

L'esprit de calcul et de spéculation était en quelque sorte inné chez Richard. Ainsi, à l'âge

(1) Le nom de Lenoir, devenu inséparable de celui de Richard, appartient à un homme qui fut son associé et devint son ami.

de six à sept ans, ayant reçu pour étrennes six noix remarquablement belles, il réfléchit que ces six noix pourraient produire six noyers, lesquels donneraient beaucoup de fruits, et aussitôt, dominant la tentation qui le presse de manger ces six noix si appétissantes, il les plante dans un coin de terre. Les noix germèrent et donnèrent, en effet, de grands et beaux arbres ; seulement, « comme presque toutes les choses de la vie, la récolte se fit trop attendre, et, quand elle vint, les espérances de Richard s'étaient détournées sur d'autres désirs. »

Comprenant que la fortune, telle qu'il la rêvait, ne le viendrait point trouver au village, l'enfant, et plus tard le jeune homme, résolut de l'aller chercher sur un plus vaste théâtre. Dès que ses économies, une douzaine de francs, lui permirent de se lancer dans le vaste monde, Richard quitta sa famille. A quoi aspirait-il et où allait-il ? Lui-même l'ignorait, et il fit plusieurs haltes avant d'arriver à Paris. Là, il essaya un peu de tous les métiers, acceptant bravement toutes les occasions qui se présentaient de gagner honnêtement sa vie et s'efforçant de ne jamais revenir en arrière, mais au contraire de franchir chaque fois un nouveau degré de l'échelle sociale. Ainsi, simple domes-

tique d'abord, puis garçon de café, il essaya ensuite du courtage et se lança enfin, pour son propre compte, dans le commerce des tissus de contrebande, commerce que les lois récentes de prohibition des produits anglais, avaient mis en grande vogue.

Tel était à cette époque le sentiment général que quelque répréhensible que soit la contrebande en elle-même, elle était tolérée, encouragée même par les plus honnêtes gens. On estimait donc que Richard, en fraudant le plus qu'il pouvait et en contribuant pour une large part à inonder Paris de produits anglais, ne perdait pour cela aucun de ses droits à l'estime publique. Heureusement, il n'en est plus ainsi de nos jours. Le respect de la loi est entré plus profondément dans nos mœurs, et la contrebande, sous quelle forme et sur quelles frontières qu'elle se fasse, est justement flétrie. Ceci est un progrès qu'il est bon de constater.

Quoi qu'il en soit, ce fut à ce commerce interlope que Richard dut de reconnaître sa véritable vocation.

Un jour, qu'une pièce de mousseline à la main il attendait un client en retard, Richard, fidèle à ses habitudes d'observation et de calcul se prend à effiler le léger tissu; puis il compte

les fils de la trame, et, de plus en plus attentif, il la pèse.

Quelle n'est pas sa surprise, en reconnaissant qu'une livre de coton d'une valeur de 12 francs pouvait donner dix mètres de mousseline à 8 francs le mètre !... Il y avait là, pour un homme de la trempe de celui qui nous occupe, toute une révélation : l'industrie cotonnière laissait espérer d'immenses profits ; Richard se promit d'en doter son pays, et il tint parole.

II

A dater de ce moment, une complète transformation s'opère chez Richard. L'aventureux poursuivant de la fortune, que séduisent toutes les occasions disparaît pour faire place au chercheur tenace, infatigable, dédaigneux de tout ce qui pourrait le retarder dans sa marche ou l'écarter du but qu'il s'est fixé.

«Pour mettre à exécution son projet, il n'a encore ni machines, ni ouvriers. Il faut qu'il trouve d'abord la manière de filer, puis celle de tisser, et enfin les secrets des diverses fabrications.....

Tout cela trouvé, il lui manquera encore des hommes qui le comprennent.

« Tant d'obstacles ne l'arrêtent pas. Il enrôle quelques pauvres Anglais, à peine instruits des premières notions de cette industrie. Sur les dessins informes de l'un d'eux, il fait construire des métiers non par le mécanicien, mais par le menuisier qui lui faisait ses échelles pour la contrebande. Il installe tout ce bizarre assemblage dans une cabane vide, et notre première manufacture de coton commence à fonctionner.

« Encouragé par un premier succès, il improvise sans cesse des machines et des ouvriers ; il en remplit tout ce qu'il trouve de vacant; et, quand il ne trouve plus rien à louer, il regarde autour de lui et découvre au centre de Paris un immense couvent, domaine national affecté au ministère de la guerre. Le couvent lui convient ; sans façon il s'en empare, et, lorsque le ministre ébahi envoie pour constater l'usurpation, son agent reste stupéfait à la vue de deux cents métiers en activité. Au lieu d'accomplir sa mission, cet envoyé court proclamer partout la merveille dont il vient d'être témoin.

« De si importants résultats, des procédés si singuliers émurent tout Paris. Le Premier Consul voulut voir, par lui-même, la florissante manufac-

ture si merveilleusement improvisée. Il examina avec soin les moindres détails, et, après que Richard lui eut donné l'assurance qu'avant peu la nouvelle industrie pourrait suffire à la consommation de la France entière, il se retira étonné et pensif... Peut-être venait-il d'entrevoir la première idée du système continental... » (1).

III

Cependant le couvent, tout immense qu'il fût, ne suffit bientôt plus à Richard-Lenoir. Or, il y en avait un second, en face du premier, dont il était fort tenté de s'emparer. Comprenant, cependant, la nécessité d'agir régulièrement, il se résigne à subir quelques délais administratifs et il s'adresse au préfet. Le préfet repousse sa demande. Richard insiste : « il objecte l'intérêt du pays, l'avenir de l'industrie, le sort de tant d'ouvriers qui attendent, dans la misère, de l'ouvrage qui les fasse vivre. »

— J'en suis désolé, mais le couvent a une autre destination, répond imperturbablement le pré-

(1) T. Benazet. — Notice sur Richard-Lenoir, publiée dans le *Journal des Débats*.

fet. Et, d'un geste, il indique à son interlocuteur que l'entretien est terminé.

Richard se redresse fièrement :

— Il *me faut* cet édifice, dit-il. Et il ajoute : Que vous le vouliez ou non, avant deux heures j'y serai.

Il sort après ces paroles, court à sa manufacture, assemble son monde, fait enfoncer les portes, monter les métiers... en un mot, il installe militairement ses ouvriers dans le couvent conquis.

Le procédé était vif, d'autant que le Premier Consul, sachant toute l'importance, pour la prompte réorganisation de la France, du respect de l'autorité, n'aimait pas qu'on se jouât des ordres de l'administration. Mais aux moments des grandes crises, et c'était le cas pour notre pays, les règles ordinaires doivent être quelquefois mises de côté. Bonaparte en jugea ainsi ; son silence donna raison à l'audacieux manufacturier : Richard garda les deux couvents.

Le premier consul fit plus encore : il voulut entourer de tout l'éclat possible le berceau d'une industrie qui promettait de seconder si bien sa politique. Une fête fut organisée en l'honneur de Richard à la Société des Amis des arts. « Introduit au son d'une marche brillante, exécutée par

tout l'orchestre de l'Opéra, notre paysan normand fut conduit, à travers la foule, par des commissaires de la Société qui le firent asseoir en face du Président, sur un siége d'honneur, dans une tribune décorée avec magnificence. Un rapport pompeux retrace la marche de Richard depuis son premier métier, jusqu'au moment où l'étendue de ses ressources et la grandeur des résultats allaient enfin assurer la richesse et l'indépendance commerciale du pays. Ce rapport fut applaudi avec enthousiasme, et l'élan fut tel que Richard, troublé et saisi d'un esprit d'imitation, fut sur le point, il l'avoua ensuite avec naïveté, de s'applaudir lui-même... Le délire fut porté au comble lorsque le deuxième consul, Cambacérès posa une énorme couronne de chêne sur la tête de l'heureux industriel...

« A l'issue de la séance l'ancien gardeur de dindons dîna à la table du second magistrat de la République (1). »

IV

Cette ovation acheva de donner l'essor à l'œu-

(1) T. Benazêt.

vre de Richard dont le bienfait désormais ne devait plus se limiter à Paris ou à ses environs. Des provinces entières trouvèrent dans la nouvelle industrie une vie et une fortune jusque-là inconnues pour elles. Plus de trois cents métiers furent jetés en Picardie où les plus habiles tisserands de France étaient exposés à souffrir de la faim faute d'ouvrage. « A Alençon, Richard installa d'abord quarante métiers dans une grange; puis il changea l'abbaye, inoccupée, des Bénédictines, en une magnifique filature. »

Richard ne pouvait oublier son pays : Aulnoy, dans le Calvados, Caen, l'Aigle entrèrent successivement en possession de la nouvelle industrie. Pour diriger ce vaste mouvement, Richard opérait avec cette même décision dont nous lui avons vu faire preuve à Paris. En voici une preuve : Un jour, il passait en poste auprès de Séez ; on commençait à démolir la vaste abbaye de Saint-Martin; il fait arrêter les chevaux, descend de voiture, examine, entre en marché et achète l'édifice. Il y place cent métiers pour filer et deux cents pour tisser. C'est ainsi qu'il crée en courant une de ses manufactures les plus considérables et les plus belles.

Dès 1808, Richard comptait trente-neuf établissements en activité. Il employait jusqu'à

quinze mille ouvriers « tous formés par lui. » Il arriva ainsi à fabriquer mille pièces d'étoffes et à réaliser jusqu'à 40,000 francs de bénéfices par mois. Ces produits s'écoulaient avec une singulière rapidité et à des prix exorbitants ; mais le croirait-on, pour arriver à ce résultat, il fallait déguiser leur provenance, et c'était grâce au laissez-passer d'une étiquette étrangère, que ces beaux tissus, qui eussent dû faire l'orgueil des Français, étaient recherchés et appréciés. Sommes-nous à cet égard plus sages que nos devanciers et pouvons-nous nous vanter d'être bien guéris de cette manie désastreuse qu'un triste proverbe résume ainsi : « Nul n'est prophète en son pays. »

Au sein de cette activité dévorante qui devait, semble-t-il, absorber tout son temps et toutes ses pensées, Richard, proclamons-le à sa gloire, n'oubliait ni d'où il était parti, ni les difficultés qu'il avait eu à vaincre, et il trouvait le temps de s'occuper de la moralisation de ceux dont il avait été un des compagnons. Il leur enseignait et leur facilitait le travail et l'épargne, ces deux éléments fondamentaux du bien-être de l'ouvrier. « Le premier, il fonda des ateliers pour les enfants abandonnés ; le premier, en France, au monde peut-être, il créa des ateliers dans les pri-

sons : idée féconde et véritablement philantropique dont on recueille chaque jour des fruits ! »

La fortune semblait avoir pris à tâche de combler Richard de ses faveurs : richesses, renommée, influence, tout ce que l'homme peut imaginer dans ses rêves les plus ambitieux lui était prodigué. Son actif dépassait huit millions. Il était membre du conseil général du commerce, colonel de la 8ᵉ légion de la garde nationale de Paris ; il était consulté par l'Empereur et appelé au Conseil d'État, chaque fois que nos intérêts industriels ou commerciaux étaient en jeu. Enfin, il était le bienfaiteur, le père, *l'âme*, si l'on peut ainsi parler, d'une population que l'on peut évaluer de vingt à vingt-cinq mille familles, réparties dans plusieurs départements où son nom était béni et vénéré.

Une prospérité aussi constante paraissait être à l'abri de tout revers. Il ne fallut, en effet, rien moins que la chute de l'empire pour ébranler ce puissant colosse de l'industrie.

V

« Les grands revers, dit-on, sont pour les grandes fortunes. » La ruine rapide et inouïe de Richard suffirait seule à justifier ce proverbe. « Le lendemain de la chute de l'Empire, une fausse mesure, l'abolition complète et immédiate de tout droit sur les étoffes de coton fabriquées à l'étranger, ruina entièrement l'industrie cotonnière de la France, encore trop jeune pour lutter sans secours contre une si formidable concurrence.

« En vingt quatre heures, Richard vit ses huit millions s'engloutir. »

Nous ne dirons pas ici « combien il a fallu de temps et d'efforts pour réparer la faute d'un jour et relever l'importante fabrication du coton ; » disons seulement que cette résurrection n'a pu s'accomplir ni par les mains de Richard ni à son profit. Celui qui le premier nous a affranchis de ce rude tribut payé à l'étranger ; celui qui a doté la France d'une de ses plus productives industries, ne devait pas se relever de sa ruine, et ce même homme, qui a fait vivre et enrichi des populations

entières, a manqué de pain et d'abri pour ses vieux jours.... Sans ressources, sans asile, dans ce même faubourg Saint-Antoine qu'il avait si longtemps animé du mouvement de ses machines, il dut d'abord un refuge et du pain à la générosité d'un honorable commerçant. — Une souscription, que patrona la famille royale, lui vint ensuite en aide et lui permit d'achever doucement sous ce toit hospitalier, et sans être trop à charge à son bienfaiteur, une vie commencée plus malheureusement encore, mais poursuivie à travers tant de chances diverses et de succès brillants.

L'inaction forcée à laquelle il était réduit, plus encore peut-être que le malheur, agit cruellement sur le caractère et sur la santé de Richard. Sa robuste constitution prit néanmoins le dessus, et, malgré sa tristesse toujours croissante, il survécut vingt-cinq ans au coup sensible qui l'avait frappé dans sa fortune, dans ses affections, dans ses habitudes, en un mot, dans ce qui était sa vie.

De grands honneurs furent rendus à ses dépouilles mortelles. Les nombreux ouvriers dont il avait été le père et l'ami, considérèrent comme un devoir de l'accompagner à sa dernière demeure; ils amenèrent avec eux leurs fils, à qui ils avaient appris à admirer le génie, la persévé-

rance et les œuvres de l'illustre mort. Ce cortége — « le plus imposant que l'on eut vu jusqu'alors à Paris » — témoigna de la place que Richard occupait dans le cœur de la population ouvrière de Paris.

L'administration s'est associée à ce sentiment et l'a en quelque sorte consacré, en donnant le nom du grand manufacturier à un des nombreux et magnifiques boulevards ouverts pendant ces dernières années dans le quartier Saint-Antoine.

BEAUVISAGE

1736-1336

I

A peu près au moment où Bertholet et Thénard par leurs découvertes en chimie et par l'application spéciale de quelques-unes de ces découvertes à *l'art du teinturier*, ouvraient des voies nouvelles à l'industrie des tissus, deux hommes, un manufacturier alsacien et un ouvrier de Paris, apportaient, chacun dans sa sphère, une heureuse transformation dans ce même art.

L'un de ces habiles novateurs, Jean-Michel Hausmann, né à Colmar, en 1749, d'une famille de commerçants aisés, sort par ce fait même du plan que nous nous sommes tracé pour cet ouvrage.

Nous dirons toutefois qu'au cours de ses études

qu'il commença à Genève et acheva à Paris, il manifesta un goût particulier pour la chimie, science alors à son berceau.

L'esprit essentiellement pratique du jeune étudiant se rendit immédiatement compte des services que la chimie était appelée à rendre à l'industrie, et il se sentit pressé de contribuer par ses efforts à ce succès.

De concert avec un de ses frères, il fonda, à Rouen, une de ces manufactures de toiles peintes, alors fort en vogue, bien que les procédés employés pour le tissage et notamment pour l'impression fussent encore très-défectueux.

C'est à améliorer ou plutôt à transformer cette dernière partie de la fabrication, au moins en ce qui touche à l'éclat et à la solidité des nuances, que tendait Hausmann.

Les premiers essais stimulèrent son zèle, mais il reconnut bientôt que le théâtre sur lequel il opérait était trop restreint. Les deux frères n'hésitèrent pas à aller créer un établissement plus considérable en Alsace.

Dans cette nouvelle manufacture, située à Logelbach, près de Colmar, le jeune savant reprit sur une plus grande échelle ses expériences. L'esprit de routine des uns, la jalousie des autres, ne lui ménagèrent pas les difficultés ; mais ces dif-

ficultés, loin de refroidir son ardeur, furent comme un aiguillon qui le poussa dans la voie des découvertes et le conduisit à de précieux résultats.

Ainsi, il apprit le moyen de saturer l'acide de la garance; il trouva successivement « la composition méthodique des mordants, l'emploi des couleurs solides pour enluminer les fonds teints des mouchoirs et des indiennes; il mit le premier en usage le procédé de blanchiment inventé par Berthollet (1); le premier, il employa l'acide oxalique, découvert par le chimiste suédois Scheele (2). Il introduisit en France le bleu anglais, dit *faïencé*, et parvint à fixer le bleu de Berlin, ou prussiate de fer, sur les tissus de coton (3). » La vie d'Hausmann s'acheva comme elle avait commencé, dans l'étude. Débarrassé du

(1) Claude-Louis Berthollet, né le 9 novembre 1748, au bourg de Sallines, en Savoie, d'une famille plus noble que riche, fut en réalité le fils de ses œuvres. « Au véritable génie d'invention, il joignait un grand cœur et un grand courage, » il mourut en 1822.

(2) Charles Guillaume Scheele, né à Stralsund, en 1742, était fils d'un pauvre marchand, qui le plaça en apprentissage chez un apothicaire de Gothembourg. Au bout de six ans de manipulation et d'études théoriques, le jeune apprenti avait de beaucoup dépassé son maître. Il se rendit à Stockolm, à Upsal.... Sa renommée devint bientôt européenne. Il mourut en 1786.

souci des affaires dont il s'était déchargé sur ses fils et sur ses gendres, il continua jusqu'à ses derniers jours ses laborieuses investigations, et mourut, en quelque sorte sur la brèche, en 1824.

II

Pendant ce temps, un homme presque sans instruction, un simple ouvrier, auquel le nom et les travaux d'Hausmann, étaient probablement inconnus, se trouvait entraîné par la pente naturelle d'un esprit observateur et sagace, à entrer dans la même voie de travaux et de découverte.

Cet homme se nommait *Antoine-Jean Beauvisage*. Il était né à Paris le 5 mai 1786, dans l'humble ménage d'un teinturier dégraisseur de la rue Meslay. Petit-fils du sculpteur Coypel, dont les œuvres sont justement estimées, il tenait de son grand-père et de sa mère un esprit prompt et sûr, une imagination ardente et un grand amour pour tout ce qui est bon et beau.

Sa mère, délicate et toujours malade depuis qu'elle l'avait mis au monde, ne put l'instruire comme elle eût voulu et eût été capable de le faire; mais elle sut du moins jeter dans cette jeune

âme qui lui était si chère, le germe de vertus que l'âge et les difficultés de la vie bien loin de l'affaiblir, devaient au contraire développer et faire fructifier.

Les premières impressions ne s'effacent pas; les exemples et les leçons d'une mère ont une influence décisive sur l'avenir de l'homme. C'est là la force et la gloire de la vraie famille. La condition sociale, la fortune n'y font rien : l'honneur et la vertu, grâce à Dieu, sont indépendants du hasard de la naissance; mais ils ne le sont pas des traditions conservées et enseignées au foyer domestique. Cette hérédité là, quoi qu'on fasse, on ne pourra ni la repousser, ni la suppléer.

C'est donc sur les genoux de sa mère, c'est au contact de ce cœur dévoué et sensible, de cet esprit droit et élevé que Antoine-Jean reçut en même temps la double direction intelligente et morale qui durant tout le cours de sa vie, fit admirer et aimer à tous l'homme supérieur, l'excellent père de famille, le patron juste et bienveillant, l'ami sûr et fidèle.

Aussi son attachement pour cette mère chérie, prit-il dès l'enfance et garda-t-il toujours le caractère sacré et touchant d'un véritable culte.

On raconte que l'ayant perdue le jour de la fête

des Rois, cette aimable solennité de famille devint pour lui un anniversaire sacré et il ne permit jamais qu'elle fut célébrée dans sa maison. Ses biographies ajoutent que, « à l'âge de quarante-neuf ans, la seule vue des pâtisseries que les marchands mettent en montre ce jour-là lui arrachait des larmes. »

III

« Ouvrier teinturier à dix-huit ans, sachant à peine lire, écrire et calculer, mais rangé et fort sage, Antoine-Jean, dit un de ses meilleurs biographes (1), allait aussi souvent qu'il le pouvait se délasser de ses rudes travaux et chercher d'utiles conseils dans une respectable famille qui l'aimait et le guidait. Il parla un jour à M. et à Madame Dupré, ses vieux amis, d'une certaine science, *la chimie*, dont on lui avait raconté des merveilles et qui donnait la théorie des opérations auxquelles il se livrait sans les comprendre.

« M. Dupré lui conseilla de voir un pharmacien ; mais le digne apothicaire posa deux condi-

(1) M. Louis Leclerc. C'est à cette excellente notice, extraite des *Hommes utiles*, que nous empruntons la majeure partie de ce récit.

tions que le pauvre jeune homme dut rejeter, savoir: un certain nombre d'années d'apprentissage et une somme d'argent pour la pension. Dans leur désir d'être utiles à leur protégé, les Dupré se mirent en quête d'une recommandation pour Vauquelin déjà en réputation comme chimiste. Ils y parvinrent et le savant reçut avec une grande bienveillance son nouveau disciple. Cette bienveillance toutefois était loin d'aplanir les difficultés : la science alors ne s'acquérait point gratuitement comme de nos jours, et ce n'était pas un problème aisé à résoudre que celui de parvenir, avec un salaire de deux francs par jour, ni plus ni moins, à se procurer des livres fort chers et à payer *cent cinquante francs* par mois les leçons d'un professeur. »

«C'est le propre des organisations fortes et puissantes de ne se laisser arrêter par aucun obstacle quelque insurmontable qu'il paraisse. Tous les genres de génie, même ceux de l'ordre le plus humble, se raidissent au contraire contre les impossibilités et finissent par les surmonter.»

Beauvisage se demanda un instant s'il ne ferait pas mieux de borner son ambition à rester un simple et bon ouvrier; un instant aussi il songea à demander à la gloire militaire une compensation au sacrifice que lui imposait sa pau-

vreté. Cette incertitude ne dura pas: un double secours le ramena à ses aspirations scientifiques et industrielles.

Un bon camarade lui prêta quelque argent et lui-même, dans un de ces moments de subite réflexion dont l'opportunité semble un coup de la Providence, « il s'aperçut de ce dont il ne s'était point avisé jusque-là; c'est-à-dire que deux superbes boucles qui brillaient fort inutilemont sur ses souliers de gala pouvaient être converties aisément en bonnes et belles espèces sonnantes. »

Cependant des tracasseries sans cesse renaissantes lui faisaient payer cher à l'atelier le bonheur paisible de ces heures consacrées à l'étude.

La Chimie, disait-on, lui tournait la tête et lui faisait perdre beaucoup de temps. Son patron, que froissait peut-être par avance la supériorité vers laquelle il marchait, le plaça dans l'alternative de renoncer à ses *velléités de science* ou de quitter son établissement.

Malgré le brisement de cœur que lui causait la pensée de s'éloigner de l'atelier où s'était formée sa laborieuse jeunesse, Antoine-Jean n'hésita pas. Il n'eut pas à regretter, du reste, le parti qu'il avait pris. Une des premières maisons de teinture de Paris, la maison Gonin dont

il devait devenir plus tard l'heureux concurrent, lui fut ouverte avec empressement. Là, « sa réputation naissante, sa façon expéditive et consciencieuse de travailler, jointe à quelques essais fort ingénieux lui attirèrent une certaine considération..... »

IV

Cette considération lui était également acquise dans un milieu bien supérieur, comme justesse d'appréciation et gage d'avenir : « Vauquelin, frappé de l'aptitude du jeune homme, l'avait pris en amitié, et l'occasion de le faire entrer à la manufacture des Gobelins s'étant présentée, il ne la laissa point échapper. Le directeur des Gobelins, s'intéressa, dès l'abord, à son nouvel employé, qu'il engagea lui-même, un peu plus tard, à rentrer dans la teinturerie proprement dite ; sa place, lui prédit-il, y était marquée d'avance.

Beauvisage alla alors à Amiens où l'industrie des tissus et en particulier des alépines avait pris un grand développement. Le patron chez lequel il entra récompensa par l'injustice et la haine le service qu'il lui rendit en améliorant la teinture des alépines.

Abreuvé d'amertume, Beauvisage quitte Amiens. Il va à Reims, et il apporte aux produits de ce centre industriel si justement renommé, de notables perfectionnements.

Les événements de 1813 le ramenèrent à Paris

V

« ..... Jusqu'ici, Beauvisage a été un ouvrier intelligent s'agitant dans son impuissance et consacrant inutilement au service de gens sans portée, les facultés créatrices dont la nature et l'étude l'ont doté.

« A Paris un homme le comprendra ; cet homme, c'est Ternaux ; Ternaux qui a rendu de si grands services à l'industrie française ; Ternaux que l'angleterre nous enviait, qu'elle eût richement récompensé et qui, parmi nous, est mort pauvre, ruiné !... »

Ternaux commandita l'intelligent ouvrier qui se hâta de fonder dans une des petites rues de la Cité, un modeste établissement dont les deux cuves, insuffisantes à un chef ordinaire d'industrie, lui fournirent à lui le moyen de débuter comme patron par un chef-d'œuvre.

Jusque-là les mérinos, tissu alors en vogue et

admirablement fabriqué, « ne s'étaient teint qu'en rouge, vert, bleu ou violet. A force de recherches, d'essais et surtout de persévérance, Beauvisage parvient à donner à ce beau tissu les nuances les plus variées et les plus élégantes..... Sa renommée se répand ; le travail afflue chez lui et il faut qu'il agrandisse ses ateliers, qu'il double le nombre de ses ouvriers. »

Cependant ses procédés, que son patriotisme et sa générosité naturelle l'avaient empêché de tenir secrets, se répandent rapidement. On établit des teintureries sur un grand pied, non-seulement à Paris, mais dans nos principales villes. On peut affirmer sans crainte que, dès ce moment, date l'importance toujours croissante qu'a prise cette industrie.

VI

Les anglais réalisaient une économie notable et obtenaient dans la teinture en rouge d'excellents résultats par l'emploi de la Lack-dye ; mais ils tenaient leur procédé si secret, qu'on n'avait pu le pénétrer : « La société d'encouragement proposa un prix à celui qui doterait la nation française d'un procédé analogue. » Beauvisage tra-

vailla de concert avec Roard, pendant plus d'une année, mais leurs efforts furent vains.

Roard cessa toute recherche ; Beauvisage, avec la persistance qui le caractérisait, s'obstina à poursuivre *l'impossible* : il trouva enfin le secret et la médaille lui fut décernée.

C'était un triomphe d'une importance énorme pour l'industrie. Non-seulement, il nous permettait de soutenir, comme prix de revient, la concurrence avec l'Angleterre, mais il modifiait entièrement une des branches les plus considérables de la droguerie tinctoriale. L'emploi de la Lackdye devint général et le prix de la cochenille qu'elle remplace pour un grand nombre de teintes ponceau et écarlate, baissa rapidement de 80 pour 100.

Aucune des parties de son art ne devait être négligée par Beauvisage : toutes lui ont dû des perfectionnements dont il est juste que la génération actuelle qui en profite lui sache gré.

Ainsi, après avoir dôté l'industrie française des précieuses découvertes que nous venons de mentionner, il passa à l'étude des *apprêts* ; cette étude l'a occupé jusqu'à ses derniers moments. Souvent la nuit il allumait sa bougie pour prendre des notes. Il s'assura enfin que « l'état dans lequel un tissu est saisi par une forte chaleur hu-

mide ne peut être changé que par une chaleur plus intense. »

Cette observation fut le point de départ de toute une série de progrès successifs qui transformèrent à tous égards la fabrication des étoffes françaises.

Beauvisage ne profita pas seul de ses découvertes ; ses compétiteurs les utilisèrent d'autant plus facilement que, ainsi que nous l'avons déjà dit, il avait horreur du monopole en matière de progrès. Soit l'ascendant de cet esprit libéral, soit que ses qualités privées fussent telles quelles désarmaient l'envie, toujours est-il que ses rivaux « lui rendirent toujours cette justice de reconnaître qu'il leur était supérieur à tous dans l'application de ses procédés, attendu, disaient-ils, qu'il les améliorait sans cesse.... »

VII

En 1824, une décision administrative, statuant sur un percement de rue nouvelle, apporta un bouleversement inattendu dans l'exploitation de Beauvisage. Il transporta ses ateliers dans l'île Saint-Louis. Ce qui avait paru au chef d'indus-

trie et à tout son personnel un malheur difficile à réparer, devint pour eux la source de nouveaux succès et d'un bien-être plus grand, grâce au système tout à fait nouveau du chauffage à la vapeur, que l'intelligent teinturier n'hésita pas à appliquer dans son usine.

Vers ce même temps, et à la suite d'un voyage en Angleterre, Beauvisage introduisit chez lui une foule de perfectionnements « qu'il avait plutôt devinés qu'appris chez nos habiles voisins.... Ayant vu une petite machine destinée aux apprêts, mais à peu près abandonnée parce qu'elle était imparfaite, il reconnut que le principe était bon... Il reprit l'idée, et on doit, en partie à son application légèrement modifiée, la douceur, le velouté, le soutien, le brillant ou le mat qu'il donnait aux tissus qu'il traitait.... Plus tard, il envoya son fils aîné en Angleterre avec des instructions qui prouvent toute sa sagacité industrielle. »

Encore une preuve de sagesse : « il eut le bon esprit d'initier dès le principe ses trois fils et son frère à toutes ses études, à tous ses procédés, de telle sorte que les travaux de sa maison étaient si bien divisés qu'il pouvait se borner à une surveillance générale. »

VIII

Beauvisage profita de cette liberté relative pour employer, vers la fin de sa vie, une partie de ses soirées à suppléer à ce qui avait manqué comme instruction à sa jeunesse.

Il se livra avec l'ardeur qu'il mettait en tout à l'étude de l'anatomie et de la physiologie qui, après sa *chère chimie*, étaient les sciences qu'il préférait. Les inclinations artistiques qu'il tenait de sa mère l'avaient porté à cultiver, dans ses rares loisirs, la musique qu'il aimait avec passion et qui suffisait amplement aux délassements quotidiens de sa famille.

Mais cette culture de l'intelligence, qui faisait ses délices, ne refroidit jamais son zèle pour sa profession. Ce fut justement pendant les dernières années où il crut pouvoir se permettre quelques distractions, qu'il provoqua en France la fabrication des lastings déjà connus des Anglais et qu'il parvint à donner à ce joli tissu un apprêt pour lequel il n'a jamais eu de rivaux. »

A cette même période remonte la création de la magnifique teinturerie de Dacurs près d'Amiens usine qui, par le prix moins élevé du combustible et de la main-d'œuvre, lui permit de faire aussi

bien en baissant considérablement ses prix, et qui fonda un nouveau centre industriel où l'aisance se répandit avec le travail, en même temps que s'y développaient librement les améliorations morales que Beauvivage s'efforçait d'introduire dans le sort des ouvriers.

IX

Les dernières lignes que nous venons de tracer vont nous conduire à un ordre d'idées tout différent et nous montrer l'homme modeste dont nous avons entrepris d'esquisser la vie laborieuse et utile, sous un jour nouveau et non moins honorable.

Avec M. Leclerc, nous avons suivi Beauvisage « dans sa carrière d'ouvrier et de chef d'industrie. Il est temps de le considérer maintenant comme chef de famille, en étendant ce dernier titre du foyer domestique à l'atelier. N'était-il pas en effet, un père pour ses nombreux ouvriers ? C'est surtout à ce dernier point de vue que Beauvisage a droit aux hommages et à l'admiration.

— « Mes mains que vous voyez blanches maintenant ont été longtemps rudes et noires à force

de les plonger dans la teinture, disait-il souvent, et il ajoutait : — Chaque fois qu'un ouvrier m'adresse la parole, ce souvenir me revient à l'esprit et je cherche à le traiter comme j'aurais voulu qu'on me traitât moi-même alors.»

De tels sentiment joints à la bonté naturelle, à l'esprit d'équité, au besoin de perfectionnement et d'amélioration qui le caractérisaient, devaient conduire Beauvisage à généraliser les généreuses dispositions que l'ouvrier isolé trouvait chez lui.

La terrible époque du choléra (1832) vint stimuler encore cette sollicitude.

Beauvisage était malade. Dans un de ces instants où Dieu trouve le cœur de l'homme disposé par la crainte et la douleur à recevoir de pieuses et touchantes inspirations, il résolut, si le fléau épargnait *sa chère famille*, de signaler sa reconnaissance par quelque bonne œuvre dont ses ouvriers seraient l'objet.

« Que serait-ce? Il n'en savait rien lui-même, et l'on comprend que, chez un homme de ce caractère, ce choix devait être une affaire de sentiment bien plutôt que le calcul raisonné d'un esprit philosophique. Il connaissait la classe ouvrière, il avait vu de près l'ignorance, la débauche, l'ivrognerie de tant de créatures humaines, aban-

données sans frein aux impulsions désordonnées de leurs passions, et aux entraînements périlleux de mauvais conseillers ;..... il avait vu la profonde misère et les larmes des pauvres mères de ces enfants délaissés, durant les joies grossières d'un père égaré : tout cela le pénétrait de compassion.

« Il pensa donc que ce qu'il y avait de plus urgent, c'était de relever les esprits par un peu d'instruction. N'avait-il pas expérimenté que l'acquisition de la science, si minime quelle soit, fait entrer dans le cœur le sentiment de la dignité humaineet le dégoût des plaisirs grossiers ?

« Un homme de talent et de cœur, le docteur Ratier qu'il consulta, entra avec ardeur dans son projet et l'aida à le réaliser. Les ouvriers de l'usine furent invités à des cours de lecture, d'écriture, de calcul, de français, d'allemand et même de musique vocale. Aucun d'eux n'y fut contraint, mais ces braves gens connaissaient leur patron : ils lui accordaient une grande confiance et ce qu'il proposait était toujours favorablement accueilli, parce que l'expérience leur avait appris que ce qu'il voulait était toujours dans leur intérêt. »

De son côté, disons-le, Beauvisage avait, lui aussi, fait plus d'une expérience qui, á beaucoup

près, ne l'avaient pas conduit à un résultat analogue; il avait, au contraire, constaté qu'il n'y avait pas un fonds égal à faire sur tous les ouvriers; que les plus habiles, les plus capables étaient justement ceux qui lui étaient le moins attachés.... Il avait éprouvé que les hommes qu'il payait le plus, et ceux à qui il avait eu occasion de rendre des services semblaient particulièrement portés à se montrer exigeants et ingrats;.... il savait donc parfaitement à quoi s'en tenir, mais il passait outre, et, optimiste peut-être sans le savoir, il «mettait gaîment tout cela sur le compte des faiblesses humaines.»

Cependant, après avoir ainsi pourvu à l'instruction de ses ouvriers, après n'avoir rien épargné pour préparer de vastes salles de cours, pour organiser une gymnastique, Beauvisage pensa que sa tâche ne serait point achevé, tant qu'il n'aurait pas assuré le principe moral de ces hommes en associant *l'éducation* à l'instruction..... Des cours spéciaux furent faits... Le patron lui-même ne ménageait ni les bons avis, ni les sages conseils. « Il encourageait à l'économie par de petites primes; il expliquait la caisse d'épargnes qu'un homme de bien dont le nom mérite de vivre dans tous les souvenirs, mais surtout dans la mémoire de la classe ouvrière, M. Benjamin

Delessert, venait de fonder; et il savait, quand il le fallait, puiser dans sa propre bourse le premier écu qui y étant placé devait en entraîner heureusement tant d'autres. Enfin il décernait des prix, non à ses plus habiles, mais à ses plus honnêtes ouvriers, à ceux qui, *meilleurs écoliers* que leurs camarades, montraient plus d'assiduité et faisaient plus de progrès. Le premier magistrat de Paris, M. de Rambuteau, aimait à présider ces séances au cours desquelles on vit plus d'une fois de braves ouvriers se précipiter dans les bras de celui que naïvement ils nommaient *leur père*.... La foule attendrie battait des mains.....»

Le ridicule, la critique ne furent pas épargnés à cette heureuse innovation qui — disons-le à l'honneur de notre temps — a fait école parmi nous (1).

A ceux qui lui demandaient combien *toutes ces belles inventions* lui rapportaient pour cent :

— Beaucoup plus que vous ne pensez, répondait-il, et il ajoutait : «Lorsque j'ai commencé à m'occuper du sort de mes ouvriers, je n'avais songé en aucune façon à moi, mais il est arrivé qu'en servant leurs intérêts, j'ai du même coup

(1) Nous pourrions citer beaucoup de chefs d'atelier qui, entrés dans la voie ouverte par Beauvisage, multiplient chez eux les fondations utiles.

servi les miens ; de telle sorte que maintenant je pourrais coutinuer *par spéculation* ce que, dans le principe, j'avais fait par pure philanthropie... Ce que j'ai gagné — le voici : à la place de travailleurs maladroits, négligents, parfois même malveillants, je me suis assuré *des collaborateurs* zelés, intelligents, consciencieux..... J'ai gagné que mes ateliers fussent toujours au grand complet, en dépit des *lundis,* du *carnaval* et des *agitations de la place publique.* Il suffit d'un simple avertisssement pour qu'à l'instant précis, chacun soit à son poste ; or, qui ne sait ce qu'est la perte d'un quart d'heure par jour multiplié par cent ouvriers ! De là, économie de *temps, d'ustensiles*, de *matériaux*, profit réel, je pense ; sans compter ma réputation de bonne exécution et d'exactitude... »

X

« Le 26 mai 1836, à six heures du matin, les travaux commençaient dans les ateliers de l'île Saint-Louis, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'un messager vient d'arriver, et qu'il annonce un grand malheur. La veille au soir, on avait vu Beauvisage plein de vie et de santé, et l'on ap-

prend qu'il est mort! L'essieu d'une voiture surchargée s'est brisé; le coup a été si violent et la commotion si forte, que le malheureux a péri subitement! « Ah! vous qui demandez ce qu'on gagne à être bon et généreux, que n'avez-vous pu être témoin de la douleur générale! Tous abandonnent leurs travaux : les uns demeurent immobiles et stupéfaits, les autres se laissent aller aux cris et aux gémissements; un vieux ouvrier, assis par terre, verse des larmes en silence; toute la population de l'île est consternée.

« Le lendemain, la dépouille mortelle arriva de Villeneuve-sous-Dammartin, théâtre de la catastrophe, et ce fut un nouveau concerts de regrets et de sanglots. Le surlendemain, l'église de Saint-Louis-en-l'Ile ne pouvait contenir la foule des amis, des confrères, des députations des sociétés bienfaisantes dont le mort était membre, des généraux, des fonctionnaires publics, des députés, des pairs de France, qui venaient faire des funérailles de prince à un modeste industriel.

Les ouvriers voulurent porter à bras son corps à l'église; ils sollicitèrent et obtinrent la permission de traîner le char funèbre jusqu'au cimetière, à travers une grande affluence de peuple qui admirait et commentait ce touchant spectacle! »

MICHEL BOULARD

1761-1825

I

Michel Boulard naquit à Paris, le 1er décembre 1761. A deux ans et demi il perdit son père mort à l'Hôtel-Dieu, et l'année suivante, il fut lui-même placé à l'Hôtel-Dieu.

« Plus tard, dit M. du Rozoir, dans l'excellente notice qu'il a consacrée à ce généreux bienfaiteur de l'humanité, — plus tard, et parvenu à l'opulence, Boulard aimait à se rappeler ces tristes débuts de scn existence, non pour maudire le sort, mais pour bénir les institutions bienfaisantes qui avaient offert un dernier asile à son père moribond, un premier support à son enfance indigente, mais non délaissée, car sa mère ne le perdit jamais de vue.

« Doué par la nature d'un esprit méditatif, d'un caractère ardent, d'une main habile, il devint de bonne heure un ouvrier remarquable. La profession de tapissier fut pour lui moins un métier qu'une vocation d'artiste. A vingt ans, il était attaché au service de la reine Marie-Antoinette en qualité de garçon de garde-meuble, avec 1,400 francs d'appointements. Depuis dix ans, il était en possession de cette place, lorsque la Révolution passa sur Versailles et sur toutes les existences qui se rattachaient aux pompes de la royauté. Mais, pour l'artisan modeste et laborieux, les calamités politiques ne sont qu'un torrent qui passe rapidement et laisse peu de traces. Boulard continua de trouver dans ses travaux, une sorte d'aisance et cette considération qui, dans tous les états, est le prix de la conduite, de l'aptitude et de la probité.

Le moment vint où Napoléon, parvenu au consulat, puis bientôt à l'empire, voulut ramener en France le luxe, les arts et la magnificence. L'honneur d'avoir été garçon tapissier chez Marie-Antoinette, fut aux yeux de Joséphine et de son époux un titre pour devenir le tapissier de la nouvelle cour. Boulard fut chargé de l'ameublement et de la tenture de plusieurs palais impériaux. Les maréchaux, les nouveaux digni-

taires devenus possesseurs d'hôtels et de châteaux qu'avait ravagés, démeublés le vandalisme, employèrent aussi le tapissier artiste ; on peut certes bien appeler ainsi l'ouvrier qui, doué d'une entente parfaite des convenances locales et du goût du vrai beau, opère dans sa profession une révolution en harmonie avec le progrès de tous les arts du dessin. Boulard fit une fortune colossale et de brillants élèves, entre autres MM. Lejeune et Darrac.

« Après qu'il fut retiré des affaires, son activité, qui répondait à la bonté de son cœur, ne lui permit pas de rester oisif. Il se plaisait à se rendre utile à la classe laborieuse, soit en procurant aux fabricants, par l'étendue de ses capitaux, les moyens de faire tant en France qu'à l'étranger, d'importantes, fournitures soit en distribuant chaque mois, des libéralités régulières à une foule de personnes qu'il avait en quelque sorte adoptées. »

II

Attaqué d'une maladie longue et cruelle, il alla aux eaux du Mont-d'Or. Le soulagement qu'il en

éprouva ne fut pas durable et bientôt il ne lui fut plus possible de quitter le lit ; c'est alors que, secondé par M. Foucher, son notaire et son ami, il travailla à son testament et à ses codicilles. Là s'est réfléchie son âme tout entière : car ces actes, empreints d'une munificence, on pourrait dire royale, respirent en même temps cette simplicité de langage et d'expression qui indique en lui le véritable rédacteur de ces admirables et touchantes dispositions.

« Ses dons, tant pour la fondation de l'hospice Saint-Michel dont nous parlerons tout à l'heure, que pour divers établissements de bienfaisance, se montent à près de 1,200,000 fr.; et, dans la disposition de chacun de ces legs charitables, on reconnaît une grande et haute prévoyance d'esprit.

« 1° A 1,050,000 francs se monte le legs pour l'hospice Saint-Michel;

« 2° Plus une somme de 50,000 francs qui sera employée en inscriptions sur le grand-livre, pour subvenir à l'éducation de deux garçons et de deux filles, orphelins de père et de mère, âgés de quatorze ans, et annonçant, par leur bonne conduite d'heureuses dispositions. Ils seront choisis chaque année dans les hôpitaux et hospices ;
« les deux garçons seront mis en apprentissage

« pour le métier de tapissier; les deux filles pour « le métier de lingère. Leur apprentissage sera « payé pour trois ans, suivant l'usage, et il sera « remis à chacun d'eux un petit trousseau con- « venable. »

3° Une somme de 3,000 francs, léguée à chacun des bureaux de bienfaisance des douze arrondissements de Paris, « ce qui fait 36,000 francs au « total, qui seront employés en acquisition d'une « rente sur le grand-livre au profit de chaque « bureau de bienfaisance, pour les indigents. »

4° Ici l'âme du généreux testateur se montre dans toute sa noblesse. Loin de rougir de la pauvreté au sein de laquelle mourut son père, le fils, devenu millionnaire, aime à se rappeler ce souvenir pour y trouver l'occasion d'un bienfait qui doit le perpétuer. « Je donne, dit-il, et lègue à l'Hôtel-Dieu de Paris, où feu mon père a été soigné (il y est mort à l'âge de vingt-trois ans), une somme de 25,000 francs, *en reconnaissance des soins qu'on a bien voulu lui porter*.

« Si généreux envers les pauvres, il n'a oublié dans ses dons ni sa respectable mère, à laquelle il a légué une fortune, ni aucun de ses parents, à chacun desquelles il a laissé une rente de 3,000 fr. Enfin, comme chez lui le goût passionné du beau s'alliait aux qualités les plus essentielles du

cœur, il a voulu que son mausolée et celui de sa famille eussent, sous le rapport de l'art, un but de convenance et d'utilité. Citons encore ses paroles, toujours empreintes de l'éloquence du cœur :

« Mon goût pour les arts, dit-il, et la pensée « que, dans le commerce que j'ai exercé, j'ai « donné une impulsion et atteint à une perfection « dont les résultats, *favorables aux jouissances des « riches, utiles à la classe laborieuse, se feront long- « temps sentir*, m'ont fait désirer d'employer une « faible partie d'une fortune, honorablement « acquise par un long travail, à l'érection d'un « monument (au cimetière du Père-Lachaise) qui « servira de tombeau à ma mère, à ses deux « sœurs, à son beau-frère, tous quatre octogé- « naires, et où je serai provisoirement au point « de centre, en attendant que le caveau qui sera « construit sous le maître-autel de mon hospice « puisse m'y recevoir, ne voulant pas quitter « l'asile des malheureux dont je suis le fonda- « teur. Ce tombeau rappellera le souvenir d'un « homme utile à ses semblables, pendant sa vie, « par l'étendue de son commerce, et utile, après « sa mort, par les établissements qu'il a formés. « J'ai voulu que ce monument fût d'une noble « simplicité et attestât, *par la pureté et le soin de*

« *son exécution*, la perfection qu'ont atteint les « arts.

« .... Ce dernier legs seul n'a pas reçu sa destination. Le monument avait été en partie érigé ; mais les honnêtes et modestes parents du testateur refusèrent pour eux une sépulture si magnifique ; d'autre part, les restes mortels de Boulard ayant été déposés dans son hospice, les constructions commencées au cimetière du Père-Lachaise sont demeurées sans objet ; et la vente de ce mausolée, ainsi que des matériaux non encore mis en œuvre, sont venus augmenter l'actif d'une succession que la bienfaisance de son auteur avait grevée de tant de charges.

« La mort de Boulard, digne de sa vie, a été celle d'un chrétien (19 mars 1825). Ses membres étaient déjà refroidis par la mort, que son cœur ne l'était point. De sa main défaillante, il serrait affectueusement celle de M. Ambroise Foin, son secrétaire et le confident de ses plus intimes pensées. Ses dernières paroles s'adressèrent à lui : « Vous n'allez plus quitter ma chambre, lui « dit-il. Pour moi, résigné à la volonté de Dieu, « je vais passer à une meilleure vie. Cette idée « me console : elle écarte de moi les amertumes « de la mort. »

III

« Mon désir, avait dit Boulard dans son testa-
« ment, est de rattacher pour l'avenir mon nom
« à un acte de bienfaisance qui est dans mes
« principes comme dans mon cœur : mon inten-
« est donc de fonder un hospice... » Cet asile a été construit, en effet, sur les plans tracés d'après les indications de Boulard lui-même.

Il s'élève dans l'avenue de Saint-Mandé, et est placé sous le vocable de saint Michel, patron de la France.

« Douze vieillards, continue M. du Rozoir, appartenant à chacun des douze arrondissements de Paris, sont les hôtes paisibles de cet hospice. Selon l'intention du fondateur, ils sont désignés par les comités de bienfaisance de chaque arrondissement. Soixante-dix ans d'âge, l'indigence et la moralité : tels sont les seuls titres qu'on exige sans préférence ni exclusion pour aucune profession. Ainsi l'on a vu l'avocat sans cause, l'employé éconduit, finir, dans cette maison, ses jours

avec l'ouvrier sans pain, l'artiste sans ressource. Ils sont entretenus de toutes choses en état de santé et de maladie jusqu'à leur mort. »

« Tous doivent porter l'uniforme de la maison : il consiste en une belle et bonne redingote de drap bleu, avec boutons de cuivre, sur lesquels sont gravées les lettres H. S. M. gilet, rouge et pantalon gris, casquette de même étoffe. Chacun a sa chambre meublée avec soin, éclatante de propreté. La nourriture est saine et abondante; on donne du vin à tous les repas. S'occupant avec une sollicitude toute paternelle, non-seulement du bien-être de ses hôtes futurs, mais de leurs jouissances, Boulard, par son testament, a ordonné « qu'un petit gala ou repas extraor-
« dinaire leur fût offert le jour de son anniver-
« saire, qui est le 1er décembre, où ils auront de
« la volaille, enfin tout ce qui peut convenir en
« raison de leur âge. »

« Tout ce qui tient au matériel a, selon l'intention du fondateur, été fait avec soin et économie, et d'une manière « convenable au parfait établis-
« sement de cet hospice en *belles et bonnes choses* »

« Cette heureuse maison de retraite offre ainsi aux douze vieilllards qui y habitent, non-seulement les nécessités de la vie, mais même les agréments d'une honnête aisance. Un individu

jouissant de dix-huit cent francs à deux mille francs de revenu, aurait peine à vivre aussi bien que les pensionnaires de l'hospice Saint-Michel.

« Aucun agrément compatible avec l'ordre général ne leur est refusé. Ils sortent librement toute la journée jusqu'à neuf heures du soir. Plusieurs cultivent avec amour quelques mètres de jardin qui leur ont été abandonnés dans l'enclos. D'autres se livrent encore à quelques travaux utiles. Parmi eux, un ancien ouvrier tapissier a, pour les petits ouvrages de son état, la pratique des bourgeois qui viennent passer l'été à Saint-Mandé. C'est plaisir de voir la sérénité de ces bons vieillards, affranchis désormais des embarras de la vie. Grâce à cette heureuse incurie et à la salubrité de l'air, ils occupent longtemps leur place à l'hospice : les maladies sont rares parmi eux et plusieurs sont presque nonagénaires. »

PHILIPPE DE GIRARD

1775-1845

I

Issu d'une famille noble, riche et justement considérée dans sa province, Philippe de Girard ne tient à l'atelier que par les services éminents qu'il a rendus à l'industrie, et, par suite, à une branche nombreuse de la classe laborieuse, les fileurs et les tisseurs de lin. Il n'a ni connu les difficultés de la vie de l'ouvrier, ni partagé leur rude labeur, et cependant on ne saurait parler des *Célébrités de l'atelier* sans mentionner son nom et raconter son histoire.

Comment, en effet, passer sous silence un homme dont les autorités les plus compétentes ont pu dire « Philipppe de Girard est un des génies les plus profonds et les plus modestes

dont la France puisse se glorifier; un de ces hommes au cœur droit, ferme et persévérant que l'injustice poursuit, que l'ingratitude accable sans les dégoûter de faire le bien ; un de ces hommes enfin qui sont morts dans la douleur et la pauvreté après avoir doté leur pays de richesses immenses, et qui, sur leur lit de mort, travaillaient encore de peur qu'une idée utile au monde ne fût perdue! »

Des littérateurs, des savants, des hommes d'État ont, dans ces dernières années, rendu justice à ce grand homme oublié, méconnu de son vivant. Ils ont dit dans d'intéressantes biographies les titres de cet homme à l'admiration et à la reconnaissance. Ils ont insisté sur les qualités privées qui, s'alliant en lui au génie du savant et de l'inventeur, lui donnent doublement droit aux hommages de tous. Parmi ces biographies, il en est une qui, écrite pour de jeunes lecteurs et destinée à être lue dans les patronages d'apprentis, nous a surtout captivé et charmé non seulement par le ton simple et naturel du style, mais encore par l'élan du cœur qui y éclate à chaque ligne.

Ainsi racontée par un homme d'un grand cœur et d'un grand talent artistique, la vie de Philippe de Girard acquiert une force de senti-

ment et une puissance d'exemple dont nous ne voulons pas priver nos jeunes lecteurs. Au lieu donc de substituer notre plume à celle de M. le baron Henry de Triquetti, nous emprunterons les principaux passages de son récit.

II

Philippe de Girard naquit à Lourmarin (Vaucluse). Son père était un homme instruit et éclairé; il surveillait avec une pieuse attention l'éducation de ses jeunes fils. Sa grande préoccupation était de les rendre capables de bien servir leur pays, et, grâce à leur intelligence, ses soins fructifièrent. Tous furent des hommes distingués à des titres divers.

« Les arts, les sciences, la poésie furent enseignées à la fois à ces jeunes gens; mais je ne veux m'occuper que de Philippe, qui bien que le plus jeune, répondait par une assiduité merveilleuse aux soins de son père et de ses professeurs. Son intelligence précoce se développa rapidement, et trois études surtout semblaient tour à tour le but vers lequel devaient se tourner toutes les forces de son esprit : la mécanique d'abord,

puis la peinture, enfin la poésie. Il construisait avec adresse de petits moulins sur le ruisseau voisin de la maison paternelle. Il faisait des vers, il moulait des médailles; mais c'est le besoin de créer, d'inventer, qui prit bientôt le dessus, et sa précocité à cet égard fut bien remarquable, car ayant été envoyé à Montpellier pour y suivre ses études, à quatorze ans, frappé du mouvement incessant des vagues, il inventa une machine fort ingénieusement combinée pour utiliser cette force.

« Il essaya, pendant son séjour à Montpellier, d'y étudier la médecine, mais il abandonna cette étude par suite d'une circonstance qui fait honneur à son cœur. Il chérissait sa mère, femme aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Il la vit mourir à quarante-huit ans, malgré les efforts que fit la science pour la sauver. Il prit alors la médecine en dégoût et ne voulut plus en entendre parler.

...... Je veux m'arrêter un instant en face de cette mère mourante, car il est bon pour tous, jeunes ou âgés, de voir comment meurt une mère chrétienne..... Se sentant mourir au milieu de la vie, madame de Girard rassembla ses enfants autour de son lit, et avant de leur donner une dernière bénédiction, leur dit :

« J'aime à vous voir tous en ce moment suprême, groupés autour de mon lit de douleur. Je vois arriver la mort avec tranquillité... Je ne l'ai jamais redoutée : je sais que Dieu est bon. Mes dernières paroles, mes enfants, seront pour vous recommander d'environner votre grand-père de toute la sollicitude réclamée par son grand âge. Déjà les infirmités se sont emparées de lui. Il aura les exigences, les incommodités de la vieillesse ; vous n'oublierez jamais à son égard, l'honneur, le respect que les enfants doivent à leurs parents. C'est par une semblable vénération que les familles méritent de vivre. Je me suis efforcée de pratiquer ce respect, et je vous cite mon exemple non que je veuille m'offrir comme modèle ; mais je vais mourir et mes recommandations prennent le caractère que Dieu leur donne en me permettant de vous les adresser. »

« Heureux ceux d'entre nous qui pourront à leur tour répéter d'aussi nobles paroles et dire aux témoins de leur mort : Je ne crains point la mort ; je sais que Dieu est bon. Respectez vos parents comme j'ai respecté les miens. »

III

« Philippe de Girard continua ses études à Montpellier et fit de rapides progrès en chimie. On peut dire qu'il réussissait dans tous les genres d'études qu'il essayait, car, ayant tenté de faire de la sculpture, ses progrès dans cet art difficile furent si rapides, qu'ayant exécuté une statue elle fut attribuée au professeur chez qui il travaillait, et lorsque les vacances le ramenèrent à Lourmarin, il fut en état de bien modeler le buste de son père.

« Il mena cette vie studieuse jusqu'au moment où, la révolution éclatant, il fut obligé de se faire soldat. Il avait alors dix-sept ou dix-huit ans.

« Bientôt après il se vit, avec ses frères, contraint de quitter la France. Ils allèrent d'abord se réfugier à Mahon où ils durent travailler pour gagner le pain de chaque jour. Philippe utilisa ses talents en peinture. Il dessinait des vues de l'île, faisait des portraits, et la réputation qu'il acquit semblait lui réserver une brillante carrière dans les beaux-arts. En même temps ses

deux frères, Joseph et Frédéric, mettaient également à profit leurs connaissances.

« A cette époque une éducation pratique était très-rare dans les familles nobles, et ces jeunes gens sentirent le prix des soins éclairés de leur père. Leurs études en botanique leur permirent d'établir un petit commerce d'herboristerie et même de rendre un grand service aux habitants du pays. La fièvre désolait Mahon. Ils découvrirent dans les montagnes des plantes fébrifuges dont les pharmaciens de l'île ignoraient l'existence et ils en répandirent l'utile usage.

« Néanmoins les faibles ressources qu'ils se procurèrent ainsi étaient bien précaires, elles leur manquèrent bientôt. Alors le désir de se rapprocher de la patrie, joint à la nécessité, les fit s'embarquer pour l'Italie. Leur père, resté en France, leur en avait donné le conseil. »

Ils débarquèrent à Livourne, ville industrieuse et commerçante, et, cette fois ce fut la chimie qui leur procura des moyens d'existence. Aidé de ses frères, Philippe entreprit la fabrication des savons, et le succès décida sa carrière désormais vouée aux sciences industrielles.

« Remarquez bien que son entrée dans cette voie fut marquée comme tout ce que fit Philippe par un progrès dans la science : car le brevet

qu'il prit constate l'emploi alors nouveau de la vapeur dans la fabrication en grand des savons.

« N'omettons point de dire aussi que son goût pour les arts ne s'éteignit jamais; il n'avait plus le temps de les pratiquer, mais il s'efforça de leur être utile. Il construisit une machine pour la réduction des statues, et une autre de son invention eut pour objet de servir à graver les pierres dures.

« Dès qu'un peu de calme lui permit de rentrer en France, il vint à Marseille et y fonda une fabrique de produits chimiques ; il espérait avoir enfin trouvé le moyen de travailler en paix dans sa patrie et d'y continuer cette vie laborieuse commencée si jeune, car il n'avait pas vingt ans! Vain espoir; une nouvelle tourmente l'obligea d'abandonner son établissement et de se réfugier à Nice...

IV

« Enfin le Consulat vint commencer une ère d'ordre en France, et Philippe put revenir à Marseille. Il y ouvrit un cours de chimie et eut du succès. Ce succès lui inspira de la confiance et développa ses forces. Alors il sentit qu'il était ap-

pelé sur un plus grand théâtre et qu'il pourrait se faire une place dans ce grand mouvement de l'esprit humain qui marqua le commencement de notre siècle. Il vint à Paris, pressentant que dans cet immense champ de travail, il trouverait les occasions de développer le besoin d'invention qui fermentait dans sa tête.

« Quoique je ne veuille parler ici que de Philippe de Girard, je dois rendre justice à qui de droit et je n'omettrai point de dire que son frère Frédéric fut associé à toutes ses premières inventions. Ils travaillaient ensemble; j'ai déjà présenté les quatre frères comme des hommes doués d'une rare intelligence, supérieure, et j'ai vu, non sans admiration, que lorsque la grande lumière répandue par Philippe eut placé ses frères dans l'ombre, ils réunirent sans aucun sentiment de jalousie, et avec une affection fraternelle aussi rare qu'admirable, tous leurs efforts pour l'aider dans ses recherches et le soutenir dans ses épreuves. Vraiment noble et digne famille chrétienne, unie dans les jours heureux, plus unie encore dans l'infortune la moins méritée.

« En 1806, une exposition des produits de l'industrie donna aux deux frères, Philippe et Frédéric, l'occasion de se faire connaître. Ils y envoyèrent plusieurs de leurs inventions : une

lunette d'approche d'une nouvelle espèce, des tôles ouvrées et décorées par des procédées tout à fait nouveaux et des lampes hydrostatiques, inventions précieuses, acheminement vers ces grands perfectionnements obtenus de nos jours et qui permettent, même aux pauvres ouvriers de travailler le soir à l'aide d'une lumière égale et abondante, tandis que leurs pères ne connaissaient que la clarté malsaine, obscure et vacillante des lampes fumeuses ou des mauvaises chandelles..... Enfin ils entourèrent la flamme de ces lampes — c'est une invention qui leur est due — de globes de cristal dépoli laissant passer une douce lumière; ces globes sont devenus d'un usage universel.

« ..... Un grand problème occupait alors le monde industriel et savant. Les *machines à feu*, maintenant nommées, avec beaucoup plus de justesse, *machines à vapeur* étaient créées; mais cette découverte eut une longue enfance. La complication nécessaire de ces machines, les dangers qu'elles présentaient, le besoin d'une extrême perfection dans leur exécution, la dépense qu'elles occasionnaient par le peu d'expérience des constructeurs, tout était obstacle, péril ou découragement dans leur emploi. Lorsque nous considérons aujourd'hui ces merveilleuses machines

à vapeur qui, depuis ces mécanismes délicats que nous voyons fonctionner dans les boutiques où leur élégance attire le passant jusqu'à ces colosses de forces énormes qui font mouvoir d'immenses navires de fer ou font monter des rivières du fond des mines; lorsque nous contemplons, dis-je, ces admirables preuves de l'intelligence humaine, nous avons tous le tort d'oublier les veilles, les travaux, les calculs, les peines de tout genre qu'elles ont coûté à leurs inventeurs.

« La société, pour l'encouragement de l'industrie, avait offert un prix de six mille francs au constructeur qui présenterait *une machine à feu* établie dans des conditions de perfectionnement déterminées. Ce concours fut clos au commencement de 1809, et la médaille d'or fut décernée à MM. de Girard...

« Nous arrivons à la grande découverte à laquelle le nom de Philippe de Girard restera éternellement attaché; mais, avant de nous en occuper, mentionnons encore quelques-unes des inventions de son frère.

« Frédéric trouva le moyen de fabriquer le papier avec de la paille et diverses autres substances végétales. Il employa le premier, dans le midi de la France, la vapeur, pour faire mouvoir les moulins à blé. Il découvrit des procédés pour la

conservation des substances alimentaires; il créa la garancerie, etc.

« Que résulta-t-il de toutes ces découvertes pour la fortune des frères de Girard?

« — Un de leurs ouvriers contrefit, malgré leur brevet, les globes de cristal dépoli. Poursuivi pour ce méfait, il alla se réfugier en Belgique, y continua en grand sa contrefaçon et mourut riche de plusieurs millions.

« Un de leurs manipulateurs s'empara des procédés propres à conserver les aliments, et, grâce à cet indigne abus de confiance, il fit une fortune rapide.

« Enfin les trois perfectionnements qu'ils apportèrent aux machines à vapeur firent, douze ou quinze ans plus tard, la réputation de l'ingénieur américain Olivier Evans et des ingénieurs anglais Mandsley et Mastermann.

« Les frères de Girard n'augmentaient point leur fortune. Cette fortune avait été considérable. La révolution française l'avait déjà diminuée. Les décrets impériaux, amenant des crises dans plusieurs industries, ruinèrent plusieurs fabriques appartenant à la famille de Girard. Cependant un relevé fait par le père de Girard en 1810 établit que cette fortune se montait encore à sept cent mille francs. Ses enfants pou-

vaient donc vivre honorablement, heureux, et, s'ils travaillaient, c'était par amour du travail, par la louable ambition de se rendre utiles et non par nécessité.

V

« Au printemps de l'année 1810, toute la famille était réunie à Lourmarin dans la maison paternelle... Un matin, tous étaient assis à la table du déjeuner, quand arrive le *Moniteur* du 12 mai 1810. Le vieillard l'ouvre et lit un décret de l'empereur promettant « un million à l'inven-« teur, de quelque nation qu'il puisse être, d'une « machine à filer le lin. »

« Se tournant vers Philippe, alors âgé de trente-cinq ans, le père, en lui tendant le journal lui dit avec une confiance qui semble vraiment une sorte de divination : « — Philippe, voilà « qui te regarde (1). »

(1) Nous devons expliquer ici que jusqu'à l'époque où parut le décret impérial mentionné ci-dessus, la filature du lin à la mécanique avait été considérée comme impraticable. Après une foule d'essais infructueux, les hommes les plus compétents étaient tombés d'accord pour décider « que le lin ne pouvait être filé qu'à la main. »

« Sur cette invitation de son père, Philippe se mit immédiatement à l'œuvre. Au lieu de chercher comme ses devanciers à appliquer au lin ce qui servait au coton, c'est dans le filage à la main qu'il chercha le moyen de filer à la machine. Il prit du lin, le détrempa dans l'eau, l'analysa à l'aide d'une loupe, examina soigneusement la structure de ses fibres, la matière qui les tient liées; il vit que, lorsque cette gomme était amollie par l'eau et la pression des doigts, ces fibres d'une ténuité microscopique glissaient longitudinalement les unes le long des autres et formaient alors sous la torsion que les doigts leur imprimaient, un fil à la fois fin et fort qui pouvait atteindre une longueur presque illimitée.

« Il étudia ensuite les moyens de produire avec une machine cette opération délicate que la main de la fileuse opérait si aisément et sans s'en douter. Et, après une journée et une nuit passés dans les expériences et les réflexions, il descendit le lendemain matin à l'heure ordinaire du déjeuner, et, en embrassant son père avec son affection accoutumée, il lui dit tranquillement :

« — Mon père, le million est à nous. »

« Et lui montrant quelques brins de lin qu'il tordait entre ses doigts, il ajouta :

« — Il reste à faire avec une machine ce

que je fais avec mes doigts ; or la machine est trouvée!..... »

La machine était trouvée en effet, et elle ne devait pas tarder à fonctionner. Nous voudrions pouvoir redire ici, toujours avec la plume de M. de Triquetti, l'émouvante et curieuse histoire de cette grande invention, résultat d'une seule nuit de veille. L'espace réservé à ce récit ne nous permet pas d'en raconter les douloureuses péripéties et les tristes déceptions. Nous nous bornerons à dire que « l'on évalue les richesses déjà acquises à la France par cette nuit de travail, à plus de deux milliards cinq cents millions, et que chaque année grossit cette somme. L'Europe entière, à notre exemple, y a puisé d'immenses revenus.

« Mais hélas! cette nuit fut la ruine de Philippe de Girard, car tous ses calculs furent justes, hormis un seul. Il avait dit à son père : « Le million est à nous! » Le million ne fut jamais à lui.

« Il donna à l'empereur ce qui lui était demandé, et il ne reçut jamais ce que l'empereur avait promis. L'empire s'écroula bientôt. Dans cette grande ruine, les machines de Philippe de Girard restèrent et contribuèrent à rétablir la fortune de la France. Mais la fortune entière de la

famille de Girard, apportée à Philippe avec une noble confiance pour l'aider à établir et à faire fonctionner en grand ses machines, fut absorbée et disparut sans retour.

« Philippe de Girard connut la prison pour dettes, l'éloignement de sa patrie, toutes les afflictions que peuvent causer l'ingratitude et l'injustice la plus révoltante..... Peu s'en est fallu qu'à sa mort, la France n'ait acquitté sa dette envers l'homme qui lui avait donné deux milliards et demi, en lui fournissant le cercueil du pauvre.

« En 1844, Philippe de Girard rentrait en France après vingt-neuf ans de l'involontaire exil auquel l'avaient condamné les poursuites de ses créanciers; il y rapportait douze inventions nouvelles et n'y pouvait obtenir justice du Gouvernement, qui lui déniait toujours le million promis par le décret de 1810.

« Tout le monde savant, tout ce que Paris renfermait de cœurs élevés, s'empressait autour de ce noble vieillard. On s'efforçait de le consoler par les témoignages de l'estime publique, de l'inqualifiable déni de justice dont il était la victime; mais usé, moins par l'âge et le travail que par les chagrins, dont sa vie avait été abreuvée, il s'affaiblissait et s'éteignait de jour en jour. Un peu

d'équité, de bienveillance, l'eût fait revivre; l'injustice le tua.

VI

« Pendant sa dernière maladie, Philippe de Girard se montra ce qu'il avait été toute sa vie, bon par excellence, résigné, pieux, courageux, plein d'indulgence et de pardon, et complétement oublieux de lui-même. Ses grandes facultés se conservèrent entières jusqu'à la fin, sans trouble, sans affaiblissement.

« Il ne cessa jusqu'à son dernier jour de s'occuper de ses inventions les plus récentes qu'il cherchait sans cesse à perfectionner...... Malgré le nombre et la diversité des inventions de tout genre dont il s'est occupé et auxquelles il a travaillé toute sa vie et jusqu'à sa dernière heure, il n'a laissé rien d'incomplet, rien d'inachevé, rien qui ne fût dans l'ordre le plus parfait.

« L'avant-veille de sa mort, il se fit asseoir sur son lit, on lui apporta la planche sur laquelle était tracé le dessin d'une nouvelle fabrication de canons de fusils rubannés. Malgré son extrême faiblesse, il retrouva encore une fois toute la fer-

meté de sa main pour tracer les dernières lignes du dessin et terminer sa dernière œuvre.

« Enfin le 26 août 1845, à l'âge de soixante-dix ans, il s'éteignit avec cette tranquillité, cette paix qui sont le partage du chrétien confiant dans la promesse de celui-là seul qui ne trompe point, qui sonde les cœurs et fait justice à tous.

« Alors on comprit de toutes parts ce que cet homme avait valu, et François Arago écrivit, « la France vient de faire une perte immense. C'est un maréchal de l'industrie mort sur la brèche. »

« Et les honneurs tardifs vinrent en foule. Tous les journaux rendirent hommage au génie qui n'était plus. Les savants vinrent honorer l'homme dont le nom ne devait plus périr. Les ouvriers vinrent entourer le cerceuil de l'homme bienfaisant dont la vie s'était usée pour eux.

« Savants, industriels, ouvriers, hommes politiques formèrent une foule immense qui l'accompagna jusqu'au lieu du repos, dans le plus douloureux recueillement.... Son corps fut transporté l'année suivante dans l'endroit qui l'avait vu naître, et la population de Lourmarin vint avec un respect douloureux au-devant des restes de celui dont elle avait connu la bonté, admiré le génie et pleuré les infortunes. »

Quatre ans plus tard, en 1849, eut lieu la grande exposition de l'industrie. Philippe de Girard n'était plus là pour réclamer sa place parmi nos gloires, mais la voix de la conscience publique cria pour lui.

Le 10 novembre, jour de la distribution des récompenses, on lisait dans un des cartouches qui décoraient la salle :

FILATURE DU LIN 1810.

PHILIPPÉ DE GIRARD.

Et M. Charles Dupin, président du jury de l'exposition, après avoir établi en termes éloquents les titres du glorieux inventeur, revendiquait en sa faveur la récompense nationale que sa famille attend toujours.

THIMONNIER

1793 — 1857

I

« Le vêtement est, après le pain, le plus impérieux besoin de l'homme. Les trois grands termes de cette industrie, la filature, le tissage et la couture, ont toujours occupé des millions de bras. Pendant de longs siècles, le fuseau et le rouet furent les seuls outils de la fileuse, et presque jusqu'à nos jours le tisserand ne s'est servi que de l'antique métier à tisser, de l'Inde et de la Chine.

« Avec de tels moyens de production, le linge était un objet de luxe qui devait ou rester inaccessible à un grand nombre de personnes, ou se produire avec des salaires insuffisants ; la fileuse

gagnait de 30 à 50 centimes, et le tisseur de 60 à 80 centimes par jour.

« Mais le métier à filer est inventé, et certaines usines produisent en un jour un fil assez long pour faire deux fois le tour du globe.... Un peu après, le métier mécanique survient et tisse 25 mètres par jour.

Cependant la couture à la main est le seul moyen d'employer les masses énormes de tissus que ces machines, qui vont toujours se perfectionnant et se multipliant, jettent à la consommation. L'ouvrière use sa santé et sa vue à cet énervant travail, à raison de 25 à 50 points par minute... La machine à coudre arrive enfin, et elle fait 800 points à la minute... »

Nous ne sommes plus au temps, grâce à Dieu, où tout ce qui s'appelait machines était l'objet d'un parti-pris d'hostilité ; on ne brise plus les chefs-d'œuvre des nouveaux Jacquard. On ne menace plus leur vie ; mais trop souvent on accueille leurs inventions avec prévention et indifférence.

Tel a été en particulier le sort de la machine à coudre : inventée en France par un Français, il a fallu qu'elle nous revienne de l'étranger avec le titre de *machine américaine*, pour que notre attention s'éveille, et que nos préventions s'atté-

nuent. Le vieux proverbe qui dit: *Nul n'est prophète dans son pays* sera-t-il donc éternellement vrai ?

La machine d'Élias Howe est, avons-nous dit, acceptée avec étonnement d'abord, et bientôt après avec enthousiasme; elle obtient un des plus beaux succès à l'exposition de 1855, et tout le monde s'imagine que cette utile invention est due au génie industriel de l'Amérique.

Il n'en est rien. Cette machine est française, comme tant d'autres dont les inventeurs sont morts à la peine, selon un de nos usages traditionnels. La France, en effet, le pays qui produit le plus d'inventeurs, est aussi le pays où les essais nouveaux rencontrent le plus de défiances.

II

Quoi qu'il en soit, « *le martyr de la machine à coudre* » s'appelait Barthélemy Thimonnier. Fils d'un teinturier de Lyon, il était né en 1793, à l'Arbresle (Rhône).

Il fit dans sa jeunesse quelques études au séminaire Saint-Jean à Lyon ; puis il apprit l'état de tailleur qu'il exerça à Ampletuis (Rhône), où sa famille résidait depuis 1795.

C'était un homme de mœurs simples et douces, laborieux et rangé. Contre l'habitude des hommes de sa profession, il parlait peu, et recherchait le calme et la solitude. Il était aisé de voir qu'une pensée constante le préoccupait.

Cette pensée, ou plutôt ce projet, lui était venue dans une veillée où de nombreuses jeunes filles, se livrant au genre de travail qui, dans les environs de Tarare, occupe toutes les femmes, exécutaient sur de la mousseline des broderies au crochet.

Le va-et-vient du crochet, formant, à fil continu, une chaînette dont les points suivaient les contours du dessin, lui avait révélé tout un mode nouveau de couture.

Dès lors, il ne songe plus qu'à combiner un appareil qui remplace la main de la brodeuse et qui donne un résultat applicable à sa profession à lui : la confection des vêtements.

III

En 1825, Thimonnier, poursuivi par ce qui est devenu chez lui une idée fixe, a quitté Ampletuis. Nous le trouvons établi à Saint-Étienne (Loire),

rue des Vosges. Là, il fait marcher de pair le travail de sa profession qui fait vivre sa famille, et des études qui lui ont été jusqu'à présent étrangères : il étudie l'art de la mécanique.

Quatre années s'écoulent ainsi. Chaque jour le travail mystérieux dont nul ne connaît le secret, et qui le retient une partie des nuits dans un pavillon isolé, empiète sur le travail de l'atelier. Ses affaires sont en souffrance, son crédit diminue, il court à la ruine...

Que lui importe ! Il est enfin « maître de son idée » ; il a trouvé la solution du problème qu'il poursuivait : la machine à coudre est créée !

Thimonnier ne perd pas de temps. Dès le mois d'avril 1830, il dépose un modèle de sa machine et prend un brevet d'invention.

A ce moment, un inspecteur des mines, M. Beaumier qui se trouvait à Saint-Étienne, a occasion de voir fonctionner l'appareil Thimonnier. L'importance de cette découverte ne peut échapper à l'habile ingénieur : il décide Thimonnier à faire un voyage à Paris, et le fait entrer à titre de directeur dans la maison Germain Petit et Cᵉ, où quatre-vingts machines sont en peu de temps installées et employées à la confection de vêtements militaires (1831).

Ces machines fonctionnaient avec succès, et

l'œuvre de l'inventeur semblait assurée contre tout nouveau contre-temps, lorsqu'à la faveur d'une de ces émeutes populaires qui marquèrent les premières années du règne de Louis-Philippe, l'atelier fut envahi et dévasté. Comme les premiers métiers de Jacquard, les couseuses furent mises en pièces, et Thimonnier dut se dérober par la fuite aux violences des émeutiers.

Cependant l'émeute réprimée, Thimonnier s'occupait déjà de la réorganisation de son atelier de machines, lorsque la mort de M. Beaumier amena la dissolution de la société Germain Petit et Cᵉ.

L'inventeur, encore une fois déçu dans ses espérances, retourna à Amplepuis où il se remit à travailler de son état de tailleur (1832).

Deux ans plus tard, il vient de nouveau à Paris. Thimonnier, sans appui et sans argent, mais toujours préoccupé de son invention, reprend son existence double d'autrefois : le jour, il se sert de sa machine pour travailler à façon comme ouvrier tailleur ; il emploie les nuits à chercher pour son œuvre des perfectionnements nouveaux.

« En 1836, à bout de ressources, et peut-être de courage, il reprend le chemin de son pays. Cette fois, il y revient à pied, sa machine sur le

dos, et, pour vivre en route, il fait fonctionner son appareil comme objet de curiosité.

« De retour à Amplepuis, Thimonnier n'essaie plus de se refaire une clientèle de tailleur. Il s'adonne à la construction des machines, et essaie d'en vendre quelques-unes dans les environs. Mais le seul nom de *couture mécanique*, jette une si grande défaveur sur son système que personne ne veut l'adopter.

« La machine s'est améliorée cependant, et ainsi que le constate un brevet pris en 1845, elle est arrivée déjà à faire 200 points à la minute.

VI

C'est à cette époque qu'un avocat de Villefranche (Rhône), ayant entendu parler de Thimonnier et de sa découverte, s'intéressa, comme l'avait déjà fait M. Beaumier, à l'inventeur et à son œuvre.

Cette fois, ce n'est pas Paris que le nouveau protecteur de Thimonnier lui montre comme le théâtre où il peut réussir; il lui fait une offre plus simple : il se propose comme associé.

La proposition est acceptée; une fabrique de

machines se forme à Villefranche et le 5 août 1848, conjointement avec M. Magnin, Thimonnier prend un nouveau brevet de perfectionnement.

L'appareil s'appelle le *couso-brodeur*. Il peut faire des cordons, broder et coudre toutes sortes de tissus, depuis la mousseline jusqu'au drap, et au cuir. Il porte bientôt sa vitesse à 300 points par minute, et une aiguille tournante permet de broder des ronds et des festons sans tourner l'étoffe.

Le progrès fait par l'appareil et le développement que les associés espèrent donner à leur fabrication les portent à s'assurer l'exploitation de leur invention à l'étranger aussi bien qu'en France. Le 9 février 1848, ils prennent à cet effet, une patente anglaise.

A partir de ce moment, les machines sont construites, non plus en bois, mais en métal et avec précision. Tout présage un succès prochain. La famille Thimonnier respire, et ceux qui avaient taxé son chef de folie sont confondus. Une grande exposition universelle doit avoir lieu à Londres, en 1850 ; ce sera, les associés n'en doutent pas, l'occasion d'un triomphe décisif.

La révolution de 1848 anéantit ces légitimes espérances. Tout projet d'exploitation est arrêté,

la société Thimonnier et Magnin se dissout, et Thimonnier cède sa patente à une compagnie de Manchester. L'œuvre de tant d'années de lutte et de travail est à recommencer.

V

Reste cependant la perspective d'un succès à l'exposition de Londres. Thimonnier envoie en temps opportun sa machine, que son excessive gêne ne lui permet malheureusement pas d'accompagner. « Or, par une inconcevable fatalité, cette machine reste entre les mains du correspondant, et n'arrive à l'exposition qu'après l'examen du jury. A la place qu'elle devait occuper dans le rapport, on enregistre les premiers essais de perfectionnement apportés à son appareil par les Américains et on mentionne les machines à deux fils et à navettes d'Elias Howe (1). »

...Tout était fini. Trente années de travail, de misère, de déceptions avaient épuisé le malheu-

(1) Dès 1832, Thimonnier avait lui-même essayé ce dernier genre de machines ; il s'en occupait encore en 1857.

reux inventeur qui, deux ans plus tard, mourait à Ampletuis (6 août 1857), pauvre et inconnu.

Il laissait une veuve déjà âgée, infirme, et n'ayant d'autres ressources que le salaire journalier de 30 centimes des dévideuses de coton. Ses quatre fils, ouvriers de professions diverses, vivaient péniblement du fruit de leur travail (1), et ne pouvaient, malgré leur piété filiale, ajouter que peu de choses à ce gain insuffisant.

Quant à cet autre héritage, plus précieux que la fortune, que leur père leur avait laissé, — nous voulons parler du service rendu à l'industrie, et de l'honneur qui en rejaillissait sur le nom qu'ils portaient, — ni la triste compagne de cette existence misérable et agitée d'inventeur, ni ses fils n'en n'ont joui jusqu'à ce jour : le nom de Thimonnier était dès avant sa mort tombé dans l'oubli, et nul ne lui tenait compte de son admirable invention.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative de la *société des sciences industrielles de Lyon*, la lumière se fait autour de cette célébrité trop longtemps méconnue. *Cette revendication de propriété de l'inven-*

(1) Un de ces fils a récemment ouvert à Lyon un magasin de machines à coudre. Le nom qu'il porte et le portrait de son père placé en tête de ses lettres et factures, doivent, ce nous semble, assurer le succès de son entreprise.

tion de la machine à coudre au profit de l'humble tailleur d'Amplepuis, est plus qu'un acte de loyauté ; c'est une œuvre de patriotisme.

Il importe, en effet, à la gloire industrielle de la France que les droits de Thimonnier, comme inventeur soient bien établis.

« Les services que rend déjà ce merveilleux appareil, son application qui va du vêtement à la chaussure, à la chapellerie, à la sellerie, aux articles de voyage etc, ne sont plus à discuter. De nombreuses manufactures en France et en Amérique construisent des machines à coudre par milliers, et les répandent sur toutes les parties du globe. On peut prévoir l'époque où cet appareil, fabriqué dans les conditions de bon marché qu'atteignent aujourd'hui les montres et les pendules, aura sa place marquée dans chaque famille. On peut calculer l'heure où ce lent et pénible travail de la couture à la main ne sera plus pratiqué que pour les travaux de reprises, raccordages, ajustages, etc. La machine aura pris pour son compte ces longues heures pendant lesquelles l'ouvrière use sa vue, sa santé, son existence... Et ce grand résultat obtenu, il faut qu'on sache à qui on le doit (1). »

(1) Mémoire présenté à la société des sciences industrielles de Lyon, le 24 janvier 1866, par M. Meyssin, membre

VI

De nombreuses objections s'élèvent encore, nous le savons, contre la machine à coudre, et plus d'un atelier, plus d'une famille repoussent systématiquement ce précieux auxiliaire du travail des femmes.

Il nous semble opportun et curieux de répondre à ces objections qui sont restées absolument les mêmes depuis l'apparition de la première machine, par la lettre suivante, écrite par Thimonnier, et insérée dans le journal de Villefranche le 28 septembre 1845.

« Monsieur le rédacteur,

« Vous avez publié dans un de vos numéros de ce mois, une lettre d'un de vos abonnés, relative au métier à coudre dont vous aviez, dans un précédent numéro, annoncé l'invention et les ré-

de la société et professeur de fabrique. C'est à ce mémoire et aux autres excellents travaux que M. Meyssin a publiés sur Thimonnier et son invention que nous avons puisé les détails de notre notice.

sultats en me désignant comme son auteur.

« Loin de moi la pensée d'accuser les intentions de l'auteur de cette lettre qui, dit-il, reconnaît en principe, que l'économie dans la main-d'œuvre est le but auquel doivent tendre tous les industriels, le moyen le plus efficace de l'accroissement de la fortune publique, et que tous, producteurs et consommateurs, y trouvent en définitive leur compte.

« J'accepte l'aveu d'un tel principe économique comme le plus bel encouragement des efforts que j'ai faits pour vulgariser mon invention.

« Mais ce même auteur, en retraçant ensuite comme conséquence de cette machine, le plus triste tableau de la misère future d'une des classes ouvrières les plus dignes d'intérêt, celle des couturières ; en signalant mon œuvre sous ce point de vue *comme une calamité publique* a, sans s'en douter peut-être, désigné par son nom, à l'animadversion publique un pauvre ouvrier qui, malheureux lui-même, croyait avoir pendant quinze ans travaillé au soulagement et non à l'accroissement de la misère de ses semblables.

« Veuillez donc, monsieur le rédacteur, me permettre de repousser les fâcheuses et fausses conséquences déduites de l'invention du métier

à coudre... Loin de considérer les machines comme hostiles aux femmes, disons qu'elles sont venues agrandir le domaine industriel de la femme, égaler ses forces à celles de l'homme, et les placer tous les deux sous le même niveau de l'intelligence.

« ...Serait-il donc possible que l'invention d'un métier à coudre, par une fatale exception à la règle de l'avantage des machines, soit destiné à priver cinq ouvrières sur six de leur pain de chaque jour.

« Une semblable affirmation aurait pu paraître fondée avant l'apparition de nos grandes découvertes mécaniques.

« Aujourd'hui l'expérience seule doit servir de réponse.

« Dites-nous, par exemple, quel était, avant l'invention de l'imprimerie, le nombre de copistes destinés à la reproduction des livres, et à quel nombre est monté depuis le chiffre des bras employés à cette même industrie et à celle de la librairie :

« Dites-nous ce qu'était la ville de Lyon avant Jacquard, et ce qu'est aujourd'hui cette même ville qui lui élève des statues :

« Comparez les quelques mille fileuses au petit rouet de la fin du dernier siècle, aux millions

d'ouvriers des deux sexes qui peuplent aujourd'hui nos plus industrieuses provinces. Quelle petite cause pour un si grand et si prompt changement !

« Un barbier anglais (1), imagina un jour de remplacer les deux doigts de la fileuse par deux couples de cylindres compresseurs et étireurs, à différents degrés de vitesse, et voilà que ces petits cylindres, fondements de nos admirables métiers de filatures, deviennent pour l'Angleterre un des principaux filons de sa richesse : ils lui permettent d'inonder le continent de ses produits et de renvoyer à son tour à l'Inde, sa tributaire, les cotons manufacturés qu'elle avait jusqu'alors reçus d'elle.

« Quelles accusations n'aurait pas dû porter l'auteur de la lettre à laquelle je réponds, contre ces ingénieux destructeurs du règne de la quenouille et du petit rouet, contre le métier à tricoter, une des gloires du règne de Louis XIV.. contre tous les métiers, en un mot, qui remplacent la main de l'ouvrière...

« Et pourtant, grâce à ces merveilleuses machines, les bras employés à ces mêmes industries, loin de diminuer, ont décuplé, et la parure

(1) Avkwright.

de fêtes des plus humbles villageoises de nos jours aurait pu exciter l'envie des plus grandes dames d'autrefois.

« Ce n'est pas, il est vrai, sans quelques alarmes et même sans une regrettable perturbation dans les habitudes d'un certain nombre de travailleurs que toutes ces merveilles ont pu se produire. Peut-être en sera-t-il de même du métier à coudre dans son application restreinte à certains ouvrages d'aiguille, jusqu'à ce que les couturières, à l'exemple de leurs devancières les tricoteuses et les fileuses de laine, de lin et de coton, aient adopté les applications nouvelles sur d'autres industries. Mais à cet intérêt momentané d'un très-petit nombre, faut-il sacrifier l'intérêt de trente-trois millions de consommateurs (1). A quelques dommages subis par la génération présente, faut-il sacrifier l'intérêt des générations futures?... Nul ne l'oserait prétendre.. L'esprit humain, non plus qu'un fleuve, ne saurait être arrêté dans sa marche progressive et fécondante. L'ouvrier qui s'insurge contre les machines, ressemble à l'enfant qui se révolte et maltraite sa nourrice.

(1) Tel était, en 1845, le chiffre de la population de la France.

... Quelle est la destinée de mon petit métier à coudre? je l'ignore; mais, s'il m'était permis d'en espérer pour la confection des habillements et du linge de chaque personne seulement une économie annuelle d'un franc, j'aurais épargné à mon pays un travail annuel de trente-trois millions qui, déversés sur d'autres industries, augmenteraient d'autant la richesse nationale, sans compter les avantages de l'exportation.

« Cette diminution du prix de la main-d'œuvre importerait peu aux riches ; mais si chaque malheureux y gagnait, par an, le prix d'une journée au moins de travail ; un tel résultat, la plus belle récompense que je puisse espérer, me consolerait aisément des attaques respectables dans leur but, mais erronées, dirigées contre mon invention. »

IX

Nous avons dit par quel concours de circonstances malheureuses l'honneur d'avoir inventé la machine à coudre et les profits de cette invention avaient échappé à Thimonnier.

Nous avons ajouté qu'un Américain avait pu

ainsi le devancer dans l'application de sa découverte. « Cet Américain, dont le nom comme inventeur a jusqu'à ce jour complétement absorbé celui de l'humble tailleur d'Amplepuis, M. Elias Howe, en s'appropriant l'idée-mère de la machine française, en modifia cependant, et en perfectionna le mécanisme, de manière à en faire réellement une chose à lui. Dès lors, la machine à coudre ne fut plus désignée chez nous que sous le titre de *machine américaine*.

« Combien, souvent la puissance créatrice de la France, après s'être affirmée, n'a-t-elle pas ainsi abandonné à d'autres la mise en pratique de ses inventions, et reçu ensuite de l'étranger ce dont il lui eût été si facile de conserver l'initiative?

Cette fois du moins si, dans la pratique, nous nous sommes laissé devancer, nous n'avons pas tardé *à reprendre notre bien*, grâce à la rapide et heureuse concurrence que nous avons faite aux machines américaines.

Parmi les maisons qui se sont signalées dans cette lutte loyale, nous en citerons une, parce que dans son succès, nous trouvons une sorte de revanche prise au profit de la France par cette classe d'hommes honnêtes, laborieux, persévérants, que nos notices ont pour objet principal

de populariser, et dont Thimonnier est une des célébrités et un des meilleurs types.

« En 1864, plusieurs ouvriers mécaniciens constructeurs se réunissaient pour former, rue d'Enfer, « sans aide ni appui de personne, » une manufacture de machines à coudre. Ils disposaient d'un mince capital, fruit de leurs épargnes, mais ils étaient résolus à forcer le succès. Placés en quelque sorte sous le patronage direct de Thimonnier, dont ils ont adopté le portrait comme enseigne et, si l'on peut ainsi parler, comme lettre de marque, ce qu'ils s'étaient promis de faire, ils l'ont fait !

« La guerre, la Commune n'ont pu ébranler la solidité de la maison des *ouvriers associés*, dont les produits connus sous le nom de *système Lambert et Garnier* rivalisent, s'ils ne les surpassent, avec les meilleures machines américaines. Cette place honorable conquise dans l'industrie par le seul fait du travail soutenu et fécondé par des habitudes d'ordre, d'exactitude, d'honnêteté de mœurs et de probité sévère, est le plus éloquent des plaidoyers en faveur de cet adage : « *Tout est possible à qui sait vouloir* (1) !

Un dernier mot avant de terminer cette longue

(1) *Album des Écoles*, série de *photographies-notices*, for-

notice : la société des sciences industrielles de Lyon ne s'est pas bornée à revendiquer au profit de Thimonnier l'invention de la machine à coudre, elle a pris l'initiative d'une souscription publique qui a pour but l'érection, sur une des places de ville, de la statue du modeste inventeur.

Nous voudrions voir toute la jeunesse française s'associer *à cette œuvre* de tardive justice.

mat in-8°, destinées à être données en récompenses dans les écoles. Chez l'auteur-éditeur, 73, rue Cherche-Midi, Paris.

CONCLUSION

Si nous avions à nous occuper ici des *célébrités contemporaines* de l'atelier, une foule de noms honorables et justement populaires viendraient se placer sous notre plume. A mesure, en effet, que l'instruction se répand, on voit augmenter non-seulement le nombre des ouvriers habiles dans leur profession, mais encore celui des hommes qui, en développant l'industrie ou l'art qu'ils pratiquent, s'élèvent au rang des *hommes utiles*.

D'autre part, l'*éducation* que, dans nos écoles, on s'efforce de faire marcher de front avec l'*instruction* proprement dite, en réprimant les défauts particuliers aux hommes peu éclairés, tels que la paresse, le désordre, l'intempérance, assure à l'honnête ouvrier de nouveaux et sûrs moyens de se rendre digne de l'estime publique et de se créer une position honorable. L'assiduité au travail, la sobriété, l'é-

pargne, tels sont les principaux de ces moyens.

L'État et l'initiative privée unissent leurs efforts pour venir en aide à ce mouvement de rénovation et de progrès. Jamais, à aucune époque et dans aucun pays, les besoins des classes populaires, leur moralisation, leur bien-être n'ont été l'objet d'une plus louable et plus intelligente sollicitude.

Cette sollicitude prend l'enfant au jour même de sa naissance et elle le conduit pas à pas, avec toute la tendresse et tous les soins d'une bonne mère, jusqu'à sa virilité. Là, la société n'estime pas que sa tâche soit achevée; elle accompagne et soutient l'homme fait dans le dur labeur et les pénibles difficultés de la vie, et, quand la vieillesse arrive, elle l'aide à descendre doucement les dernières marches qui le conduisent à la tombe.

Pour l'enfance, elle a la crèche, l'asile, l'école, les patronages, les cours d'apprentis, la surveillance des manufactures et ateliers, dont la loi sur le travail des enfants lui donne le droit de rechercher et de dénoncer les abus.

Grâce à la *crèche,* la mère de famille peut concilier les obligations de son travail quotidien et la première éducation de ses enfants qu'elle n'est plus obligée d'exiler et de confier à des soins mercenaires; elle peut les nourrir de son lait,

recevoir leurs chères caresses et leur prodiguer les siennes.

L'*asile* continue aux enfants et aux familles ces mêmes services. L'enfant y est préparé aux leçons de l'école; ses membres s'y développent grâce à des soins hygiéniques qu'il ne trouverait certainement ni au foyer restreint de ses parents ni sous la surveillance d'une de ces gardiennes à gages, toujours logées à l'étroit et souvent absorbées dans des préoccupations complétement étrangères à leurs fonctions. Il n'est plus exposé à errer sur la voie publique au risque de toutes sortes d'accidents physiques et des plus regrettables impressions morales.

A ces premières leçons, données et reçues en jouant pour ainsi dire, succèdent celles de l'*école;* ces cours primaires qui sont déjà organisés à Paris de la manière la plus conforme aux véritables principes de la pédagogie et aux intérêts des enfants, comprennent tout ce qui est nécessaire à une bonne et solide instruction élémentaire. Puis viennent les cours et conférences d'apprentis et de jeunes ouvriers, les classes du soir, les cours spéciaux, les bibliothèques, les patronages où se développent, se complètent les leçons de l'école et qui conduisent le jeune homme jusqu'au moment où des soins nouveaux et de sérieux devoirs res-

sortiront pour lui de son double titre de citoyen et de chef de famille.

D'autres secours lui seront alors offerts : ce seront d'une part les institutions de prévoyance, caisses d'épargne, assurances de diverses sortes, caisses de secours, caisse de retraite pour la vieillesse, etc. ; d'autre part, les cours et conférences, les réunions artistiques et littéraires, les bibliothèques et publications populaires qui maintiendront son intelligence en haleine et l'éloigneront de ces lieux de plaisir et de dépense où l'ouvrier, ignorant et inoccupé, compromet ses intérêts les plus précieux, ruine sa santé et abrutit son esprit.

Le moment vient enfin où les caisses de prévoyance rendent ce qui leur a été confié. Le vieillard recueille les fruits de sa bonne conduite, de son économie pendant sa jeunesse et son âge mûr : il n'est à charge ni à sa famille, ni à la société, il vit honnêtement et paisiblement de ce qu'il a lui-même amassé sans presque s'en apercevoir.

Si le succès a couronné ses efforts, s'il a réussi à s'établir et qu'il soit parvenu à se constituer une fortune indépendante, ce supplément de revenus lui permettra de faire plus de bien autour de lui ; s'il a laborieusement poursuivi sa car-

rière d'ouvrier, ce sera une honnête retraite qui suffira à ses modestes besoins.

L'épargne! c'est, après la saine honnêteté des mœurs, le plus puissant moyen de moralisation et de bonheur; aussi les vrais amis du peuple ne négligent-ils rien pour en répandre le goût et l'habitude.

Disons ici à la louange de notre pays qu'aucune nation ne répond mieux que la nation française à cette heureuse propagande. Ainsi, en Angleterre, on compte un individu sur quarante-six qui mette quelque chose de côté sur son salaire journalier; chez nous la proportion est de un sur sept...

Ces chiffres sont significatifs. Encore est-il permis d'espérer que, du côté de la France, la proportion deviendra plus forte, grâce aux efforts qui sont faits pour inculquer aux enfants des écoles le principe de l'économie.

Les caisses de secours et les primes d'assurance introduites dans leurs ateliers au profit des apprentis par beaucoup d'honorables chefs d'industrie; les livrets de caisses d'épargne, distribués en récompense dans les écoles, ont, en effet, pour but principal d'amener ce résultat. La première pièce de monnaie, a-t-on dit souvent et justement, est la plus dure à économiser. C'est

ce premier fonds, si difficile à former, que le livret de l'école fournit à l'élève studieux; les autres suivront d'eux-mêmes, car l'épargne appelle l'épargne, de même qu'une connaissance acquise en appelle une autre. Qui pourrait dire pour combien d'enfants cette rente, si petite qu'elle soit, sera le point de départ d'une fortune plus ou moins considérable!

Ajoutons que nos grands industriels, nos chefs d'ateliers se sont de toute part associés avec ardeur à ces améliorations, à ces fondations. Souvent eux-mêmes ils en ont pris l'initiative, et il serait difficile de compter les usines, les manufactures dont les patrons rivalisent entre eux d'utiles innovations. A ce titre, plus encore que par suite du progrès toujours croissant de nos produits industriels, ces hommes honorables, ces cœurs dévoués doivent trouver, dans un livre intitulé *les Célébrités de l'atelier*, un hommage de gratitude.

Mais c'est à vous, mes enfants, pour qui ces lignes ont été écrites et à qui elles sont dédiées; c'est à vous de témoigner à ces protecteurs éclairés, à ces amis généreux, à ces maîtres infatigables, la reconnaissance que leurs bontés vous inspirent. Tout bienfait oblige, les soins donnés à votre éducation, les préoccupations avec les-

quelles votre avenir est préparé doivent donc être pour vous autant de motifs d'émulation. Vous avez le devoir d'y répondre en travaillant avec ardeur à orner votre esprit, à élever votre cœur, afin de devenir à votre tour des membres utiles, des défenseurs vaillants et désintéressés de cette bien-aimée patrie dont le plus modeste enfant est ainsi l'objet de tant de soins et de sollicitude.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.


609.2 C392 c.1
Les Celebrites des
l'atelier : ouvriers et i
OISE
3 0005 02051261 5

